NOUVELLE COLLECTION A L'USAGE DES CLASSES

XXII

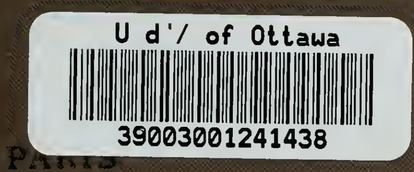
F. O. WEISE

LES CARACTÈRES
DE
LA LANGUE LATINE

TRADUIT DE L'ALLEMAND

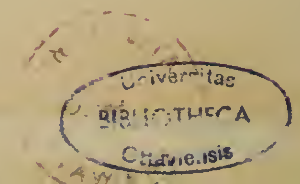
PAR

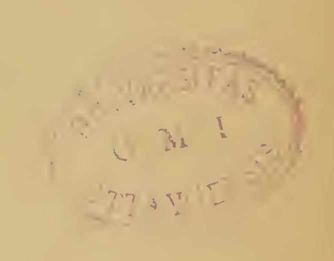
Ferd. ANTOINE



PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK


Universitas
BIBLIOTHECA



LES CARACTÈRES

DE

LA LANGUE LATINE

NOUVELLE COLLECTION A L'USAGE DES CLASSES

XXII

LES CARACTÈRES

DE

LA LANGUE LATINE

PAR

F. Oscar WEISE

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

Ferd. ANTOINE

Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse.

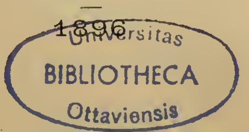


PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, rue de Lille, 11

1896



PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Le petit ouvrage de M. Weise sur les caractères de la langue latine (1) a été apprécié favorablement par la critique allemande, qui en a fait les plus grands éloges. Il n'a pas passé non plus tout à fait inaperçu en France et la *Revue critique* lui a consacré un article bienveillant. Les éloges sont mérités : cet *Essai*, comme l'appelle son auteur, est un excellent résumé et comme un cadre de toutes les questions que comporte l'étude du sujet. Il s'adresse aux élèves des gymnases allemands et il est composé par un de leurs maîtres, qui voudrait leur rendre la connaissance du latin et par contre-coup celle de leur propre langue moins superficielle,

(1) *Charakteristik der lateinischen Sprache*, von O. Weise, Leipzig, Teubner, 1891.

en leur mettant sous les yeux les raisons des différences qui apparaissent dans la structure de l'une et de l'autre. Ces raisons sont intimes et profondes, et ce n'est point par l'étude de la grammaire qu'on peut les découvrir. La grammaire va au plus pressé : elle donne des résultats matériels. Les grammaires classiques surtout doivent s'en tenir là et ne pas s'embarrasser de considérations scientifiques. D'ailleurs les grammaires savantes elles-mêmes ne donnent sur ce point que des indications très incomplètes. M. Weise le déplore. « Je ne puis comprendre, dit-il dans sa préface, pourquoi on ne renoncerait pas enfin à ce jargon des exercices purement mnémoniques dans l'enseignement des langues, pour lui substituer, surtout dans les hautes classes, une méthode qui incite et force les élèves à mieux approfondir et à réfléchir davantage. » Je ne partage pas l'avis de M. Weise sur ce point et je pense qu'il ne faut pas compliquer nos méthodes d'enseignement des langues, sous prétexte de les rendre plus rationnelles et plus scientifiques. Que par quelque considération le maître éveille la curiosité philosophique de ses élèves et leur fasse

entrevoir quelque chose de la psychologie d'une langue et de la physionomie du vocabulaire, je le veux bien; mais satisfaire cette curiosité, les maîtres ni les élèves n'en ont le temps, et cette tâche vraiment intéressante, seule intéressante, doit être réservée pour des études ultérieures.

Ce n'est donc pas dans la grammaire et avec elle, mais à côté et au-dessus d'elle, que cette enquête psychologique sur le caractère d'une langue doit être tentée.

Cette réserve faite, l'essai de M. Weise est, je le répète, une excellente et intéressante contribution à la connaissance raisonnée de la langue latine par une heureuse application de la méthode historique et philosophique recommandée par lui. Ceux qui sont appelés à compléter dans les universités leurs études classiques et à examiner de plus près et pour ainsi dire par le dedans le fonctionnement et la vie de la langue parlée par le plus grand peuple de l'antiquité trouvéront dans notre opuscule un guide précieux, intéressant et bien informé. Et c'est pour le mettre à la portée de nos étudiants que j'en ai entrepris la traduction libre, avec les additions et

les retranchements que comportent le sujet et les lecteurs.

Voici la division du livre d'après l'auteur. Il comprend quatre chapitres : 1° Influence du caractère d'un peuple sur sa langue; 2° Influence du développement intellectuel et moral aux différentes époques sur le progrès du style; 3° Particularités de la langue poétique ; 4° Particularités de la langue populaire. « On a renoncé, dit M. Weise, à exposer en particulier les caractères de la prose classique, parce qu'on s'y réfère plus ou moins dans tous les chapitres et surtout dans les deux derniers, où sont exposés en détail les traits qui la distinguent de la langue poétique et de la langue populaire. »

L'auteur, pour faire mieux comprendre les lois du langage exposées par lui, a mis en regard les phénomènes correspondants en allemand et en grec. Il va sans dire que j'ai cherché autant que possible à prendre les exemples parallèles dans notre langue française, tout en conservant un certain nombre de références à l'allemand, pour ceux qui ont quelque connaissance de cette langue.

Ces observations sur les caractères de la langue latine seront un complément très utile à la *Stylistique latine* de Berger, dont il existe une traduction française dans la même collection Klincksieck, et que beaucoup de nos étudiants ont entre les mains.

F. Antoine.

Toulouse, le 1er Avril 1896.

CHAPITRE I

RAPPORTS ENTRE LA LANGUE ET LE CARACTÈRE DU PEUPLE ROMAIN

§ 1. ***Tous les changements qui surviennent dans les langues proviennent de l'action individuelle.*** — Les anciens, qui rapportaient tous les grands faits de l'histoire humaine à une intervention surnaturelle, pensaient que le langage avait, lui aussi, été inventé, soit par un Dieu, soit par un homme divinement doué d'un génie supérieur. Toutes les grandes découvertes qui ont amené une amélioration et un progrès considérables dans la vie furent ainsi attribuées à une divinité ou à un héros éponyme. Athéna enseigna aux hommes l'agriculture et Poseidon en frappant la terre de son trident en fit surgir le cheval. Ils crurent de même que la plus admirable et la plus extraordinaire création de l'esprit humain, celle du langage, était l'invention

de quelque génie merveilleux resté inconnu. Il y a un fonds de vérité cachée sous ces croyances. En définitive la formation d'une langue procède de l'action individuelle. Mais ce n'est pas un seul individu qui a eu le privilège de doter son peuple des lois qui régissent sa langue ; tous travaillent chacun pour sa part à cette œuvre commune, le développement et le perfectionnement de la langue. C'est ainsi qu'en dernière analyse tous les changements et toutes les évolutions que subit une langue dans le domaine de la phonétique et de la flexion, dans la construction des phrases et dans la signification des mots, se ramènent à l'activité des individus. Le mouvement part de l'individu, puis s'étend peu à peu aux groupes, aux familles et enfin au peuple tout entier.

On ne peut mettre en doute l'influence considérable qu'exercent sur la langue de leur pays les grandes personnalités littéraires et les écrivains de génie. Ils l'enrichissent par un choix de tours et d'expressions, par des créations nouvelles, et contribuent à son développement dans tous les sens. Mais au fond la langue, dans son vocabulaire comme dans ses formes, ses tournures, ses flexions et sa syntaxe, est l'œuvre des actions individuelles réunies qui constituent la vie commune de la nation.

§ 2. ***Ces changements ne sont accueillis qu'autant qu'ils sont conformes aux lois de la langue.*** — Ce n'est qu'à cette condition évidemment que les nouveautés auront quelque chance d'être acceptées et imitées. Un homme qui aurait longtemps vécu à l'Étranger et qui reviendrait dans son pays avec un accent, une prononciation teintée d'exotisme et une provision de termes nouveaux ferait de vains efforts pour convertir ses concitoyens à cette nouvelle façon de parler. La tentative échouera toujours contre leur résistance et leur inertie et surtout contre le sentiment national blessé, contre la conscience du rapport étroit qui existe entre un peuple et la langue qu'il parle. On enverra promener le réformateur couvert de railleries. Les décrets d'un empereur ou d'un roi ou les décisions d'une académie n'auront pas plus de succès. Une modification sérieuse dans une langue ne s'impose pas ; elle est le produit d'un assentiment général, tacite, et elle se fait lentement ; c'est comme une évolution de l'âme du peuple.

§ 3. ***L'introduction des mots étrangers n'est qu'une exception apparente à cette loi.*** — Un individu pourra réussir à introduire dans la langue nationale une série de mots étrangers, qui à la longue y auront le droit de cité (quel est le peuple

civilisé dont la langue n'a pas admis un nombre plus ou moins grand de mots empruntés?); mais ce changement n'entame pas l'intégrité et le caractère de la langue; il reste à la surface. Ainsi par exemple, l'Anglais a subi une véritable invasion d'éléments romans, et cependant il est resté langue germanique comme le peuple. Le Français est mêlé de termes étrangers, allemands, anglais, espagnols, mais il n'en garde pas moins son caractère propre, et ces étrangers supportés ou accueillis n'altèrent en rien l'esprit de la langue nationale. Ce sont comme des pièces dans le vêtement, qui ne changent en rien la physionomie et la personnalité de celui qui le porte. Un nègre aura beau se couvrir d'oripeaux européens ou même s'habiller tout à fait à l'Européenne, il ne fera point pour cela peau neuve. De même une langue ne perd point sa physionomie et son caractère, parce qu'elle emprunte quelques mots ou tournures aux langues voisines.

§ 4. ***Tout changement dans une langue se fait d'une façon inconsciente et repose sur un développement physique égal des individus qui composent le peuple.*** — Le fait même qu'un grand nombre d'hommes sur un point donné parlent la même langue et qu'elle est leur instrument de communication, préserve cette langue des chan-

gements brusques, sauvegarde son unité et maintient son caractère national. Cette unité de la langue et ce caractère national indestructible repose sur ce fait aussi que ceux qui parlent cette langue sont doués des mêmes qualités *physiques* et *morales*. Les moyens d'expression dont se servent les hommes vivant dans les mêmes conditions géographiques, climatologiques, physiologiques, et dont la réunion vivante forme un peuple, subissent une certaine adaptation sur laquelle repose l'unité nationale du développement phonétique. La constitution physique se transmet de père en fils ; de même la transmission orale du langage assure le développement régulier des sons, développement qui reste conforme au caractère même du peuple. Dans les sons et par les sons articulés de la langue d'un peuple, c'est le cœur même de ce peuple que nous entendons battre.

§ 5. ***Les changements et développements de la langue reposent aussi sur la ressemblance des qualités morales.*** — A plus forte raison aussi ce développement de la langue d'un peuple est conditionné par les *qualités morales et intellectuelles* communes aux individus qui composent ce peuple. Des hommes qui vivent sous le même climat, formant une unité sociale et politique, ayant les mêmes

façons de vivre, de se nourrir, de se vêtir, soumis aux mêmes influences civilisatrices, finissent par avoir un fonds commun de qualités intellectuelles et morales, qui se manifestent dans leurs mœurs, leurs habitudes, leurs usages, leurs lois, leurs idées religieuses, leurs arts et leur littérature. Naturellement cet esprit commun se manifeste aussi dans la langue. Penser et parler sont une seule et même chose et les deux actes sont inséparables, la parole n'étant autre chose que la pensée extériorisée. Le mot λόγος exprime en grec à la fois la pensée et la parole ; dans *oratio* règne nécessairement, d'après la manière de voir des Romains, la *ratio*, et le discours n'est que la raison manifestée extérieurement (1).

La langue est une création de l'esprit ou de l'âme d'un peuple. C'est l'expression, la manifestation la plus importante de cette âme, qu'elle représente dans toutes les formes de son activité ; elle la suit dans son développement, et, par un travail ininterrompu qui s'accomplit de génération en génération, elle subit elle-même et s'approprie les perfectionnements qui se font dans l'âme du peuple. De plus, elle est si souple qu'elle reçoit l'empreinte

(1) M. Weise fait observer que *ratio* a le même radical que le mot allemand « Rede », discours, langage.

exacte des qualités propres à ce peuple. [Voulez-vous connaître un peuple, son caractère, ses habitudes, son genre de vie, ce qu'il aime, ce qu'il mange même et ce qu'il boit? Étudiez sa langue. Le style, c'est l'homme; la langue d'un peuple, c'est ce peuple. Elle est le miroir dans lequel se reflète une parfaite image de ceux qui la parlent. Elle se développe et se transforme avec le peuple, suit pas à pas et reproduit dans son vocabulaire et sa syntaxe les changements survenus dans les mœurs. Y toucher, c'est blesser l'âme même du peuple et sa vie intime. Donc la science des langues est la science des peuples; l'étude de la grammaire et du dictionnaire est en même temps l'étude de la culture intellectuelle et morale d'un peuple, c'est une étude psychologique au premier chef. Et cette vérité, qui n'a pas besoin de démonstration, nous indique dans quel esprit et dans quel but on doit étudier une langue. C'est évidemment d'abord pour satisfaire une curiosité désintéressée ou un besoin pratique; mais ce doit être aussi et surtout pour pénétrer dans l'âme même du peuple qui a parlé cette langue.

Ce rapport entre la langue d'un peuple et son caractère est si étroit et si intime, que la langue, une fois formée, exerce à son tour son influence sur l'esprit de ce peuple. Expression de la pensée, elle devient à son tour un instrument auxiliaire

pour la production de cette même pensée. Elle agit du dehors au dedans et s'impose à l'esprit des individus pour déterminer les procédés et les résultats de l'activité cérébrale. « Une langue agit comme un moule qui serait appliqué à un corps en voie de croissance, et c'est parce qu'il modèle ce corps qu'on pourrait dire qu'il en a déterminé la forme interne. Cependant ce moule est lâche et élastique. L'esprit à son tour en change la forme. Il est donc à la fois passif et a une activité propre et créatrice » (Withney, *La vie du langage*, p. 24-25). La façon de penser et de sentir de chacun, de percevoir les objets, les couleurs, et surtout d'avoir des idées générales et abstraites est conditionnée à son tour par la langue qu'il a apprise. Il est incontestable qu'un nègre qui aura appris le français ou l'anglais pensera d'une façon plus complète et plus étendue que celui qui ne sait que sa langue nègre; la langue du peuple civilisé moulera et assouplira son esprit.]

§ 6. ***Principaux traits du caractère du peuple romain.*** — D'après ce qui vient d'être dit, il semble indispensable, avant d'aborder les caractères de la langue latine et ses rapports avec la pensée et la vie romaines, de présenter quelques considérations sur le caractère du peuple romain.

a) *Ses qualités.* — Dans un individu, l'activité intellectuelle et morale se compose de l'activité simultanée de plusieurs facultés : l'imagination, l'intelligence, la raison, la sensibilité et la volonté. Le rapport dans lequel ces facultés sont mélangées et la prédominance de l'une d'elles constituent les différences qui caractérisent les individus. Chez l'un la sensibilité est plus grande et plus développée; chez l'autre c'est l'intelligence pure et la raison qui l'emportent; celui-ci accuse une intelligence et une volonté froides, celui-là est plutôt un être d'imagination et de sentiment. Il est peu d'individus merveilleusement doués dans tous les sens. Il en va de même pour les peuples. Parmi les peuples classiques de l'antiquité, un seul a eu en partage tous les dons de l'esprit et a mis en œuvre toutes les grandes facultés de l'âme; c'est le peuple Grec. Chez les Romains, ce sont l'intelligence, la raison et la volonté qui se sont développées aux dépens des autres facultés. « L'histoire et l'éloquence sérieuse, qui propose et défend les lois, l'action, en un mot, voilà où les Romains étaient portés par leur goût naturel » (Herder, II, 11, 24, éd. de Cotta). « *Et facere et pati fortia Romanum est* » disait Mucius Scévola (T. Liv., II, 12, 10). Les traits principaux du caractère Romain sont la « gravité, la modération et la grandeur d'âme, » *gravitas, conti-*

nentia et animi magnitudo (Cic., *Tusc.* I, 1, 2); ajoutons la fermeté (*constantia*), la persévérance et un courage indomptable; seulement la fermeté dégénérait souvent en opiniâtreté, entêtement et lourdeur. Les vieux Latins sont fils de la terre, ce sont des âmes rustiques et il est resté dans les veines des descendants quelques gouttes du sang des ancêtres. Braves et courageux, ils devinrent surtout de bons soldats; intelligents et hommes de raison, ils devinrent des hommes d'État, des avocats, des jurisconsultes; leur bon sens calme et refléchi, leur intelligence claire et leur netteté d'esprit en firent des orateurs. Ce que le vieux Caton dit des Gaulois : *duas potissimum res Gallia sequitur : rem militarem et argute loqui*, peut aussi plus ou moins s'appliquer aux Romains. Grâce aux qualités militaires et politiques dont le peuple était doué, Rome, d'État minuscule qu'elle était à l'origine, est devenue une puissance de premier ordre.

§ 7. β) ***Défauts et imperfections.*** — Soldats et hommes d'État, gens pratiques avant tout, voyant les objets, les idées et leurs rapports tels qu'ils sont perçus par les sens ou par la raison, nettement et froidement, sans y ajouter de leur fonds pour les agrandir ou les embellir, les Romains n'étaient pas doués pour les arts ni pour la science. Si l'art est la

nature vue à travers un tempérament, si c'est la nature refaite, façonnée de nouveau et idéalisée, les Romains ne pouvaient être un peuple d'artistes ; il leur manquait l'imagination, la reine de l'art et de la poésie. Virgile en fait l'aveu avec une douloureuse résignation dans les vers suivants :

Excudent alii spirantia mollius aera,
Credo equidem, vivos ducent de marmore vultus,
Orabunt causas melius caelique meatus
Describent radio et surgentia sidera dicent. »
(*Aen.*, VI, 847 et suiv.)

Cicéron, que le patriotisme rend souvent partial, est bien obligé, lui aussi, de reconnaître cette supériorité du peuple frère et voisin : « *Doctrina Graecia nos et omni litterarum genere superavit.* » (*Tuscul.*, I, 1, 3). Les habitants du Latium n'ont pu se laisser séduire par ces nobles occupations qu'autant qu'elles avaient un but pratique et répondaient à un besoin de la vie. « *Ad utilitatem vitae*, disaient-ils, *omnia consilia factaque dirigenda sunt.* » (Tac., *Dialog.*, 5). Les arts inutiles et sans profit, que l'on désignait dédaigneusement sous le nom de *studia leviora* (Cic., *de Orat.*, I, 49, 212 ; *Cato mai.*, 14, 50), de *studia minora* (Cic., *Brut.*, 18, 70) ou d'*artes leviores* (Cic., *Brut.*, 1, 3) ; *artes mediocres* (Cic., *de orat.*, I, 2, 6) sont restés longtemps l'objet de l'indifférence et du mépris. On disait que c'était

perdre son temps en amusement frivole que de disserter sur l'éloquence comme le faisaient les Grecs dans leurs écoles : « Eh ! quoi, répond Crassus à ses interlocuteurs qui lui demandent s'il y a, d'après lui, un art de bien dire, me prénez-vous pour un petit Grec oisif et bavard, savant toutefois et instruit, que vous me posez ainsi une question de si peu d'importance, pour que je vous dise mon avis sur ce sujet ? » (Cic., *de or.*, I, 22, 102). Ce n'est que difficilement et lentement que, sous l'influence de l'esprit grec, ces arts ont été enfin honorés et cultivés, sans jamais arriver, bien entendu, à produire les beaux chefs-d'œuvre de l'art grec.

C'est qu'aussi le sentiment de la nature faisait complètement défaut aux Romains ; ils étaient incapables de s'enfoncer dans l'étude des secrets de la nature, de s'émouvoir à la contemplation des beautés du monde et de rêver au mystère de ses lois, d'animer les êtres du monde physique, de s'attendrir aux choses, de courir ravis à travers les bois et les campagnes, d'escalader avec ivresse les hautes montagnes ; incapables, en un mot, d'aimer tout ce qui a fait le ravissement des nations chevaleresques, comme les Hellènes et les Celtes.

§ 8. γ) ***Comparaison des Grecs et des Romains.*** — Quelle différence entre les habitants de l'Attique

et ceux du Latium ! Là, une imagination hardie qui déploie ses ailes dans tous les domaines, peuple le ciel et la terre d'une multitude de divinités lumineuses, qui dans tous les arts crée les plus brillants chefs-d'œuvre ; ici, une intelligence froide, à peine capable de suivre le vol de l'esprit grec dans le royaume des idées. Aussi, voyez la mythologie romaine : à la place des divinités grecques si vivantes et si personnelles, ils ont honoré des abstractions froides et pauvres, les forces de la nature qui n'ont pas de vie individuelle ; ils n'ont su ni créer des mythes, ni seulement imiter l'universalité et la grandeur de l'art grec, loin de pouvoir l'égaler. Chez les Grecs, nous constatons la richesse, l'étendue, la souplesse et l'infatigable activité de l'esprit, une vie intellectuelle intense ; chez les Romains, nous ne voyons que pauvreté, uniformité et activité médiocre. Rien d'étonnant alors, si les Romains désignaient volontiers cette habileté et cette vivacité des Grecs sous le nom de *levitas*.

Si maintenant, nous voulons rechercher comment ces traits du caractère romain se reproduisent dans sa langue, il nous faut parcourir et étudier tous les phénomènes linguistiques où le latin se distingue des autres langues indo-européennes qui ont avec elle des traits de parenté, en laissant de côté le fonds commun qu'elle a conservé de son antique origine

comme les langues sœurs, sans lui donner un développement original. Et encore il faudra nous borner aux faits les plus saillants, pour accentuer davantage la démonstration, et ne pas trop nous enfoncer dans le détail. Si nous voulions poursuivre les rapports entre la langue et l'esprit romain jusque dans les plus petites ramifications de la structure du langage et montrer dans chaque phénomène l'émanation d'une faculté spéciale, nos explications perdraient singulièrement de leur clarté et risqueraient de n'être plus vraisemblables. Cette étude devra être souvent plutôt affaire de sentiment que de raison et de démonstration rigoureuse.

§ 9. ***Le caractère du peuple romain se reconnaît : a) Dans la phonétique.*** — Il est tout naturel d'ouvrir cette revue des caractères de la langue latine par les *sons*. Il n'est pas besoin d'être versé dans la linguistique pour comprendre ou même supposer *à priori* que les sons, dont l'émission et la combinaison constituent le langage parlé, diffèrent chez les différents peuples. Il n'y a, pour rendre cette vérité sensible, qu'à lire à haute voix et successivement quelques phrases en grec, en latin, en allemand et en français (1).

(1) Je mets entre crochets les quelques additions que j'ai faites au texte de M. Weise, afin d'en prendre la responsabilité (N. d. T.).

[Celles-ci, par exemple :

> Ὦ Δῖος αἰθὴρ καὶ ταχυπτέροι πνοαί,
> ποταμῶν τε πηγαὶ, ποντίων τε κυμάτων
> ἀνήριθμον γέλασμα, παμμῆτορ τέ γῆ,
> καὶ τὸν πανόπτην κύκλον ἡλίου καλῶ.
> ἴδεσθε μ'οἷα πρὸς θεῶν πάσχω θεός.

Traduction latine : « O aether Jovis et vos volucres et pennati venti, | fontes fluminum marinorumque fluctuum | immortalis risus, tuque, omniparens terra, | orbem etiam solis omnituentem appello : Videte quas deorum deus iniurias patiar ! »

Traduction française : « O plaines éthérées, vents à l'aile rapide ! sources des fleuves ! et vous, des flots de la mer innombrables sourires ! Toi, Terre, mère de toutes choses ! et toi, Soleil, dont l'œil embrasse l'immensité, tous, je vous prends à témoins : voyez ce que moi, Dieu, j'endure de la part des Dieux. »

Traduction allemande : « O du, Luft des Zeus and ihr schnelgeflügelte Winden, Quellen der Flüsse, und du, unzählbares Lächeln der Fluten, du, allgebärende Erde, du auch, Sonne, mit deinem alles umfassenden Augen, Ihr alle rufe ich an : sehet mich an, was ich Gott von den Göttern leiden muss. »]

Ne sent-on pas immédiatement que la pronon-

ciation, la formation et l'assemblement des sons, leur couleur, leur modification, offrent des différences essentielles ? Mais si l'on a étudié à fond ces langues et soigneusement examiné leurs lois phonétiques, les différences apparaissent alors en pleine lumière et nous engagent à en rechercher les raisons.

Les différences essentielles du vocalisme et du consonantisme grec et latin sont connues de tous ceux qui ont étudié ces deux langues. Il est facile, en y prêtant quelque attention, de reconnaître avec quelle peine et quelle pauvreté le grec termine ses mots. A l'exception des liquides ν, ρ et de la sifflante σ, il ne supporte presque aucune consonne à la fin des mots ; en revanche il admet au commencement de nombreux groupes de consonnes que le latin rejette et se refuse à prononcer, par exemple : *cm*, *cn*, *mn*, *dn*, *pn*, *sm*, *tm*, *ct*, *pt*, *ps*, *x*, *bd*, *gd*, *tl*, *tr*, *scl*(1), tandis que d'autre part il admet à la fin des mots beaucoup de consonnes que le grec repousse : *lt*, *nt*, *rt*, *st*, *ns*, *rs*, *ms*, *nc* (*amant*, *vult*, *fert*, *est*, *ast*, *fert*, *hiems*, *nunc*). Est-ce un pur hasard ? Sûrement non. Cela tient à une organisation différente des instruments du langage chez les deux peuples.

(1) Sur les groupes de consonues au commencement des mots, voy. R. Kretschner dans *Kuhn's Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung,* 31, p. 412 et suiv., et Benary., *ibid.*, I, p. 51 suiv.

§ 10. ***Comparaison des différences principales dans les langues modernes du nord et du midi de l'Europe.*** — La phonétique ou la nature des sons, leur forme et leur couleur, qui est une partie de l'organisme humain, est en relation étroite avec les facultés physiques et intellectuelles, avec l'ensemble des qualités, avec l'âme en un mot d'une nation. Cette vérité ressortira pleinement, si l'on veut bien comparer la phonétique des langues modernes du nord et du midi de l'Europe. Dans les langues germaniques et slaves, les consonnes jouent un rôle plus étendu que dans les langues romanes; celles-ci sont beaucoup plus riches en voyelles ou en combinaisons de voyelles. Si l'Italien est une langue gracieuse, molle, douce, agréable et sonore, c'est aux voyelles qu'elle le doit(1). La langue est en somme une création artistique du peuple tout entier, et la belle langue italienne est une preuve que les Italiens ont le sens très développé des beautés de la forme, et ce don s'est manifesté dans les arts, dans la peinture, la musique, la poésie et l'architecture. Qui niera que les peuples du Nord ne soient bien inférieurs sur ce point? Nous voyons même que chez un même peuple, la langue subit des modifications assez im-

(1) Sur la douceur et l'harmonie mélodieuse de la langue italienne, Voy. Byron, *Beppo*, 44.

portantes et que sa phonétique varie d'une région à l'autre et reflète les différences de caractère des races. Les dialectes du Nord de la France sont moins riches en sonorité que ceux du Midi. Il en est de même pour les dialectes allemands des plaines du Nord, qui sont loin d'avoir le vocalisme coloré des dialectes des régions méridionales. Et en France comme en Allemagne n'est-ce pas le Midi qui a produit le plus de musiciens et de peintres, tandis que le Nord est plus riche en hommes d'État et en hommes de guerre?

§ 11. ***Répartition des voyelles et des consonnes en latin ; les diphtongues ; mouvement du langage.*** — Le latin tient le milieu entre l'italien, langue riche en voyelles et d'une douceur fondante, et le russe, que caractérise l'*accumulation des consonnes*. Sous ce rapport le latin est plus loin du grec que de l'allemand littéraire ; il a en effet avec celui-ci des apophonies et des mutations de consonnes communes, par exemple, l'adoucissement de *s* entre deux consonnes en *r* (mos, mosis, mo*r*is ; comparez le vieil allemand *verliesen* = *verlieren, Verlust*), la chute de la gutturale devant *n* (*natus* = *gnatus*, *nosco* = *gnosco ;* comparez en allemand *Lothar* = *Chlotar, Ludwig* = *Chlodvig*). Il y a aussi une grande différence entre le latin et le grec, dans

la formation des voyelles, dans la formation et l'emploi des diphtongues surtout. Le grec classique, l'attique non seulement est plus riche en voyelles que le latin, mais encore son vocalisme est plus coloré, plus sonore et plus musical. Le grec est riche en *diphtongues,* le latin est pauvre. Là les sons se colorent comme les rayons du soleil à travers un prisme ; ici on cherche en vain ces nuances de son qui charment l'oreille. Les sons *ai, oi, eu, ei,* un des principaux ornements de la langue grecque, sont devenus en latin *ê, û, ae* et *oe,* assourdis et pâles. La langue populaire appauvrit encore davantage cette sonorité des diphtongues, et *au* devint *o : lotus = lautus, explodo = explaudo.* Donc les Grecs, qui sont si supérieurs aux Latins dans les arts, dans la statuaire, la sculpture, la peinture, l'architecture et la musique, avaient aussi à un degré infiniment plus élevé, dans le domaine de la langue, le sens de la beauté des formes et de l'harmonie des sons. C'est pour cela qu'ils ont une si grande prédilection pour l'*assonance* (1); c'est pour cela qu'ils aiment à *peindre et à colorer le langage par les voyelles,* tandis que l'oreille romaine

(1) L'assonance est la répétition des mêmes voyelles ou des mêmes sons aux syllabes accentuées de plusieurs mots qui se suivent, par exemple : *Úna Eurúsque Notúsque rúunt* creberque procellis Africus et *volvunt* ad littora *fluctus.* (N. d. T.)

et l'âme romaine trouvait plutôt du plaisir dans l'*allitération,* qui est comme l'assonance des consonnes, et qui donne au vers plutôt un son et un timbre caractéristique que de la mélodie, plutôt de l'énergie que de la beauté. Les Romains préfèrent la force et la grandeur à la beauté de la forme. Toute la poésie ancienne à Rome repose sur l'allitération ; elle est le principe et la base du vers saturnien ; c'est elle qui a créé un grand nombre d'expressions, qui se sont conservées tant qu'a duré la langue latine : *purus putus*, *sane sarteque, actor auctor*[1]. Cicéron ne dédaigne pas à l'occasion cette vieille figure de style : « *Vi victa vis vel* potius oppressa virtute audacia est » (*pro Mil.*, 11, 20) ; Virgile y revient dans l'Énéïde, et il pense que ce legs des ancêtres n'est pas déplacé dans son poème national si plein d'antiques souvenirs ; c'est ainsi qu'il emploie l'allitération pour louer les vieilles vertus romaines : « Fit *via vi* » (*Aen.,* II, 494) ; « manderet et *trepidi tremerent* sub dentibus artus » (*Aen.,* III, 627). Ce procédé de style fut une des richesses de l'ancienne langue latine.

Très probablement aussi les Grecs différaient des Romains par le *mouvement du discours*, la rapidité

(1) Dans *purus putus, actor auctor,* il y a à la fois l'allitération et l'asyndéton. Voy. Preuss, *De bimembris dissoluti apud scriptores Romanos usu sollemni.* Edenkoben 1881.

du langage. Déjà les héros d'Homère laissent échapper de leurs lèvres les paroles qui volent comme des flèches ailées : ἔπεα πτερόεντα. Le Romain n'a pas dans sa littérature d'expression correspondante. Je me figure l'habitant du Latium, posé et réfléchi, parlant lentement et pesant ses mots, ce qui est conforme à la *gravitas* dont nous parle Cicéron, et semble prouvé aussi par la prédilection du Romain pour les voyelles longues, à l'encontre du Grec qui aime, lui, les voyelles brèves, gaies, sonores et respirant la vivacité. On n'a qu'à comparer les prépositions grecques avec les prépositions latines, et l'on reconnaîtra que les Romains préféraient les longues. On arrivera à la même conclusion en comparant l'hexamètre dans la poésie grecque et dans la poésie latine. Enfin un trait caractéristique du parler latin, plus lent et plus lourd que le grec, c'est le peu de répugnance du Romain pour l'hiatus, que les Grecs évitaient avec tant de soin, soit par la crase, soit par le ν euphonique.

§ 12. *b) Les formes de la flexion moins développées et moins nombreuses en latin qu'en grec.* — La *flexion*, dont nous avons à nous occuper en second lieu, n'a pas en latin la même richesse et la même souplesse qu'en grec. Le Grec, plus affiné

dans sa manière de penser et de sentir, a gardé bien plus que le Romain prosaïque et terre à terre l'abondance de formes de la langue mère indo-européenne. Le Romain, pratique avant tout, ne fait pas de luxe ; il ne garde que le strict nécessaire et laisse tomber tout ce qui ne lui paraît pas indispensable à l'expression de sa pensée, et il se tire d'affaire avec fort peu de chose. Ainsi, dans la *déclinaison*, il a bien conservé l'ablatif, mais il a perdu le duel, dont il n'est resté de traces que dans les deux noms de nombre *duo* et *ambo*. Dans la *conjugaison* il a fondu ensemble l'aoriste et le parfait, l'optatif et le subjonctif; c'est un appauvrissement. *Sim* (vieux lat. *siem*), *velim*, *nolim*, *malim*, *duint ; amem* (= *amaïm*), etc., sont bien des optatifs pour la forme, mais des subjonctifs quant à leur fonction ; et d'ailleurs, ce qui est assez significatif, le mode de la volonté et de la subordination a remplacé partout le mode du souhait et de l'affirmation mitigée. — Le nombre des participes est singulièrement restreint : des quatre participes de la voix active grecque, le latin n'a conservé que deux (grec : λύων, déliant ; λυσόμενος, devant délier ; λύσας, ayant délié ou déliant ; λελυκώς, ayant fini de délier ; latin : *solvens*, déliant ; *soluturus*, devant délier). On chercherait en vain l'abondance des formes qui en grec désignent le temps avec toutes les nuances

des rapports temporels. Quelle richesse de formes et quelle variété en grec! Comparez, par exemple, τρέπω avec ses six aoristes (ἔτρεψα, ἔτραπον; ἐτρέφθην, ἐτράπην; ἐτρεψάμην, ἐτραπόμην) au latin *lego*. L'apophonie ou permutation de voyelles dans les radicaux des verbes a à peu près disparu en latin; ont disparu de même la division des verbes en verbes en μι et en verbes en ω, puis en verbes thématiques et en verbes athématiques; l'augment, qui distingue en grec les temps secondaires des temps principaux. Du redoublement et de l'apophonie il n'est resté que quelques traces. Il est vrai que dans les premiers temps il n'en était pas ainsi; les divergences entre la conjugaison grecque et la conjugaison latine étaient moins prononcées, et les traces de redoublement plus nombreuses. Pour ne citer qu'un exemple, la plus ancienne inscription latine, retrouvée dernièrement dans un tombeau de Préneste et qu'on fait remonter au VIe siècle av. J.-C., a le parfait redoublé *fefaced* (= *fecit*). Les dialectes proches parents du latin, l'osque et l'ombrien, ont un grand nombre de formes redoublées de verbes et de noms, dont les correspondants latins n'offrent pas cette particularité.

A l'exception de quelques-uns qu'on appelle neutro-passifs, les verbes ont perdu la faculté de former leurs temps en les empruntant les uns à la

voix active, les autres à la voix passive ou moyenne; μανθάνω, fut. μαθήσομαι (j'apprendrai); λαμβάνω, fut. λήψομαι (« je prendrai », sens actif), n'ont pas d'analogues dans le latin classique. En général la langue manque de souplesse; les formes se roidissent et s'immobilisent et elles reçoivent une empreinte invariable et définitive.

Le latin n'avait pas une tendance prononcée à former des mots composés, et, quand une fois un de ces mots était formé, les deux parties se soudaient ensemble fortement et une fois pour toutes dans une indestructible unité, et il ne pouvait plus être question de leur rendre leur liberté en les séparant. L'indépendance des parties composantes a disparu, sitôt que la composition est devenue un fait accompli. La *tmèse*, si fréquente en grec, ne se rencontre que rarement et chez les poètes (par exemple *super unus eram*, Virg., *Aen.*, II, 567; *inque cruentatus*, Ovid., *Met.*, XII, 492; *hac Troiana tenus*, Virg., *Aen.*, VI, 62; *quae me cumque vocant*, *Aen.*, I, 60; *inque pediri* Lucr.; *ordia prima* = *primordia* Lucr.), et ces exemples ont leur raison dans l'exigence du mètre ou sont des imitations d'Homère(1). Le latin n'a pas non plus la faculté de composer les

(1) Voy. dans *Jahrbücher fur Philol.*, 1892, II. p. 364, des exemples de tmèse.

verbes avec des prépositions en laissant à celles-ci leur indépendance, de façon à ce qu'elles puissent s'en détacher; en d'autres termes, le latin n'a pas de verbes composés séparables, comme l'allemand (ich trage ein, er sagte vor, ich setze über, etc.); il n'intercale pas, comme le grec, le redoublement du parfait entre la préposition et le radical; les exceptions, comme *percucurri*, *obstiti* sont très rares; on trouvait cela choquant pour l'oreille, et en général on laissait tomber la préposition après le redoublement; on disait *tetigit*, mais *contigit*. Cette tendance à synthétiser le mot composé sous un seul accent se manifeste dans les mots qui sont restés longtemps séparés, puis ont fini par se réunir en un seul : *iuris dictio*, *plebei scitum*, *qua re*, *quo minus*, *quot annis*, *ante ea*, *censor que, id que*, sont devenus *iurisdictio*, *plebiscitum*, *quare,* etc.

Les formes nominales, une fois qu'elles sont devenues adverbes, restent comme pétrifiées et ne reprennent plus leur nature de noms; elles sont immobiles et fixes; c'est comme une lave qui, liquide autrefois, s'est durcie en une pierre solide. Dans certaines langues, l'allemand, par exemple, ces adverbes reçoivent à leur tour des suffixes et redeviennent déclinables et variables, ils revivent (par exemple, de *einst* s'est formé l'adjectif *einstig : die einstigen Gewohnheiten*; de *damals : die dama-*

ligen Verhältnisse; dort : die dortigen Behörden; jenseit : das jenseitige Ufer). En grec, les adverbes reprennent leur fonction nominale et sont rendus pour ainsi dire à la vie au moyen de l'article (par exemple, οἱ νῦν ἄνθρωποι, ὁ τότε βασιλεύς, ἡ ἄνω πόλις). Rien de semblable en latin.

Dans le domaine des *verbes impersonnels* le latin a aussi ses particularités qui le distinguent des langues sœurs. Ainsi entre autres un certain nombre de *verba affectuum* ont perdu leur flexion et se sont immobilisés en verbes impersonnels, comme *pudet*, à côté du grec αἰσχύνομαι, « j'ai honte »; *miseret*, à côté du grec ἐλέειν ou οἰκτείρειν.

Quelle différence aussi entre le latin et d'autres langues de la même famille dans la formation et l'emploi des *diminutifs!* Le grec et l'allemand, en formant un diminutif, en fait un mot nouveau, un être nouveau, en changeant son genre : παῖς devient παίδιον; χρυσός devient χρυσίον; σκαφή devient σκάφιον ou σκαφίδιον; de même en allemand : *der Mann* devient *das Männchen, das Männlein, die Frau = das Fraülein,* etc. Ce mot, cet être nouveau a perdu quelque chose de sa nature et de sa force active, il a subi une sorte de *capitis deminutio*, et le neutre rend sensible cet amoindrissement. [C'est ainsi que les courtisanes grecques avaient presque toutes des noms diminués en -ίον : Ἀκροτελεύτιον, Ἐρότιον, Γυμ-

νάσιον, Φιλένιον, Στεφάνιον, etc. Ces femmes, en effet, n'avaient-elles pas renoncé à leur rôle social, à leurs fonctions de mères et d'épouses pour devenir des petites choses sans sexe, des jouets dont on s'amuse?] Le latin n'a pas cette liberté de modifier ainsi le sexe d'un être et de changer son genre : il laisse aux diminutifs le genre du nom d'où ils sont dérivés : *liber* fait *libellus; silva*, *silvula; rex*, *regulus; flos*, *flosculus,* etc.

§ 13. *c*) ***Rigueur et logique serrée de la syntaxe.*** — La *syntaxe* porte aussi l'empreinte de l'esprit du peuple latin. La construction de la phrase est sévère et rigoureuse; elle a quelque chose d'énergique et obéit à une logique serrée; et cela nous explique pourquoi la langue latine se prêtait admirablement à l'éloquence judiciaire, à l'accusation surtout, au récit des faits de guerre, mais non aux accents tendres et harmonieux de la poésie lyrique. Les Romains le savaient mieux que personne. Comprenant l'impossibilité pour eux d'imiter la grâce et le charme des Grecs, Quintilien dit à ses compatriotes : « *Non possumus esse tam graciles, simus fortiores;* subtilitate vincimur, valeamus pondere. » Cicéron a réussi, il est vrai, dans la lutte qu'il a engagée avec la langue grecque, à donner à la langue latine plus de moelleux et de

souplesse ; mais cela n'était possible qu'à un certain degré. Une transformation complète ne pouvait se réaliser que par une transformation correspondante, une renaissance dans le peuple lui-même. Et les successeurs de Cicéron sont restés sous ce rapport bien loin derrière lui. La greffe qu'il avait insérée sur le tronc de la langue maternelle ne pouvait pousser des rejetons assez vigoureux pour transformer l'arbre entier. Le Romain resta romain et ne pouvait renoncer à sa nature ; *naturam expellas furca, tamen usque recurret.*

§ 14. ***Couleur oratoire du discours, influence de la rhétorique.*** — Ce qui frappe d'abord dans la structure de la phrase latine, c'est la *vigueur et la décision,* la virilité et la gravité dont elle nous donne l'impression. La grâce, la douceur, le moelleux et la politesse, la finesse et l'ornementation y sont des qualités moins apparentes. Le jugement que Quintilien porte sur l'éloquence de César (X, 1, 114 : « *illum eodem animo dixisse, quo bellavit* ») est plus ou moins vrai de tous les Romains. Les périodes marchent et s'avancent en ordre, d'un pas mesuré et grave, fort et pesant, comme le soldat légionnaire. Leur aspect et leur physionomie rappelle le visage bronzé du vétéran, leur allure imposante et superbe fait penser à sa fière et

impérieuse attitude. Et aussi l'une et l'autre, la langue romaine et le soldat romain, ont rayonné autour d'eux et sont partis, sûrs de la victoire, à la conquête du monde.

Le Romain aime quelque peu l'*emphase et le pathos*. A cette disposition morale correspond la couleur oratoire et un certain vernis de rhétorique qu'il aime à donner à son discours. Souvent l'expression est quelque peu gonflée, là ou l'on attendrait quelque chose de plus simple et de plus uni. Aussi l'élocution nous donne l'impression de quelque chose d'arrangé artificiellement, d'un peu forcé ; le discours ne se meut pas avec aisance et naturel comme en grec. Le superlatif joue un rôle étendu, non seulement dans les apostrophes, comme *viri nobilissimi*, *amplissimi*, *ornatissimi*, mais aussi dans l'apposition qui qualifie les noms propres, par ex., *Corinthus*, *urbs opulentissima* = « la riche Corinthe » ; *Appius*, *vir fortissimus* (cette épithète au superlatif n'était souvent qu'un compliment banal, et l'on disait de quelqu'un : *vir fortissimus*, comme nous disons : « c'est un brave garçon ») ; « triumphavit Sulla, triumphavit L. Murena, duo *fortissimi viri et summi* imperatores », dit Cicéron *de imp. Pomp*, 3, 8. Si Murena est un *summus imperator*, que restera-t-il à dire pour l'éloge de César ? — Le futur simple est souvent remplacé par

le futur antérieur, pour insister sur la rapidité et la certitude de l'action. Le porte-enseigne de la X[e] légion dit, au moment où César aborde en Bretagne (Caes., *B. G.*, IV, 25) : « Desilite, milites, nisi vultis aquilam hostibus prodere ; ego certe meum rei publicae atque imperatori officium *praestitero* (1) ». C'était une façon de parler aimée du peuple et elle se rencontre fréquemment chez les anciens poètes comiques. — On employait volontiers aussi le singulier pour le pluriel (p. e. *inimicitias suscipere cum aliquo*), pour faire mieux ressortir un sentiment, une impression. On employait surtout le pluriel des noms abstraits pour amplifier l'expression : *corda*, *ora*, *pectora*, *terga, sceptra*, *enses* = *ensis ;* « Ad te confugio et supplex *tua numina* posco » (Virg., *Aen.*, I, 666) ; *templa ; Priami regna ;* « Adspicis in timida *fortia tela* manu » (Ovid., *Her.*, 14, 76, où *tela* = *telum*) ; Clipeum Volcani *dona* parentis (Stat., *Theb.*, VIII, 729) ; *flumina, montes* désignant une seule rivière, une montagne ; *arces Tarpeiae* = la roche Tarpéienne ; « Libycas ibi colligit *iras* » (Luc., II, 94 « Marius amasse là une colère Libyenne (2). »

(1) Voy. *Neue Jahrbücher für Philol.* 1892, II, p. 364 (Schmalz).

(2) Jacob, *Commentatio de usu numeri pluralis apud poetas Latinos*, Naumburg 1841, p. 11, commente ainsi ce passage : « quales in terra Libyca ortae erant, quae quo diutius a Mario in pectore fuerant compressae, tunc eo gravius erumpebant. »

§ 15. — Un autre trait du caractère romain, qui se reflète fidèlement dans la syntaxe latine, est la *subordination* sévère et rigoureuse des propositions. Ce peuple d'action et de volonté, au caractère énergique, a produit des hommes d'une fermeté comme Manlius Torquatus et d'autres personnages historiques que nous admirons. De cette énergie volontaire vient la rude et forte discipline, l'esprit militaire rigide et l'obéissance aveugle; l'armée romaine offre sur ce point un exemple unique dans l'ancien monde. Ce n'est pas sans raison que le mot *velle* exprime chez Cicéron et d'autres écrivains les opinions et manières de voir des ancêtres, tout ce qu'ils ont regardé comme utile au bien de l'État (cf. *de Off.*, III, 31, 111 : « *Nullum enim vinculum ad astringendam fidem iure iurando maiores artius esse* VOLUERUNT » ; *de imp. Pomp.*, 13, 39 : « *Hiemis enim, non avaritiae perfugium maiores nostri in sociorum atque amicorum tectis esse* VOLUERUNT. » *Cato mai.*, 17, 60 : « *Ita quantum spatium aetatis maiores ad senectutis initium esse* VOLUERUNT, *tantus ille cursus honorum fuit.* » Ici encore le génie latin se distingue nettement du génie grec, contraste que M. Mommsen exprime en ces termes : « L'Hellène sacrifiait le tout à la partie, la collectivité à l'individu, la nation à la commune et la commune elle-même au citoyen. Sa religion fit d'abord des

dieux des hommes pour les nier ensuite. Le Romain, lui, inspire au fils la crainte du père, au citoyen, père de famille ou non, la crainte du chef de l'État, et à tous, la crainte des dieux. Pour lui l'État est tout, et la seule pensée élevée qui ne fût pas interdite au citoyen romain était celle de l'agrandissement de l'État. »

Le principe de la subordination pénètre toute la syntaxe latine, c'est-à-dire la construction des mots et des propositions, et y règne avec plus de force que dans les autres langues indo-européennes. Comme il y a dans le mot un accent tonique, une syllabe qui est l'âme de ce mot et le domine, de même dans la phrase il y a une idée qui domine toutes les autres, qui ne servent qu'à la mettre en relief en se rangeant autour d'elle. Et cette construction est plus fréquente en latin qu'en grec. Souvent là où le grec et le français coordonnent les propositions, c'est-à-dire, les mettent l'une à côté de l'autre, sans liaison, le latin les subordonne et les lie les unes aux autres, de manière à en former des périodes. Là où le français juxtapose les propositions au moyen des particules « à la vérité... mais » ; « il est vrai... mais », « et ainsi », « d'où », « en conséquence », et le grec au moyen des particules μὲν... δέ, on voit en latin des propositions temporelles, causales, concessives ou participiales

subordonnées et formant avec la principale une phrase unique. C'est le principe même de la période latine. Nous disons en français : « Les fous ont beau obtenir ce qu'ils ont désiré, jamais ils ne croient avoir assez obtenu » = en latin : *Stultitia, etsi adepta est quod concupivit, numquam se tamen satis consecutam putat* (Cic., *Tusc.*, V, 18, 54). « Sardanapale fut battu, il se retira dans son palais, y fit élever un bûcher et se livra aux flammes, lui et ses trésors » = *Sardanapalus victus in regiam se recepit, ubi exstructa incensaque pyra et se et divitias suas in incendium mittit* (Justin, I, 3, 5). « Autrefois à cause de ma jeunesse, je n'osais approcher de cette tribune auguste ; j'estimais qu'on n'y devait faire entendre que des discours préparés avec talent, polis par un travail scrupuleux, et je consacrais mon temps à rendre service à mes amis. » = *Nam cum antea per aetatem nondum huius auctoritatem loci attingere auderem, statueremque nihil huc nisi perfectum ingenio, elaboratum industria afferri oportere, omne meum tempus amicorum temporibus transmittendum putavi* (Cic., *de imp. Pomp.*, 1, 1). Quelle différence sous ce rapport entre le latin et l'hébreu ! [On n'a qu'à lire quelques pages de la Bible et l'on est frappé du rôle considérable que joue la conjonction *et*. Prenons au hasard dans la traduction latine : *Livre de Tobie*,

ch. vi, v. 1 et suiv. : « Profectus est autem Tobias, *et* canis secutus est eum, *et* mansit prima mansione iuxta fluvium Tigris. *Et* exivit ut lavaret pedes suos ; *et* ecce piscis immanis exivit ad devorandum eum... *Et* dixit ei Angelus... *Et* respondens Angelus dixit ei... *Et* dixit ei Tobias, etc. »] En grec aussi, les particules coordonnantes μέν, δέ et καί sont souvent employées alors qu'en latin on subordonne par les conjonctions (1). Sans vouloir tirer des conclusions forcées et mettre dans ces petits mots des choses qui n'y sont pas, on peut bien dire qu'ils sont caractéristiques de la nature d'esprit de ces deux peuples. L'Hébreu de la Palestine, homme de vie intime, était dans sa manière de penser et d'agir, enfantin comme sa langue avec ses moyens naïfs d'expression et étrangère à toute complication ; le Grec, à l'imagination riche et brillante, est plus préoccupé de donner à ses idées une forme sensible et plastique qu'à les ordonner logiquement. La langue latine a un tout autre esprit : elle tend à subordonner les idées et les propositions qui les expriment ; nous suivons pas à pas ce travail et cette tendance dans la prose classique.

[Ce n'est pas que les Latins, comme les autres peuples, n'aient parlé d'abord par propositions

(1) Voir l'étude de F.-A. Krummacher : « *Und* » *und* « *aber* » *bei den Hebräern und Griechen ;* fragment eines Gesprächs, 1811.

simples et courtes, juxtaposées. Seulement chez eux la logique a, plus que chez d'autres, fait peu à peu valoir ses droits ; elle a classé les idées et les propositions en leur attribuant des valeurs inégales. L'une des actions a été considérée comme principale et l'autre comme secondaire, et l'on a exprimé cette relation par un signe extérieur. Le processus a été le suivant :

On a dit d'abord (1er degré) : « Il fait beau ; nous n'avons rien à faire ; allons nous promener ; » puis (2e degré) : « Il fait beau *et* nous n'avons rien à faire ; allons *donc* nous promener ». Enfin (3e degré, subordination et période) : « *Puisqu'il* fait beau et que nous n'avons rien à faire, allons nous promener ». Il existe encore des traces de l'ancienne coordination, la construction de *licet* avec le subjonctif seul, par exemple : *ad me venias licet* = *ad me veni* ou *venias* ; *licet*. Mais dans la langue arrivée à son parfait développement, c'est bien le principe de la subordination qui commande et règne en maître.]

Déjà la liaison des propositions par les relatifs (qui se rencontrent 380 fois à peu près dans les *Commentaires* de César, *Guerre des Gaules* et *Guerre civile*) est une réalisation de cette tendance à subordonner. Mais elle s'affirme bien plus encore par le choix des *modes*. S'écartant en cela du grec et du français, le latin, même dans le récit des faits, pour

l'expression desquels l'indicatif, mode de la réalité convient, peu à peu a substitué le mode de la dépendance, le subjonctif, simplement pour faire ressortir davantage la subordination et marquer les idées secondaires comme étant la pensée du sujet de la proposition principale. Voyez, par exemple, l'histoire de la conjonction *cum* (*cum* consécutif et historique, causal et concessif) dans l'ancien latin et dans la prose classique. [*Cum* marquant la concession ou l'opposition est construit chez Plaute avec l'indicatif et non le subjonctif, souvent aussi *cum* causal, par exemple : *Capt.*, 216 : « Obnoxii ambo vobis sumus propter hanc rem, cum, quae volumus nos, copiae *facitis* nos compotes » ; *Men.*, V, 26 : « Di tibi bene faciant semper, *cum* advocatus bene mi *ades* ». De même avec *quippe qui*, par exemple *Amph.*, Prol. 22 : « *quippe qui intellexerat* vereri vos se ».]

De même les conjonctions grecques ὥστε et ἐπεί, comme les conjonctions françaises « de sorte que, puisque, vu que, lorsque » sont suivies de l'indicatif, quand les propositions qu'elles introduisent expriment un fait réel. Dans la prose classique, le subjonctif s'est substitué à l'indicatif dans ces sortes de propositions. Il en est de même dans les propositions interrogatives indirectes, qui restent très souvent à l'indicatif dans l'ancienne langue et qui

sont toujours au subjonctif dans la bonne prose. [Plaut., *Mostell.*, 1172 : « Viden ut *adstat* furcifer ? *ibid.*, 829 : « Specta quam arte *dormiunt.* » *ibid.*, 459 : « Non potest dici quam indignum facinus *fecisti* et malum ».]

Depuis Tite-Live surtout, cette tendance à subordonner s'accentue, et l'on trouve chez lui le subjonctif de subordination avec *priusquam*, *dum*, *quamquam*, etc., dans le simple récit, sans que l'on puisse voir d'intention ou de volonté dans les propositions introduites par ces mots(1).

§ 16. ***Concordance des temps. — Accent oratoire.*** — La où la tendance à la subordination se montre et s'affirme avec une grande force, c'est dans la concordance des temps, à laquelle sont astreintes toutes les propositions dépendantes. [La phrase suivante fait voir jusqu'où cette rigueur était poussée : *Hanc perfectam philosophiam semper* IUDICAVI, *quae de maximis quaestionibus copiose* POSSET *ornateque dicere; in quam exercitationem ita nos studiose* DEDIMUS, *ut iam etiam scholas Graecorum more habere* AUDEREMUS (Cic., *Tusc.*, I, 4, 7). Les verbes des propositions subordonnées

(1) Cf. Riemann, *Études sur la langue et la grammaire de T. Live*, 2e édition, 1885, p. 294 et suiv. et l'ouvrage de Gardner Hale : « *Die* cum-*Konstructionen* ».

sont à l'imparfait du subjonctif, quoiqu'il s'agisse, dans la première, d'une chose vraie dans tous les temps, et dans la seconde d'un fait présent par rapport à celui qui parle. Il s'en faut que la concordance des temps en grec soit gouvernée par des lois aussi rigoureuses qu'en latin, quel que soit le mode que l'on préfère dans la proposition subordonnée. La forme même et le mode de la subordination sont beaucoup plus libres et plus variés en grec. Tandis qu'en latin un verbe principal étant donné, il n'y a le plus souvent qu'une manière de construire le verbe secondaire, *dixit hostem adesse ;* en grec il y en a plusieurs : εἶπεν ὅτι πάρεισιν, ou ὡς παρῆσαν, ou ὡς παρεῖεν οἱ πολέμιοι (avec des nuances de sens très légères) ; on peut dire aussi comme en latin : εἶπε τοὺς πολεμίους παρεῖναι.]

La tendance à la subordination s'affirme aussi par la *prédilection pour le style indirect*, où chaque proposition ou groupe de propositions est sous la stricte dépendance d'un verbe unique qui régit tous les autres (*dicit, respondit* etc,) ou plutôt sous la dépendance d'un seul sujet, celui de la proposition principale, comme les soldats d'un régiment sont sous les ordres d'un colonel. Comme les soldats ont toujours les yeux fixés sur leur chef, de même dans le style indirect, tous les pronoms qui se rapportent à la personne qui parle se retournent vers elle et c'est

elle qui commande leur emploi. [C'est ce que l'on peut constater dans la phrase suivante : *Ariovistus Caesari respondit :* SE *prius in Galliam venisse quam populum Romanum. Quid* SIBI *vellet? Cur in* SUAS *possessiones veniret ?*]

Ajoutez à cela l'accent dur et énergique, qui contribue à donner à la langue un caractère viril et hautain, et vous comprendrez pourquoi Heine appelait la langue latine une langue de commandant (1).

Enfin la loi de la subordination se fait voir nettement aussi dans *l'accent oratoire* de la phrase. Dans la bonne époque, cet accent portait ordinairement sur le verbe. Et comme celui-ci était presque toujours rejeté à la fin, c'est-à-dire, à l'une des deux places qui donnent du relief aux mots et aux idées, l'accent allait ainsi se renforçant depuis le commencement jusqu'à la fin de la phrase, et la suite des mots, non accentués ou accentués faiblement, annonçait et préparait l'expression qui portait l'accent principal, comme les licteurs précèdent et annoncent le consul ou le dictateur.

§ 17. ***Prédilection pour les termes concrets***. — Le peuple romain est un peuple pratique, à l'es-

(1) *Gesammelte Werke,* V, p. 144.

prit clair, aux idées nettes et précises, qui voit les choses et les objets en eux-mêmes, tels qu'ils sont. Aussi a-t-il une prédilection marquée pour les *termes concrets*. Le Grec, le Français, l'Allemand se plaisent aux généralités abstraites ; le Romain conçoit et voit avant tout les réalités sensibles et ce sont elles qu'il aime à exprimer dans son langage. Nous disons en français : « Après la *prise* de la ville ; après la *fondation* de Rome ; sous le *consulat* de Cicéron », etc. ; le Romain dit : *post* URBEM *captam*, *conditam ; Cicerone* CONSULE. « Cela demande de la *prudence* et de l'*habileté* » devient en latin PRUDENTIS *est* = « c'est le fait d'un *homme prudent et habile* » ; suivre les *conseils* de quelqu'un » = ALICUI HORTANTI *parere* ; je vous demande votre *avis* » = EX TE *quaero* QUID SENTIAS; « dire la *vérité* » = VERUM *dicere* ; » des cris d'*admiration* » = *clamor* ADMIRANTIUM (1).

[C'est à cette répugnance pour les abstractions qu'il faut rattacher la précision dans les sujets des verbes. Les substantifs qui désignent un objet inanimé, ou un état, une abstraction, ne peuvent être sujets d'un verbe qui exprime un sentiment ou une action. « *Ce livre traite* de telle ou telle chose » =

(1) Voy. BERGER, *Stylistique latine*, p. 72 de la traduction française (2e édition).

ou *hic liber est de aliqua re*, ou *hoc libro agitur de aliqua re*. « *Rome* envoya des ambassadeurs » = Romani *miserunt legatos*. On rencontre des exceptions dans le style oratoire ou poétique, où le nom de pays remplace quelquefois le nom de peuple : Graecia, *quae semper haec summa duxit* (Cic., *de orat.*, II, 2, 6). *Doctrina* Graecia *nos et omni litterarum genere superabat* (id., *Tusc.*, I, 1, 3). Mais jamais un nom de ville ; Cicéron n'a jamais osé personnifier ainsi *Rhodus* ni *Athenae*. Caria *et* Phrygia *et* Mysia *adsciverunt aptum suis auribus opimum quoddam dictionis genus*, *quod* eorum *vicini* Rhodii *numquam probaverunt*, Athenienses *vero funditus repudiaverunt* (Orat. 8,25).]

§ 18. ***Soin dans le choix des temps, des degrés de comparaison, des nombres, des modes et des cas.*** — Le Romain est doué d'une intelligence nette et saine, d'un esprit pratique, qui le porte à bien distinguer les idées et à les préciser, à donner à l'expression un certain relief et un contour bien déterminé, c'est-à-dire, à donner au discours la clarté et la limpidité. Il s'agit ici bien entendu, non du langage de l'homme vulgaire, qui est beaucoup plus négligent dans sa manière de s'exprimer et tient généralement peu de compte des nuances, mais de la prose classique, formée et façonnée au point de vue du style, et c'est elle que nous mettons

en parallèle avec la langue des meilleurs écrivains grecs et français.

Le Romain cultivé met un soin minutieux, méticuleux même, à employer le *temps* qui répond exactement à la réalité, au rapport vrai des actions entre elles. Le latin est sur ce point bien plus précis que le grec et le français. Nous disons, nous, par exemple : « Mon père *revient* dans un instant » ; le latin dit : *pater mox* REDIBIT ; « j'espère *recevoir* demain une lettre » = *spero me cras literas* ESSE ACCEPTURUM ; « je viendrai, si je *puis* » = *veniam, si* POTERO ; « Quand le printemps *revenait*, il se mettait en voyage » = *Cum ver esse* COEPERAT, *itineri se dabat*. « Si nous *prenons* la nature pour guide, nous ne nous tromperons jamais » = *Naturam si* SEQUEMUR *ducem, numquam aberrabimus*. « Ils espéraient, disaient-ils, que, vu la justice de César, ils obtiendraient ce qu'ils *demanderaient*. » = *Sperare se pro Caesaris iustitia quae* PETIERINT *impetraturos* (CAES. *B.*, *G.*, V, 41, 8).

Le Romain est plus précis aussi dans l'emploi des *degrés de comparaison* et des *nombres*. Ainsi il dit : *uter vestrum* MAIOR *natu est* ? « Qui est *le plus âgé* de vous deux ? » C'est le latin qui a raison en employant le comparatif, et non le superlatif, comme en français : on ne parle que de deux, donc il y en a un qui est *plus âgé* que l'autre. VALIDIOR *manuum*

= « *la plus forte* des deux mains ». Le pluriel remplace le singulier qui est en français, là où il y a une idée de pluralité, d'ensemble : *ligna*, « du bois »; *nives*, « un monceau de neige, une grande épaisseur de neige »; *adulatoribus* AURES *praebere*, « prêter *l'oreille* à la flatterie ».

Cet amour de la précision se fait bien voir aussi dans les distinctions fines des nuances dans la syntaxe des *modes* et des *cas*. Nous disons en français : « Soyez heureux » ; le latin nous apprend que cela ne se commande pas, mais se souhaite et il emploie le subjonctif optatif : *Sis felix* = « puissiez-vous être heureux ». Le latin fait une distinction rigoureuse, dans la construction des verbes, entre les personnes et les choses, entre le sens propre et le sens figuré : quand l'agent est une personne, il met la préposition *a, per;* si c'est une chose, il se contente souvent du cas voulu, sans préposition ; ainsi il dit : *fame perire ;* mais *ab aliquo perire.*

C'est pour la *clarté* qu'on tourne en latin par le passif au lieu de l'actif la proposition infinitive, avec un accusatif sujet, quand le verbe infinitif est transitif avec un complément à l'accusatif : *Putabant Pompeium a Caesare victum iri*, « on croyait que César vaincrait Pompée ». C'est pour la clarté aussi que l'on emploie *ipse* au lieu du pronom réflé-

chi dans les propositions subordonnées étroitement liées à la principale, pour renvoyer au sujet logique, comme dans cette phrase : *Caesar suos incusavit, quid de sua virtute aut de* IPSIUS *diligentia desperarent.*

De même on distingue entre *ab* avec l'ablatif et le datif seul pour désigner la personne qui fait l'action marquée par l'adjectif verbal en — *ndus : Patria* NOBIS *amanda est* et *tibi* A ME *parendum est.* C'est ainsi qu'on distingue, au moyen du cas complément, si le participe présent exprime une qualité permanente ou une action passagère : *Miles patiens* FRIGORIS = « un soldat qui sait à l'occasion supporter le froid, sans trop en souffrir », et *miles patiens* FRIGUS, = « un soldat qui à un moment donné est exposé au froid. » Notez aussi la différence entre *auditores* et *ii qui audiunt.* C'est ainsi que l'on conserve la forme neutre du pronom au nominatif et à l'accusatif, parce qu'il n'y a pas d'équivoque possible (*studium* ALIQUID *legendi*), mais que aux autres cas on ajoute *res*, parce qu'il pourrait y avoir confusion avec les autres genres (*alicuius rei*).

[On exprime aussi avec précision les nuances d'une même idée au moyen des verbes composés. *Ad arma* DISCURSUM EST (T. Liv., XXIV, 31, 10) et : *cum ad arma milites* CONCURRISSENT (CAES., *B., G.*,

III, 22, 4). Dans le premier cas, on était réuni et les armes étaient dans différents endroits ; dans le second on était dispersé et les armes dans un même lieu. — *Nec prius* FUGERE *destiterunt quam...* (CAES., *B., G.*, I, 53, 1). *Metu perterriti repente diffugimus* (CIC., *Phil.*, II, 42, 108), « fuir dans toutes les directions ». *Ad hostes* TRANSFUGERE, « fuir pour passer d'un camp dans un autre ». *Licinius servus* AUFUGIT (CIC., *Ad Quint. fr.* I, 2, 4, 14, « s'est enfui de chez moi ». *Hostes velocissime* REFUGIEBANT (CAES., *B. G.* V, 35, 1), « fuyaient en se retirant ». *Rutuli ad florentes Etruscorum opes* CONFUGIUNT (T. LIV., I, 2, 3), « se réfugient ensemble ». *Qui eius consilii principes fuissent, in Britanniam* PROFUGISSE (CAES. *B. G.*, II, 14, 4), « se sont enfuis devant eux ».

Là où en français le substantif abstrait désigne à la fois l'action et l'état, (ceux en -*ion* surtout), le latin distingue, soit par des terminaisons, soit par des mots différents : -*io* indique l'action ; -*us* -*as*, -*ia*, -*do* etc. indiquent l'état.

Exemples : « la conservation », c-à-d., l'action de conserver = *conservatio* ; l'état de ce qui est conservé, sain et sauf = *salus* ; « association » = *consociatio* (« action de s'associer ») et *societas* (« société constituée ») ; même distinction entre *fraudatio* et *fraus*, *vastatio* et *vastitas*, *ignoratio* et *ignorantia*, *frequentatio* et *frequentia*, *certa-*

tio et *certamen.* — Le substantif français en — *ion* exprime à la fois l'idée abstraite et l'idée concrète; le latin emploie deux mots différents : *inventio* et *inventum; postulatio* et *postulatum*; *cogitatio* et *cogitatum*; *institutio* et *institutum.*]

§ 19. ***Ablatif de cause et d'instrument correspondant au rapport local en français.*** — Le Romain ne s'arrête pas, comme nous Français, aux rapports extérieurs et apparents des choses; avec son esprit exigeant et pénétrant il ne s'arrête pas à la surface et n'exprime pas ainsi sans chercher plus loin les impressions qui frappent ses sens. Il pénètre et approfondit le véritable rapport des choses et des faits. Ainsi, dans bien des cas où nous ne voyons qu'un rapport de lieu, que nous exprimons par une préposition, le Latin voit et exprime un rapport de *cause* ou de *moyen,* en mettant l'ablatif de cause ou d'instrument. « Accueillir quelqu'un *dans* une ville, *sous* son toit » = *recipere aliquem* OPPIDO, TECTO; » se cacher dans les bois » — *se occultare* SILVIS; « être *dans* l'erreur » — ERRORIBUS *implicari*; « se tenir dans son camp » = CASTRIS *se tenere*; « porter *sur* une litière, aller *en* voiture = « LECTICA *ferre*, RHEDA *vehi*; » tenir *à* la main » = MANU *tenere*; » se baigner *à* l'eau froide » = FRIGIDA AQUA *lavari*;

« garder dans son souvenir, se rappeler » *memoria tenere* « être initié aux mystères » = *initiari sacris* (LIV., 22, 34, 8); « s'enfermer dans les bains » = *balneis includi* (LIV., 23, 7, 3); « être vaincu dans une bataille = PROELIO *vinci*; « ah! qu'*en* termes galants ces choses-là sont dites » = *haec quam* MUNDIS VERBIS *exprimuntur!* « *dans* sa colère » — IRA *permotus*; « nager *dans* le sang » — SANGUINE *redundare*.

De même, « surpasser quelqu'un en vitesse » = CELERITATE *alicui praestare*; « s'habituer *au* froid » = FRIGORE *assuescere*. — « *Sur* terre et *sur* mer » = *terra marique*; « provoquer au combat » = PROELIO *lacessere*; « condamner à mort » = CAPITE *damnare aliquem* (punir quelqu'un par la perte de la tête); « condamner à dix talents d'amende » = *decem* TALENTIS *damnare* — « L'eau est amenée en ville *dans* des tuyaux » = *aqua in urbem* FISTULIS *ducitur*.

Il ressort de ces exemples et de beaucoup d'autres qu'on pourrait ajouter que là où le français ou l'allemand, sans doute l'anglais aussi, se contente d'exprimer l'impression première des sens et les rapports apparents, le Romain va plus avant et exprime avec plus de précision les vrais rapports des idées, et sa syntaxe est plus conforme à la logique.

§ 20. ***Prédilection pour* le jeu de mots *et pour la division de la phrase en deux parties ou* dichotomie.** — Rien d'étonnant qu'un peuple doué surtout d'intelligence et de raison, et qui a aussi un certain esprit, ait eu une grande prédilection pour le *jeu de mots*. Il y en a chez tous les peuples, plus ou moins et de plus ou moins bonne qualité. C'est un élément comique, tantôt simple amusement de l'esprit, sans intention maligne, tantôt arme de combat dans la comédie et dans la satire. Il consiste dans un contraste inattendu entre deux formes qui, approximativement semblables, ont un sens différent. Il apparaît à toutes les périodes de la littérature, surtout chez les poètes comiques et chez les orateurs, cela se conçoit, mais aussi chez les poètes épiques et chez les lyriques. Plaute, Cicéron et Ovide sont d'inépuisables fabricants de jeux de mots; il n'est guère d'écrivain qui laisse échapper l'occasion de faire un jeu d'esprit. [On avait fait un recueil des bons mots de Cicéron. C'était l'un des hommes les plus spirituels de son temps, et la nature l'avait doué d'un don spécial pour l'ironie et le jeu de mots, tantôt mordant, sanglant même quelquefois, tantôt simplement comique. Le *facetum dicendi genus* ou les *facetiae* sont un des traits caractéristiques de son éloquence. De ses lèvres fines et bien fendues (voyez ses bustes)

partait comme d'un arc élastique le trait cruel ou enjoué. Il a consacré une bonne partie du second livre du *De oratore* à la raillerie. « S'il me fallait, dit-il, éviter les désagréments qui peuvent résulter de quelques traits piquants ou railleurs, il me faudrait par là même renoncer à toute réputation d'homme d'esprit ; cependant je ne m'y refuserais pas, si c'était possible. — *Effugere autem si vellem nonnullorum acute aut facete dictorum offensionem, fama ingenii mei esset abicienda ; quod si possem, non recusarem* » (*Ad fam.*, IX, 16).

Il était très fâché quand on lui attribuait un bon mot qui n'était pas de lui et il ne pouvait souffrir qu'on « portât du sel dans ses salines ». De son vivant même Trébonius avait fait un recueil de ses bons mots, et après sa mort son affranchi Tiron en publia une collection complète en trois livres. Sur le nombre il en est qui laissent à désirer pour le goût et la finesse ; mais on peut en dire autant de tous ceux qui s'adonnent un peu librement à la plaisanterie.

Dans le jeu de mots est compris le calembourg, et Cicéron ne dédaigne pas de descendre jusqu'à ce genre de plaisanterie grossière. Ainsi il abuse du calembourg auquel se prête le nom de *Verres*. En voici quelques exemples : *Verr.*, IV, 24, 53 : « Nam nos quidem quid facimus in *Verre*, quem *in luto*

volutatum totius corporis vestigiis invenimus ? » — *Diuin. in Caecil.*, 17, 57 : « Sed repente e vestigio *ex homine* tamquam aliquo Circaeo poculo *factus est verres* : rediit ad sese atque ad mores suos. » — IV, 25, 5, opposant Verres à Piso Frugi : « Nimirum ut hic nomen suum comprobavit, sic ille cognomen. »] En dehors des exemples de jeux de mots connus et cités, bien d'autres allusions, dans les écrits de Cicéron et des autres, nous échappent, parce que nous ne connaissons pas suffisamment les circonstances, les détails historiques, les coutumes et les usages contemporains. Cicéron donc ne dédaigna pas de recourir dans ses discours à ce moyen de produire de l'effet en chatouillant le palais peu délicat des Romains. Son grand rival d'Athènes, Démosthène, n'avait garde de se livrer à ce jeu grossier de la plaisanterie, qu'il jugeait sans doute indigne de l'éloquence. Absorbé sans cesse par l'idée d'un Philippe, un Macédonien, un barbare, maître de la Grèce, il n'a point l'esprit assez libre pour s'amuser à la plaisanterie facile et aux jeux de mots. Quant à Cicéron, Plutarque et Quintilien nous apprennent que dans la conversation il jouait avec les mots plus encore que dans ses discours (1).

(1) Voy. Herwig, *Das Wortspiel in Ciceros Reden*, Progr. Attendorf 1889.

[Naturellement, les poètes comiques, Plaute surtout, sont une mine de jeux de mots et de calembourgs, et ce genre de plaisanterie est ici tout à fait à sa place. J'en donne quelques exemples seulement, empruntés à Plaute. *Amph.*, 297 : « *Sosia.* Nunc propterea quod me meus herus fecit ut *vigilarem,* hic pugnis faciet hodie ut *dormiam.* » (il m'endormira à coups de poings, c'est-à-dire me tuera). Mercure dit, en s'adressant à ses poings : « Hier vous avez couché et endormi quatre hommes », et Sosie répond en a parte, v. 304 : « Formido male ne ego hic nomen meum commutem et *Quintus* fiam e Sosia. » La plaisanterie continue à rouler sur ce double sens du mot *dormir*. Merc. : « Quid si ego illum tractim tangam ut *dormiat*? — Sos. Servaveris (cela me fera grand bien); nam continuas has tres noctes *pervigilavi.* » — Mercure dit, v. 325 : « Vox mi ad aures *advolavit* », et Sosie répond à part soi : « Ne ego homo infelix fui, qui non alas intervelli : volucrem vocem gestito. » — Merc. v. 327 : « *Onerandus*'st pugnis probe. » Sosie : « Vix incedo inanis, ne ire posse *cum onere* existumes. » — Merc. v. 333 : Hinc enim mihi dextera vox aures... *verberat*. Sos. : Metuo vocis vice hodie hic vapulem, quae hunc *verberat*. — Merc. v. 966 : « Ne tu istic hodie malo tuo compositis mendaciis Advenisti... *consutis dolis*. « Prends garde

à toi, tu es venu ici avec des mensonges arrangés et des ruses bien cousues. » Sosie : « Immo equidem *tunicis consutis* huc advenio, non dolis. » Merc. « At mentiris etiam, pedibus, non tunicis venis. » Et le dialogue se poursuit avec ces jeux de mots et calembourgs, qui seraient ridicules et insupportables sur une scène française.]

C'est par la prédominance aussi de la raison et de l'intelligence chez le Romain que s'explique son inclination pour la *division de la phrase en deux membres* ou la *dichotomie.* Cette disposition aide beaucoup à la compréhension facile et à la clarté ; par elle on saisit sans effort et l'on embrasse facilement l'ensemble peu étendu d'une pensée dont les deux parties se font pendant et s'opposent en équilibre. On sait combien la phrase allemande est souvent longue et embarrassée d'incidentes qui s'enchaînent les unes aux autres et s'entrecroisent, ce qui est une des principales causes de l'obscurité que nous reprochons à la langue allemande. Eh bien, ce qui fait que le style de Lessing se distingue par une admirable clarté de celui de tous les écrivains allemands, c'est précisément parce que, d'après l'exemple des Latins, il a employé plus souvent que les autres écrivains, cette forme de la pensée et de la phrase. Chez les prosateurs et chez les poètes latins nous constatons, partout dans les

périodes l'antithèse et le parallélisme des membres de la phrase. Ce sont comme les piliers principaux de l'édifice de la phrase latine. C'est par là qu'il faut expliquer la prédilection des Latins pour les conjonctions qui se correspondent : *et... et ; aut... aut ; non solum... sed etiam ; cum... tum ; tum... tum ; ut... ita,* etc. et les particules corrélatives : *quot... tot ; quo... eo ; quantus... tantus*, etc. (1).

De là viennent aussi les expressions redoublées qui présentent l'idée sous deux faces au moyen de deux termes de sens voisin placés en asyndéton : *velitis iubeatis ; optimus maximus ; purus putus*, etc. C'est là un procédé de style qui remonte à la plus haute antiquité, comme l'allitération.

Le ἓν διὰ δυοῖν ou hendiadys tient aussi une large place et prend peu à peu un développement considérable. [On sait en quoi consiste cette figure : là où nous mettons un substantif déterminé par un adjectif ou un génitif (*de*), le latin met deux substantifs au même cas et coordonne ainsi les deux idées et les balance, par exemple : Cic. *Lael.* 6, 15 : *Res quae* IUVENTUTE *geruntur* AC VIRIBUS (« avec la force de la jeunesse »). *Tusc.* II, 27, 65 : *Neque enim dolorem, quem facile tulerant, ratione aut sapientia*

(1) Voy. Antoine, *Syntaxe de la langue lat.*, p. 176, 180-182, 184-185, 192, 245, 246, 247. (N. d. T.)

tulerant, sed STUDIO *potius* ET GLORIA (« par l'amour de la gloire »). *Clamores et admirationes* = « des cris d'admiration » ; *non sine* VOCIFERATIONE ATQUE INDIGNATIONE (« des cris d'indignation »); *natura pudorque* = « une pudeur naturelle » ; *temeritas et casus* = « le hasard aveugle ». Le Romain n'a dans l'esprit qu'une seule idée, qu'il exprime ainsi par deux termes réunis qui la montrent sous deux faces différentes.

§ 21. — De tout cela il ressort que la loi qui domine le style latin c'est la rigueur logique de l'expression et la précision. Il y a dans la langue et dans la grammaire une logique immanente. L'intelligence dicte les mots, qui n'ont d'autre but et raison d'être que de faire comprendre les choses qu'ils représentent ; la beauté de l'expression ne vient qu'en seconde ligne ou même n'entre pas en ligne de compte. Dans tous les cas ce n'est pas de la préoccupation de la beauté ou de l'élégance que les mots sont nés ; elle ne compte pas au nombre des lois qui régissent la diction.

Quel rôle important au contraire jouent les exigences de l'harmonie dans la formation et la disposition des mots dans la langue grecque ! Cette langue sous ce rapport tient le milieu entre la diction naturelle et simple des peuples naïfs et l'art

raisonnable des savants qui pensent froidement. C'est un mélange de raison, de beauté et d'harmonie. Le sentiment s'allie à la raison, à l'intelligence ; le laisser-aller dans l'emploi des belles formes et la sévère logique des idées se mêlent et agissent de concert pour produire la variété du style et donner à l'expression son incomparable beauté. Jamais, à aucune époque, le Romain n'a eu la même liberté que le Grec dans sa morphologie et dans sa syntaxe, qui ne sont pas régies dans les deux langues par les mêmes actes psychologiques. Ainsi le latin fait un usage beaucoup plus restreint de l'attraction (μετέχω σοι ὧν ἔχω ; θεῶν μέμνησο ὧν ἡ πόλις θεραπεύει), de la formation des mots par analogie. Bien d'autres opérations psychologiques que l'on constate chez les prosateurs et les poètes grecs sont beaucoup plus rares chez les latins. Même le langage du bas peuple, qui généralement est plus riche en procédés de ce genre, le cède sous ce rapport à sa sœur grecque. « Un mouvement de pensée vivant et libre comme celui qui se manifeste dans les assimilations syntaxiques suppose une richesse de formes grammaticales et une vivacité d'esprit telles qu'elles n'existent que chez les Grecs. Là où le but pratique est la loi même du discours, là où la pensée devient plus abstraite et plus précise et se moule dans une forme sévèrement scientifique, c'est-à-dire logique, comme chez

les Français, et aussi, quoique à un degré moindre, chez les Allemands, là où la précision des formes verbales a disparu, comme chez les peuples modernes, ces procédés de syntaxe n'ont plus de raison d'être et disparaissent de plus en plus, et le discours coule tranquille dans le canal étroit des formes plus ou moins obligatoires et inévitables. » H. Ziemer dit dans sa dissertation « sur le rôle des faits psychologiques dans la formation des formes linguales » (*Ueber das psychologische Moment in der Bildung der Sprachformen*), Progr. de Colberg 1879, p. 8 : « La langue latine, pendant une durée de 800 ans, a subi, dans les monuments qui nous sont restés d'elle, des changements moins grands que d'autres, la langue allemande par exemple, dans le même laps de temps. Nous devons aussi être de l'avis de G. Curtius, quand il affirme la plus grande variété de la langue grecque et fait ressortir surtout l'admirable développement de la construction des propositions et de leur disposition. Il y a ici une plus riche littérature dialectale, et l'activité incessante du peuple, son esprit inventif créa une grande abondance de formes, et partout on reconnaît des traces non équivoques de l'action exercée par l'âme même du peuple (*das psychologische Moment*). La langue latine, au contraire, nous montre dans son développement (celui qui nous est connu par les monuments litté-

raires) une plus grande simplicité, une plus grande uniformité et une bien moins grande liberté. Dans ses procédés syntaxiques elle obéit davantage aux lois de la logique. »

§ 22. *d*) **Vocabulaire : copia verborum.** — Comme la syntaxe et la stylistique, l'examen du vocabulaire nous permet de jeter un regard profond dans la vie intellectuelle et morale du peuple romain et de sonder son âme. Nous avons sous ce rapport à considérer au même titre : la *formation des mots*, le trésor verbal ou *vocabulaire* et la *signification des mots.*

Constatons d'abord une vérité de fait. Plus un homme est doué d'intelligence, de sensibilité, d'imagination, de mémoire, plus son horizon intellectuel est étendu, plus il a cultivé son esprit dans tous les sens, plus aussi son langage est riche en mots, en tournures, locutions, etc. Le dictionnaire des paysans est peu étendu. Celui des tribus nègres doit l'être encore bien moins. Max Müller dans ses « Leçons sur la science du langage » rapporte que d'après le calcul fait par un pasteur de campagne, un ouvrier de sa paroisse, pour sa conversation journalière, se tire d'affaire avec 300 mots, c'est-à-dire que son vocabulaire n'en comporte pas davantage; tandis qu'un Anglais lettré met en œuvre plus

de 3 000 mots, et un orateur habile plus de 10 000. Il en va de même pour la provision de mots qui a servi à composer les œuvres qui nous sont restées. D'aprés Renan, l'Ancien Testament renferme 5 642 mots, les œuvres de Milton à peu près 8 000, le théâtre de Shakespeare environ 15 000 mots différents (*Histoire générale des langues sémitiques*, p. 138) (1).

Parmi les Romains, Cicéron, doué d'une vive imagination, est aussi le plus fécond créateur de mots; il offre plus qu'aucun de ses compatriotes une grande variété d'expressions.

En général cependant, les auteurs latins sont très sobres sous le rapport de la *copia vocabulorum;* ils marchent volontiers dans les sentiers battus et se contentent des mots qui ont suffi à leurs prédécesseurs ; ils montrent même parfois des tendances à réagir, et à bannir certaines expressions en usage avant eux. C'est un fait surprenant et caractéristique qu'un homme comme César, en qui les qualités nationales se sont réunies et conservées assez pures de tout mélange, dans ses

(1) Notons toutefois que la richesse d'un vocabulaire ne consiste pas à avoir beaucoup de mots exactement synonymes, ce qui, au contraire, est une pauvreté, mais beaucoup de mots à sens différents, de manière à reproduire dans l'expression toutes les nuances de la pensée. (N. d. T.)

écrits sur la grammaire et dans ses *Commentaires*, fit tous ses efforts pour éviter et chasser de l'usage les mots qui paraissent superflus. Ce qu'il cherche, ce n'est pas d'avoir à sa disposition un certain nombre de mots ou d'expressions pour dire la même chose, entre lesquels on pût choisir et varier, mais d'arriver à l'expression juste et exacte pour chaque idée. Pour dire un fleuve ou une rivière le mot *flumen* lui suffit : *fluvius* et *amnis* n'existent pas dans ses œuvres ; il dit toujours *etsi*, jamais *quamquam*, toujours *itaque*, *igitur* une seule fois ; il se contente de *prohibere* et néglige *impedire*. Lui qui a si souvent à parler de défaites qu'il a infligées à l'ennemi, il ne lui vient pas à l'esprit de se servir de *clades* : il prend des périphrases et dit la chose autrement.

§ 23. *Les mots étrangers.* — Ce qui est vrai des individus l'est aussi des peuples. Plus un peuple a l'imagination vive, l'esprit puissant et créateur, plus il est cultivé dans tous les sens, dans les lettres, les sciences et les arts, plus son vocabulaire est riche. Le vocabulaire grec est d'une richesse incomparable. Les énormes in-folios du dictionnaire d'Henri Étienne contiennent à peine toute la matière. Comme à côté du vocabulaire grec le vocabulaire latin est modeste ! Et pourtant Rome a re-

cueilli l'héritage intellectuel de son voisin de l'Est, et a essayé de s'approprier la culture grecque : *Graecia capta ferum victorem cepit,* dit Horace. Mais cette appropriation est restée superficielle et n'a pas pénétré profondément dans l'âme du peuple. Comme la couleur qui teint les objets leur donne l'apparence de la nouveauté, sans changer leur matière et leur essence, de même la culture grecque a donné un vernis, une patine sous laquelle le Romain a cherché à dissimuler son impuissance et son improductivité dans le domaine des sciences et des arts. A cette appropriation purement extérieure de la pensée grecque correspond aussi l'expression verbale, et cette influence purement extérieure se retrouve dans le vocabulaire. Une bonne partie des mots sont des mots empruntés, étrangers, qui n'ont pas été frappés, comme des monnaies, dans le Latium, mais introduits du dehors, par-dessus la frontière. La grande abondance de *mots étrangers* dans une langue accuse non seulement une grande et puissante influence de la culture étrangère sur le peuple qui parle cette langue, mais trahit aussi une grande réceptibilité, qui est en raison du peu de force productive ; c'est le signe d'une faculté imaginative et créatrice médiocre. Voyez un peu la langue grecque. Malgré le torrent puissant de la civilisation asiatique qui a comme inondé l'Hellade,

nous trouvons à peine, dans son dictionnaire, quelques centaines de mots étrangers venus de l'Asie. Dans la langue latine, au contraire, les mots grecs se comptent par milliers (1). D'où vient cela? Faut-il croire que l'influence de la Grèce sur Rome a été plus grande, dans la même proportion, que celle de l'Asie sur la Grèce? Non; mais les Grecs, disciples des Phéniciens, riches d'imagination et doués d'un esprit naturellement actif et créateur, ont su donner aux acquisitions étrangères l'empreinte de l'esprit grec. Au lieu de laisser circuler chez eux des monnaies étrangères, en les laissant telles, ils les ont remises au creuset et au métal étranger ont donné l'empreinte de la monnaie grecque. Aux idées étrangères et d'emprunt ils ont donné des noms grecs créés par eux et tirés de leur propre fonds, de sorte que la transformation est complète, et l'élément étranger méconnaissable (2). Qui découvrirait, par exemple, que la roue du tour

(1) M. Weise nous apprend que M. Zambaldi, qui a fait un article sur son ouvrage sur « les mots grecs en latin », a compté les mots réunis dans l'index alphabétique et en a trouvé 6950. (*La Cultura*, II, 3, p. 38).

(2) Le Romain n'était pas capable de faire subir aux mots d'emprunt cette dénationalisation; ils restent étrangers par la forme et fort disparates; il y a des Grecs dans le dictionnaire comme il y en a dans la ville, et ils sont aussi reconnaissables les uns que les autres. (N. d. T.)

du potier, τρόχος (de τρέχειν), le parfum de l'encens, θύος (de θύειν) viennent de l'Asie? que πέπων, la courge (de πέσσειν, rac. πεκ = πεπ) et πίτος, πεύκη, le pin, sont les enfants du même pays? que ὕαινα, la hyène (de ὗς, porc), ἰχνεύμων (quadrupède de la grosseur d'un chat, qui fait la chasse aux œufs de crocodile, de ἰχνέυειν, aller sur la piste), et δρομάς, le dromadaire (de δραμεῖν, aor. de τρέχειν),sont d'origine étrangère? (1)

§ 24. ***Création de mots nouveaux au lieu de mots empruntés.*** — Les Romains procèdent tout autrement. Presque imperceptibles sont chez eux les traces de cette activité créatrice. Ils ont bien fait quelques tentatives dans ce sens, et créé, par exemple, des mots vraiment latins pour dire « la grenade » (*granatum malum*), « l'arbousier » (*arbutus*), la « litière » (*lectica*), la « lettre » (*littera*), le « portique » (*porticus*), etc.; mais ils ne sont pas allés bien loin dans cette voie. Lorsque l'origine et la dérivation du mot grec étaient transparentes, on allait bien dans tous les cas jusqu'à la traduction, surtout depuis la première moitié du premier siècle, et dans le domaine des sciences, des arts et

(1) Il en est de même des mots γράμμα, μύρον, πεύκη, τάλαντον, πλάτανος, ῥινοκέρος, μέγας στροῦθος, κεράτιον, βίβλος, κροκόδειλος, Διὸς βάλανος, etc.

de la guerre par exemple, on employa cette méthode avec succès. Mais là encore la règle était plutôt de transporter tout simplement le mot grec en latin. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner d'entendre dire à Sénèque, *Ep.* VI, 6, 1 : « *Quanta nobis verborum paupertas, immo egestas sit, numquam magis quam hodierno die intellexi. Mille res inciderunt, cum forte de Platone loqueremur, quae nomina desiderarent nec haberent, quaedam vero, cum habuissent, fastidio nostro perdidissent.* »

§ 25. ***La langue latine inhabile à faire des mots composés.*** — La langue latine se prête mal à la formation de mots composés, ce qui l'oblige à recourir à l'emprunt, particularité qui s'est transmise aux langues romanes filles du Latin. Déjà Lucrèce, I, 830, se plaint de ce défaut, qui est une infériorité grave. « Maintenant, examinons la doctrine d'Anaxagore, que les Grecs appellent *homéomerie ;* l'indigence de notre langue ne nous permet pas de traduire le mot par un mot latin, mais pour la chose elle-même, il est facile de l'exposer. »

Nunc et Anaxagorae scrutemur homaeomeriam,
Quam Graii memorant, nec nostra dicere lingua
Concedit nobis patrii sermonis egestas,
Sed tamen ipsam rem facile est exponere verbis (1).

(1) Cf. aussi I, 136 et III, 260.

T. Live exprime le même regret au sujet du mot *androgynus* et dit, en ménageant autant que possible le sentiment national et s'exprimant avec les plus grandes précautions, tout en faisant bien comprendre ce qu'il pense : *quos androgynos vulgus ut pleraque faciliore ad duplicanda verba Graeco sermone appellat,* « ce qu'on appelle un androgyne, en employant un mot grec, comme pour beaucoup d'autres choses, grâce à la facilité avec laquelle la langue grecque forme des mots composés » (XXVII, 11, 5). [Et Cicéron s'exprime comme Lucrèce et T. Live, *de fin.*, III, 4, 15 : « Quand je ne puis faire autrement, j'exprime par plusieurs mots ce que les Grecs expriment par un seul. Je pense toutefois que l'on doit nous permettre de nous servir du mot grec, si parfois le mot latin nous manque ; car, dès l'instant qu'on nous permet de dire *ephippia* et *acratophora,* pourquoi ne dirions-nous pas aussi *proegmena* et *apoproegmena?* » — *Equidem soleo etiam, quod uno Graeci, si aliter non possum, idem pluribus verbis exponere. Et tamen puto concedi nobis oportere ut Graeco verbo utamur, si quando minus occurret Latinum, ne hoc « ephippiis » et « acratophoris » potius quam « proegmenis » et « apoproegmenis » concedatur.* A. Gellius XI, 16, s'exprime encore plus clairement à l'occasion de mots grecs à traduire et à

expliquer, comme πολυπραγμοσύνη, πολυφιλία, πολυτροπία : « Nous avons souvent réfléchi au moyen d'exprimer certaines choses, en assez grand nombre, qui ne peuvent être comme en grec, désignées par un seul mot et qui, même si nous les désignons par plusieurs, ne peuvent être dénommées en latin aussi clairement et aussi exactement qu'elles le sont en grec par un mot unique et spécial (qui n'a pas d'équivalent dans une autre langue) » — *Adiecimus saepe animum ad vocabula rerum non paucissima, quae neque singulis verbis, ut a Graecis, neque si maxime pluribus eas res verbis dicamus, tam dilucide tamque apte demonstrari Latina oratione possunt, quam Graeci ea dicunt privis vocibus*. Et plus loin il ajoute : « La faute en est à la pauvreté de mon discours, moi qui, même en employant plusieurs mots, ne puis exprimer d'une façon fort peu claire ce que les Grecs disent fort bien et très clairement avec un seul mot. » — *Culpam esse intellego in mea scilicet infacundia, qui ne pluribus quidem verbis potuerim non obscurissime dicere, quod a Graecis perfectissime verbo uno et planissime dicitur*. Comme l'attestent les passages cités, on se tirait d'affaire en prenant le mot grec tel quel ou par une périphrase (1).

(1) C'est ainsi, par exemple, que pour le mot « pardon » Cicéron emploie la périphrase *ignoscendi ratio* (p. Rosc. 1, 3), le substantif verbal exprimant l'action de pardonner n'existant pas.

§ 26. ***Manque d'expressions pour désigner des phénomènes du monde sensible. — Nombre très restreint d'épithètes d'ornement.*** — La pauvreté d'imagination se fait encore plus sentir dans le manque de mots pour désigner des phénomènes et des faits propres à la patrie italienne. Restreint est le nombre de noms latins de fleurs et de plantes qui sont à foison dans les prés et les bois, comme *bellis*, la marguerite et *feniculum,* le fenouil. Même certains noms qui ont un air latin sont tout simplement traduits du grec, *ranunculus* = βατράχιον. Les paysans se sont bien créé ça et là quelques noms spéciaux latins pour telle ou telle plante; mais ces expressions vulgaires n'eurent pas accès dans l'idiome des lettrés, dans la *lingua urbana,* qui préféra le mot grec.

Un fait caractéristique aussi pour les mœurs et les habitudes romaines est le peu d'intérêt qu'atteste la littérature pour les noms de montagnes, de bois, de vallées, de sources, de bosquets, ce qui rend difficile la géographie de l'ancienne Rome. Sans doute, plusieurs localités avaient des noms particuliers, comme la fontaine *Bandusia;* mais sûrement la campagne romaine ne peut, sous ce rapport, être comparée au sol de l'Hellade. Ce que Lucain dit de la campagne de Troie : *nullum sine nomine saxum,* est vrai de tous les pays de langue grecque.

Nous rencontrons aussi dans la littérature grecque bien plus *d'épithètes d'ornement* ou de nature, qui sont un signe que les Grecs observaient la nature et en avaient le sentiment. Voyez un peu chez Homère quel rayonnement, quel éclat de couleurs. Les épithètes éclairent, rayonnent et brillent, elles sont empruntées à la couleur elle-même, et forment des expressions pittoresques qui font voir et peignent les objets. Les « *bœufs qui tournent la jambe* », « *aux cornes recourbées* » reviennent périodiquement, nous accompagnent pas à pas dans notre lecture et sont pour nous comme un accessoire indispensable de la poésie homérique. C'est que dans l'homme qui est encore près de la nature, comme étaient les hommes d'Homère, celle-ci se reflète en fortes images, en échos nombreux, et l'impression sensible se reproduit et se traduit dans le langage. Quelle imagination féconde et variée ne montrent pas les Grecs, quand pour exprimer les phénomènes importants, surtout dans le domaine des plantes, ils établissent une comparaison avec les deux plus grands représentants des animaux domestiques, le cheval et le bœuf. Les Grecs parlent de ἱππο-σέλινον (maceron, litt. persil de cheval), de ἵππ-ουρις (queue de cheval, en lat. *equisetum*), de βούγλωσσον (langue de bœuf, buglose), de βουκόρυζα (pituite de bœuf), de βούλιμος

faim de bœuf, boulimie), etc. Les Anglais ont le *horse-radish,* le *horsem-met,* l'*oxfly*, le *bulltrout*, etc. L'homme intellectuel est beaucoup moins apte à recevoir ces impressions-là. Les Romains n'avaient pas l'imagination vive et créatrice pour se représenter ainsi par ces sortes de comparaisons la grandeur des objets : *bulimus* est grec, c'est un mot d'emprunt ; *equisetum* est une traduction.

§ 27. ***Richesse d'expressions pour certains ordres d'idées, par exemple, pour désigner la parenté.*** — Nous constatons une plus grande activité créatrice là où les Romains ont fait quelque chose qui leur est propre, d'original, et une vraie richesse d'expressions pour les actes qu'ils aiment à faire, qui sont dans leurs mœurs et leurs habitudes, pour lesquels ils ont montré une forte inclination. « Un peuple qui possède beaucoup de mots pour exprimer une idée sensible ou intellectuelle doit s'être beaucoup occupé de cette idée et l'avoir maniée et développée dans mainte direction. » (Abel, *Sprachwissenschaftliche Abhandlungen*, p. 25). Les exemples sont faciles à trouver. Schrader, dans une étude particulière, nous montre qu'en allemand plus de 500 expressions ou locutions, comparaisons, métaphores sont dérivées de l'idée de *boire*. *Schenken*, « verser à boire » a donné *schen-*

ken « donner, faire présent », *donare,* et cette dérivation ou plutôt cette extension du sens premier remonte très haut. La locution proverbiale : « an dem ist Hopfen und Malz verloren » est tout à fait allemande. Pour nous, Français, le verbe « trinquer » emprunté à l'allemand a pris le sens de « boire à la santé », *zutrinken.* N'y a-t-il pas là des preuves évidentes du plaisir que les Allemands ont à boire ? Le Romain a à sa disposition un grand nombre de mots pour désigner l'*esclave.* C'est qu'aussi l'esclave joue dans la vie romaine un rôle important ; on a sans cesse besoin de lui. *Servus* = l'esclave dans les rapports sociaux, au point de vue juridique, par opposition au citoyen libre ; *famulus* = le serviteur domestique, faisant partie de la *familia* (de l'osque *faama,* maison) ; *mancipium,* l'esclave au point de vue économique, comme chose que l'on possède et qu'on peut vendre ou acheter ; *verna* = l'esclave né dans la maison ; *puer* = un jeune esclave ; *minister* = serviteur pour différents actes, libre ou esclave. Il serait trop long de parcourir le vocabulaire latin pour y découvrir des exemples du même genre. Nous pourrions nous étendre sur le *droit* et la *politique,* qui sont les domaines propres du Romain ; celui-ci est avant tout juriste et homme d'État. Aussi la terminologie du droit et de la politique pénètre la langue en tous sens, on la retrouve

partout; elle fournit des métaphores, des comparaisons et une foule d'expressions pour désigner les actes ordinaires de la vie. Mais pour confirmer l'assertion générale qui fait l'objet de ce paragraphe, deux autres exemples nous suffiront : ce sont les expressions qui désignent la *parenté* et la *nourriture.*

Les Romains avaient beaucoup plus que les Grecs le sentiment de la famille. Tout ce qui vivait dans la maison formait un petit état sous l'autorité du paterfamilias, divisé en groupes, subordonnés du petit au grand, le tout réglé dans les moindres détails. C'était une unité solide, une image de l'État. Les Romains honoraient les ancêtres d'un véritable culte. Un de leurs grands plaisirs était de dresser des arbres généalogiques, où ils faisaient remonter leur origine jusqu'à la prise de Troie et au pater Aeneas. Nous ne devons donc pas être surpris de trouver dans leur propre langue une riche nomenclature pour désigner les rapports de la parenté. Nous avons, nous, des oncles et des tantes; les Romains distinguent soigneusement l'*avunculus* et le *patruus* (le frère de la mère et le frère du père), la *matertera* (tante maternelle), et la *amita* (sœur du père); à notre grand-grand-père correspond chez eux le *abavus* (trisaïeul), *atavus* (quadrisaïeul), le *proavus* (bisaïeul) et le *tritavus* (père de l'*atavus*,

ascendant au sixième degré). *Patruelis* est le fils du frère; *consobrinus*, celui de la sœur; il y a même un mot pour désigner les femmes des deux frères : elles sont entre elles *ianitrices* (εἰνάτερες, εἰνάτηρ, belle-sœur, femme du frère). « Lorsque quelque chose a fait une profonde impression sur l'âme d'un peuple, celui-ci est excité à prendre cette chose comme objet d'expressions nouvelles, à la voir et à l'exprimer sous de nouveaux aspects par une grande abondance de mots aux formes nombreuses; chaque qualité caractéristique aperçue par un nouvel observateur donne un nom nouveau. Ainsi le sanscrit a 5 mots pour la main, 11 pour la lumière, 15 pour le nuage, 29 pour la lune, 26 pour le serpent, 37 pour le soleil. L'arabe a 500 noms pour le lion, 200 pour le serpent, 1 000 pour l'épée, 5 744 pour le chameau. » (O. Kares, *Jahrbücher für Philologie*, 1884, p. 595. — Pour les noms de parenté, voyez Dellbrück : « Die Indogermanischen Verwandtschaftsnamen », ein Beitrag zur vergleichenden Alterstumskunde, Leipzig, Hirzel, 1890.)

§ 28. ***Les aliments.*** — Le porc était le plus aimé des aliments animaux. On savait le préparer de cinquante manières différentes (Plin., *N. H.*, VIII, 209; *Friedländer*, III, 28). Son nom même, *caro suilla* (= *suinula*) qui est un diminutif, c'est-à-dire

un nom de caresse et d'affection, montre déjà la prédilection des Romains pour ce mets. Naturellement le porc a la première place dans le vieux mot composé *suovetaurilia* (= sus + ovis + taurus), avant la brebis et le taureau. Pour aucun autre animal le vocabulaire n'est aussi riche en expressions : *sus, porcus, porca, verres, aper, scrofa, maialis, nefrens.* Le porc joue dans la comédie bouffonne un rôle assez analogue à celui de Hans Wurst dans le théâtre comique allemand. Pomponius, le poète des Atellanes, a quatre pièces dont le titre est tiré du porc : *Porcetra* (la truie qui n'a mis bas qu'une fois); *Maialis* (le cochon châtré à l'engrais); *Verres aegrotus* (le verrat malade); *Verres salvus* (le verrat bien portant). Si l'on avait alors, comme on le fit plus tard en Allemagne et en Italie, désigné le personnage principal de la comédie bouffonne d'après les habitudes du peuple chez lequel cette comédie existe, les Romains auraient eu sans doute leur *Jean-Cochon,* digne pendant de Jean-Potage en France et de Jean-Saucisse en Allemagne. Certaines expressions proverbiales attestent aussi la prédilection des Romains pour cette viande. Les Français ont les alouettes rôties qui tombent du ciel, dans le pays de Cocagne, les Grecs ont les grives rôties (ὀπταὶ κίχλαι); le Romain, lui, voit l'âge d'or dans les « porcs qui se promènent

tout rôtis dans les champs » (*dices hic coctos porcos ambulare,* Pétr., *Sat.* 45.) Caton, *ap.* Cic., *Cat. mai.*, 15, 56, dit que les paysans appellent le jardin un autre quartier de porc : *iam hortum ipsum agricolae succidiam alteram appellant.* Faire quelque chose à contre-temps, de travers, d'une façon irréfléchie, s'appelle *apros immittere fontibus liquidis;* faire d'une pierre deux coups se dit : *duos apros capere;* le *sic vos non vobis* devient : *Ego semper apros occido, sed alter semper utitur pulpamento.* D'après tous ces témoignages l'*animal propter convivia natum,* comme l'appelle Juvénal (*Sat.* I, 141), était chez les Romains tenu en grande estime.

§ 29. ***Tropes. — Emploi des Métaphores.*** — Et nous avons ainsi mis le pied sur le terrain de la *métaphore.* Elle est un facteur important de la formation et du développement des langues ; on peut dire même qu'elle joue un rôle prépondérant. Elle reflète bien l'esprit d'un peuple, sa manière de penser, ses préoccupations habituelles, l'objet de ses prédilections. Aussi nous retrouvons dans les expressions figurées ou métaphoriques des Romains une image fidèle de leurs sentiments, de leurs habitudes intellectuelles, physiques et morales, de leur activité en un mot. Quand celui qui parle veut s'exprimer par comparaison, il s'adresse naturellement

tout d'abord aux choses qu'il aime, qui lui sont familières; involontairement ces objets se présentent à son imagination. L'homme est naturellement porté à transporter à la nature qui l'entoure ses propres sensations, ses idées, les circonstances de son existence, ses qualités propres, etc. Donc dans les comparaisons et dans les images par lesquelles il cherche à donner du relief à sa pensée, il nous met sous les yeux une partie de sa vie intellectuelle, de sa vie intime, de ses sentiments. Il en est de même pour les différentes professions. Les militaires empruntent leurs métaphores à la vie des camps et disent : « se bourrer le fusil » pour « manger beaucoup », « changer son fusil d'épaule » pour « changer d'opinion ou de conduite. » Les marins, eux, tirent naturellement leurs images de la mer et de la navigation et disent : « tirer une bordée » = « faire une escapade » ; « il a trop chargé le bateau » = « il a trop bu », etc. Si donc certaines images non seulement sont employées par certains écrivains, mais se présentent fréquemment à toutes les périodes de l'histoire de la langue d'un peuple et peuvent être ainsi considérées comme un bien commun à tous ceux qui parlent ou écrivent cette langue, on peut en conclure que ce sont des moyens d'expressions aimés par tout le peuple et qui trahissent ses occupations et ses pensées de prédilection, son caractère. Et de

fait, l'agriculture et la guerre, ces deux colonnes de l'état romain, fournissent une provision étonnante de métaphores et de comparaisons.

Le caractère particulier d'un peuple ne se reflète nulle part plus clairement que dans ses métaphores. Cette vérité est indiscutable et elle a été affirmée par tous les linguistes.

§ 30. *Images empruntées à la guerre.* — Quand on voulait donner au peuple romain son nom officiel et politique, on l'appelait *Quirites*, hommes armés de la lance, c'est-à-dire, guerriers (*populus romanus Quiritium*). Certains noms propres sont tirés de termes militaires, comme *Duillius*, de *duellum* = *bellum* ; *Metellus*, qui signifie mercenaire, d'après Festus, p. 247, 30. « *Metelli* dicebantur in re militari quasi mercenarii ». On désignait par le même mot, *centuria*, les groupes d'électeurs, de citoyens et les divisions de l'armée ; le peuple qui a le droit de vote, c'est le peuple armé ; le droit et le devoir de défendre la patrie étaient identifiés avec le droit et le devoir du citoyen. Quoi d'étonnant alors, si ce peuple émaille son langage d'images empruntées à la guerre, d'expressions militaires ? « Dans le langage figuré des Romains, chaque fois qu'il s'agit d'exprimer un rapport, une circonstance dans laquelle deux forces sont en pré-

sence, ennemies ou simplement opposées l'une à l'autre, on est sûr de trouver une expression empruntée à leurs habitudes militaires » (D. Wolner, Program. de Landau 1886).

Pour un Romain, la guerre est presque son élément ; il vit de la guerre et dans la guerre. Dans Dio Cassius, XXXVIII, 40, César, devant Vesontio, parle ainsi à ses soldats mutinés par peur d'Arioviste et des Germains : « Ὅταν οὖν λέγῃ τις, ὅτι οὐ χρῆ πολεμεῖν ἡμᾶς, οὐδὲν ἄλλο φησὶν ἢ ὅτι οὐ χρῆ πλουτεῖν, οὐ χρὴ ἑτέρων ἄρχειν, οὐκ ἐλευθέρους, οὐ Ῥωμαίους εἶναι. »

Les expressions suivantes remontent à une assez haute antiquité :

Spoliare = « enlever à l'ennemi vaincu son armure », d'où, en général : « dépouiller, voler. »

Intervallum = « espace entre deux pieus servant au retranchement » (*inter valles*), puis en général : « intervalle ».

Praemium (*prae, emere*) = « ce qui est réservé, pris à l'avance sur le butin », d'où : « récompense ».

Excellere = « aller, tomber au-delà du but », en parlant des armes de jet lancées, d'où : « surpasser ».

L'image qui est au fond de ces termes, le sens primordial s'est effacé complètement. De même, dans beaucoup d'autres expressions, qui sont en réalité des métaphores, mais devenues méconnaissables et ne se présentant pas comme telles. La

métaphore est restée plus apparente dans d'autres mots qui reviennent assez souvent dans la littérature avec un sens figuré. *Sub hasta vendere* vient de la coutume de vendre les prisonniers de guerre comme esclaves sous la lance. Des substantifs comme *tiro, tirocinium, commilito, acies*, *tela, arx*, *stipendia, signifer*, *militia*, *bellum*, *castra*, *clipeus*, etc., des verbes comme *triumphare*, *vincere, superare*, etc., sont fréquemment employés métaphoriquement. Fabius fut appelé le *scutum*, et Marcellus le *gladius Romanorum*. Chez Plaute, les expressions militaires sont employées par les esclaves surtout pour exprimer leurs ruses et leurs fourberies ; le vieux père qu'il s'agit de duper est comparé à une forteresse à prendre, et l'esclave qui ourdit sa ruse se compare lui-même à un général ; il parle de ses manœuvres, circonvallations, assauts etc., comme dans un siège en règle. Novius dit d'un poète qui écrit beaucoup : *ut sol crescit, cerea castra crebro catapulta impulit.* Varron débute ainsi dans le *de Re Rustica :* « Annus octogesimus admonet me ut *sarcinas colligam*, antequam proficiscar e vita. » (*sarcinas colligere* = « faire son paquet, plier bagage » ; nous autres Français nous disons : « cirer ses bottes ») ; cf. Juvénal, VI, 146 : *collige sarcinulas;* nous disons d'un mot emprunté à la guerre : « décamper ». Dans

Ovide, l'étoile du matin ferme la marche et quitte son poste la dernière : *quarum agmina claudit | Lucifer et caeli statione novissimus exit.* Cic., *de Sen.*, 20, 75 : « Vetat Pythagoras *de praesidio et statione vitae decedere* ». *Arcem ex cloaca facere;* « d'un égoût faire une citadelle », c'est-à-dire exagérer des choses sans importance; les Grecs disaient : ἐλέφαντα ἐκ μυίας ποιεῖν, faire d'une mouche un éléphant. *Trium nummorum causa sub falas subire* (Plaut., *Most.*, 357), « s'exposer à un grand danger pour un maigre profit »; *abicere hastam, scutum,* « jeter ses armes, jeter le manche après la cognée »; *tecto latere abscedere,* « se replier en bon ordre »; c'est-à-dire, renoncer à une entreprise, reculer devant les obstacles. Voilà tout autant d'expressions militaires devenues proverbiales. Quand le Romain dit *res gestae*, il entend ordinairement sous ce terme des *faits de guerre.* (Pour le rôle que jouent la guerre et la paix dans les métaphores et proverbes romains, voy. Wölfflin, *Sitzungsber. der Münchener Akad.* 1888, nº 2. p. 197-215.)

[Voici quelques autres expressions proverbiales empruntées à la guerre : *Si vis pacem, para bellum.* — *Pecunia nervus belli.* — *Semper bonus homo tiro est* (Martial, *Épigr.* XII, 51, 2) « un brave homme se laisse facilement tromper » = οἱ ἀγαθοὶ εὐαπάτητοι (Bias). — *Premor arte mea,* « je suis pris dans mes

propres filets » (TIBUL., I, 6, 10). — *In suis castris aliquem caedere*, « battre l'ennemi dans son propre camp », c'est-à-dire, « battre quelqu'un sur son propre terrain » ; c'est ainsi que Sénèque, (*Controv.*, IX, 1, 13) dit, en parlant de Salluste qui l'emporte sur Thucydide pour la concision : *in suis illum castris cecidit*. — *Prima coitio est acerrima*. — *Herbam dare*, « s'avouer vaincu » (allusion à une ancienne coutume : quand deux hommes se mesuraient, à la lutte ou à la course, sur un pré, le vaincu arrachait une poignée d'herbe et la tendait au vainqueur) ; on disait plutôt dans le même sens : *dare manus*, « tendre les mains pour se les laisser lier ».]

§ 31. ***Métaphores empruntées à l'agriculture et à l'élève du bétail.*** — L'agriculture et l'élève du bétail étaient une mine également féconde en métaphores. Les Latins sont au fond un peuple rustique, agriculteur. Horace les appelle, *Od.* III, 6 : « rusticorum mascula militum proles Sabellis docta ligonibus versare glebas. » La vie des Romains était basée tout entière sur l'agriculture, et le peuple conserva sa force morale, tant que cette branche de l'activité sociale conserva elle-même sa pureté primitive. Même à l'époque où la vie était plus raffinée et plus luxueuse, cette occupation était encore regardée comme la plus estimable et la plus noble,

avec la politique et la guerre, et Horace estimait heureux celui « qui procul negotiis paterna rura bobus exercet suis » (*Epod.*, II, 1 et suiv.). Quand on fondait une ville, on en marquait l'enceinte par un sillon tracé avec la charrue. Pendant toute la période républicaine, ce fut la propriété rurale qui resta la base de la division en *gentes,* de la famille et de la constitution. Aussi la langue a un riche trésor d'expressions, qui de l'agriculture ont passé dans d'autres domaines, c'est-à-dire de métaphores empruntées à la langue agricole. « Cet élément latin a laissé des traces nombreuses et facilement reconnaissables dans la langue, qui tire de là, selon l'excellente et juste observation de Niebuhr, tous les mots qui ont rapport aux jouissances d'une vie calme et pacifique » (Lübker, *Reallexikon,* s. v. *Ackerbau*).

Voici, par exemple, des métaphores très anciennes : *delirare* = « tracer le sillon de travers » (*lira*), d'où : « déraisonner ». Nous exprimons l'idée contraire par une métaphore analogue : « charrier droit », c'est-à-dire, ne rien faire de répréhensible.

tribulare, « presser, tourmenter », de *tribulum,* sorte de herse à battre le blé.

emolumentum, « la mouture », d'où « avantage, salaire » (il faut donc rejeter pour ce mot la fausse étymologie donnée par les dictionnaires, qui le font

venir de *molior, moliri*, remuer une masse, faire quelque chose avec effort ; le mot vient de *e-molere*, moudre).

calamitas = « fléau qui détruit le chaume, le blé » (*calamus*), d'où : « malheur, fléau en général ».

rivalis = « voisin de ruisseau, riverain » (*rivus*), d'où, à cause des querelles causées par ce voisinage, chacun voulant dériver l'eau dans son champ : « compétiteur, rival » (voy. Bréal et Bailly, *Dictionnaire étymologique lat.*, s. v. *rivus*).

acervus = « tas, monceau », dérivé de *acus, aceris*, paille du grain de blé, balle.

inanis, « vide », vient de *acna*, qui désigne une mesure agraire de 120 pieds carrés ; donc (*inacnis*) *inanis* = « qui n'a pas une *acna* ».

Saeculum vient de la rac. *se*, du verbe *sero, sevi, satum, serere* ; de même *Saturnus* = « le Dieu des semences et des moissons en Italie (« ab satu dictus est Saturnus », dit Varron, *L. L.*, V, 64).

cohors signifie primitivement une haie, un enclos autour d'un jardin ou d'un champ, puis troupe, troupeau séparé dans des compartiments ; *hortus* = une haie ou une palissade (en grec χόρτος).

manipulus = « un paquet, une poignée de foin ».

felix = « fertile » (cf. *fe-cundus, fe-tus, fe-nus*), puis « heureux ».

Qui pense encore. en prononçant le mot *pecunia*,

à son origine *pecus,* bétail? en prononçant le mot *egregius,* on ne pense guère non plus au mot *grex.* *Adoria,* récompense militaire, vient de *ador,* blé de choix; *septentriones* n'évoque plus en nous l'idée de sept bœufs qui dépiquent le blé, d'où les sept étoiles de la grande Ourse (*trion*, de *terere*, broyer, « un bœuf à battre le grain ou à tirer la charrue »; le singulier *septemtrio* est le résultat d'une fausse analogie, comme *triumvir* au lieu de *triumvirum*).

Voici des expressions métaphoriques d'un usage courant dans la langue poétique : *vada carina sulcare; aequor arare; arare bove et asino,* « s'y prendre mal pour faire quelque chose »; *arare litus*, « labourer le sable du rivage, c'est-à-dire perdre sa peine »; *proelia serere; barbam metere; polus sidera pascit; uber glebae*; *carpere viam; mare mugit,* etc. Ἀκράγας, ville de Sicile, devient *Agrigentum* (formation par étymologie populaire, par allusion au territoire fertile de la ville, dans le nom de laquelle on voulut voir *agri* et *gentes*). Ἔγεστα devint *Segesta* (de *seges*) par le même procédé, ce qui était de bon augure, tandis que le nom grec sonnait aux oreilles romaines comme *egestas,* ce qui leur était désagréable. Certaines mesures de surface ont aussi emprunté leur nom à l'agriculture, comme *iugerum,* de *iugum; actus,* de *agere* (pousser le bétail devant soi); *versus,* de *vertere* (retour-

ner la charrue pour commencer un nouveau sillon). Enfin les mots *campus, flos, ager, seges, fructus, trisulcus*, etc., sont employés fréquemment dans le sens figuré.

§ 32. *f*) ***Signification des mots. « Entretien », « disciplina », « langue maternelle ».*** — La *signification des mots* nous permet aussi de jeter un regard profond dans l'âme du peuple romain, dans sa manière de penser et de sentir. C'est là peut-être que se manifestent de la façon la plus claire ses habitudes intellectuelles et morales, la nature de sa volonté et de son imagination. La langue, chacun le sait, n'exprime rien complètement et d'une manière adéquate ; le mot, le nom qui désigne un être est trop court et trop petit pour pouvoir en représenter tous les traits; il ne met en lumière que ce qui caractérise le mieux l'objet désigné, les traits essentiels qui frappent nos regards Le poète lui-même ne peut peindre à la fois qu'une qualité corporelle, la poésie étant une peinture par traits successifs. « Le sens étymologique n'épuise jamais la signification réelle d'un signe lingual, il ne le doit ni ne le peut...; tous les éléments du langage sont des êtres purement représentatifs et de convention » (Steinthal, *Classif.*, 281). Aussi la volonté humaine joue un grand rôle dans la formation du

sens et les changements de sens des mots ; il y a là un élément subjectif dont il faut tenir grand compte. Un peuple regardera comme trait caractéristique d'un objet tel trait, un autre tel autre trait. Ce qui est regardé ici comme essentiel et d'une grande portée sera regardé là comme accessoire : *de gustibus non est disputandum.* Ainsi donc l'étymologie nous permet de pénétrer dans l'officine où travaille l'esprit d'un peuple, d'en pénétrer les recoins les plus cachés, de surprendre ses secrets de fabrication. Nous ne pouvons, il est vrai, découvrir ainsi que la phase la plus ancienne de la signification des mots et établir seulement quel sens a été attaché à un mot au moment de sa création, c'est-à-dire quel trait, quel côté de l'objet à dénommer a été regardé à ce moment-là comme essentiel. Mais si par l'étymologie nous ne pouvons être renseignés exactement sur les changements, les restrictions ou les extensions de sens survenus dans un mot, encore moins sur les sentiments et les impressions qui se sont attachés à ce mot pendant sa vie, c'est cependant pour nous un point important, pour juger les habitudes d'un peuple, que de savoir de quel point de vue fondamental est sorti le sens premier d'un mot, sens qui s'est ensuite développé dans différentes directions.

Voyons un peu, de ce point de vue, le dévelop-

pement du sens des mots suivants. L'idée d' « entretien », considérée étymologiquement, est éclairée d'un jour différent dans les différentes langues et reflète les couleurs les plus diverses. L'Allemand demande la « Unterhaltung », c'est-à-dire une nourriture solide, qui l'*entretienne* et le soutienne (*unter, halten*), une nourriture saine pour l'esprit. Le Français ne demande que la « conversation »; à son tempérament actif et mobile correspond bien l'aller et venir (*conversari*), et la conversation est pour lui un moyen de se distraire et de s'égayer. Pour le Grec, vif et agité, c'est une allée rapide, une course que l'on fait ensemble (ὁμ-ιλία, de la rac. Fελ, tourner en rond, rouler, cf. ἴλη, escadron de cavalerie, troupe qui évolue, et de ὁμος, de ἅμα, ensemble). Le Romain, simple et sobre, n'y voit qu'un lien, un enchaînement (*ser-mo*, de *sĕr-ere*, attacher). — L'idée sommaire de ce que l'écolier romain (*discipulus*) a à apprendre (*discere*) est exprimée par le mot *disciplina* (en vieux latin : *discipulina*) = « instruction donnée et reçue ». Le mot grec, pour la forme extérieure, est identique : μαθηματική ; mais quelle différence pour le sens ! — Le maître de la maison ou chef de famille à Rome règne sur les siens avec un pouvoir illimité. Comme le *pater* est le supérieur du *filius* et en général de tous les membres de la famille, le *patronus* l'est du *cliens*,

les *patricii* des *plebeii*, les *patres* (*senatores*) des autres citoyens. Partout se reconnaît et s'affirme le rapport de la paternité. Du *pater* ont tiré leur nom, non seulement la *patria*, mais encore la langue maternelle (*patrius sermo*), que le Français et l'Allemand, grâce à une civilisation où la mère est entourée de plus d'égards, appellent *langue maternelle;* c'est par la mère, en effet, et grâce à ses soins affectueux, que l'enfant apprend à former les premiers mots qu'il bégaye. Homère désigne son héros Ulysse par l'épithète de δῖος, Virgile désigne le sien par celle de *pater*.

§ 33. ***Mulier, ludus, litterae, actio, factio, iubere.*** — Voyez un peu comment s'appelle la femme chez les différents peuples. Pour le Romain, c'est une *mulier*, c'est-à-dire un être doux et faible (*mollis :* « mollitie tanquam mullier », dit Isidore, *Orig.*, 11, 2), qui a besoin d'être protégé par l'homme fort. Les féminins de certaines classes d'hommes sont des diminutifs : *puer* devient *pu-ella*, *ancus* devient *anc-illa*. D'après le dire de Tacite, le Germain, déjà dès les temps les plus anciens, considérait la femme comme *sanctum aliquid et providum;* le mot *Weib* désigne « un être inspiré, animé intérieurement » (du sanscrit *vip*); d'où le respect et la vénération dont les prêtresses étaient l'objet. Plus

tard, l'Allemand apprécia la femme comme *frouwe* = Frau, c'est-à-dire : « la réjouissante et la gaie », mot par lequel on désignait en même temps un être divin, une personne qui ressemble à la déesse *Freid*. Aussi on lit dans le poète Freidank (106, 4) : « Durch froüde frouwen sint genant, ir froüde erfroüwet elliu lant. » Donc auprès du maître de la maison (*frô*) est la frouwe, maîtresse honorée et respectable. Le mot français *femme*, du latin *femina*, signifie simplement la femelle, celle qui enfante, et ne nous donne par conséquent aucun aperçu sur la situation morale de la femme dans la société.

Comparez aussi, pour la manière différente d'envisager le sexe faible chez les deux peuples romain et allemand, les expressions *frater et soror*, *sponsus et sponsa* avec *Geschwister* (dérivé de *Schwester*) et *Brautpaar*, *Brautleute*. Dans les mots allemands s'affirme davantage le respect et l'estime pour l'éternel féminin (1).

Le Romain considérait l'*école* non comme un endroit où l'on exerce l'esprit, où celui-ci se développe et se fortifie par le travail, mais comme un jeu (*ludus*); son activité scientifique au début se bornait à peu près à écrire des lettres : *litterae*

(1) *Fratres* = ἀδελφοί = « frère et sœur » ne se rencontre que depuis Tacite; l'emploi du pluriel *sorores* correspondant au mot allemand *Geschwister* n'existe pas en latin.

désigne à la fois la *lettre* et les sciences. Les verbes ποιεῖν, πράττειν et ἄγειν, qui avec le temps sont devenus assez incolores avec le sens de « faire », montrent dans leurs dérivés substantifs ποίησις, πρᾶξις et ἀγών trois côtés différents et essentiels du caractère du peuple grec : le goût pour la poésie et l'art en général (ποίησις), pour l'action (πρᾶξις) et pour la lutte (ἀγών)(1). Les expressions latines correspondantes *factio* et *actio* sont des termes politiques et ne signifient jamais l'activité intellectuelle ou artistique. Le côté religieux se montre dans les vieux mots dérivés de *agere : axamenta, indigitamenta* et *prodigium*.

Iubere, ordonner, signifie à l'origine *ius* θεῖναι, *ius dare, habere* (regarder comme juste et légitime); le grec κελεύειν = l'action de pousser en avant, un cheval, par exemple (de κέλης, κέλητος, cheval de selle, cavalier); l'allemand *befehlen* marque une commission que l'on donne, commission fondée sur la confiance, une « recommandation » (cf. « in deine Hände befehle ich meinen Geist » = *in manus tuas commendo spiritum meum*).

(1) Ποιεῖν en grec signifie le travail du poète et de l'artiste, du sculpteur; donc la langue doit par l'action créatrice du poète être travaillée, moulée en une forme belle comme le marbre sous le ciseau du sculpteur.

§ 34. ***Opus est, officium, deliciae, convivium, virtus, ignominia, diligere, Gemüt, fides.*** — Les mots « travail », « besoin » (*opus est*) et « devoir » (*officium*, pour *opficium*) ont le même radical. Les plaisirs et les jouissances, le Romain les regardait comme des attraits (*deliciae* et *delectare*, de *delicere*). C'est seulement à table que le Romain, si peu enclin à la conversation, à la causerie, se dégelait un peu et consentait à parler : le *convivium* est dans son vrai sens « une vie en commun ». C'est une occasion d'échanger ses pensées et non de boire, comme en Allemagne, où l'on pourrait souvent avec plus de raison l'appeler un *convinium*, quoique chez les Grecs il soit question d'un συμπόσιον (de σύν et πίνειν, boire ensemble). C'est donc avec raison que Cicéron (*Cato mai.*, 13, 45) met dans la bouche de Caton l'Ancien les paroles suivantes : « Bene maiores accubitionem epularem amicorum, quia vitae coniunctionem haberet, *convivium* nominaverunt melius quam Graeci, qui hoc idem tum compotationem, tum concenationem vocant, ut, quod in eo genere minimum est, id maxime probare videantur. »

Virtus = tout ce que l'on est en droit d'attendre d'un homme (*vir*), ce qui l'honore et le relève au point de vue du corps et de l'esprit, surtout la pratique du devoir et la bravoure. Dans les langues filles du latin, il n'est resté que le premier sens :

en français la *vertu,* en italien *virtù,* en espagnol *virtud;* le second sens, celui de bravoure, n'a point passé chez les peuples romans.

De tous les biens, le plus précieux était la renommée; d'où « l'absence de renom », *ignominia,* est devenue l'expression de la honte et de l'infamie.

L'*amour* est pour le Romain un acte de l'esprit plus que du cœur : *diligere,* de *dis* + *legere* signifie à l'origine « faire un choix, un triage ». La langue latine est pauvre aussi pour désigner les différents degrés de l'amour. Ce dont les Romains étaient le moins capables, c'était de désigner ce sentiment par son côté intime, comme état d'âme. Pour eux, c'est une maladie, un feu qui dévore, une blessure mortelle, etc. A l'exception de Tibulle, tous les poètes ont recours du premier coup aux expressions les plus fortes, et alors ils ne peuvent plus guère les graduer et les renforcer. En allemand, c'est bien différent(1). Luther montre une connaissance profonde de sa langue maternelle, quand il dit : « Je ne sais pas si l'on pourrait en latin ou dans les autres langues exprimer le mot *amour* si cordiale-

(1) Compar. Weidner, *Commentaire de l'Énéide*, I, 660. Voy. aussi une étude particulière que E. Abel a fait paraître sur « l'idée de l'amour dans quelques langues anciennes et modernes » (*Ueber den Begriff der Liebe in einigen alten und neuen Sprachen*, Berlin, Dümmler).

ment et d'une façon si satisfaisante qu'il pénètre et retentisse dans l'âme par tous les sens, comme cela a lieu dans notre langue. » Cette nature intime de l'amour allemand a sa racine dans la confiance et la fidélité, et voilà pourquoi les mots *Glaube* (*ge-loube*) et *Liebe* ont le même radical. C'est une chose de cœur et de sentiment. Or, le sentiment, cette fleur qui, réchauffée par le soleil vivifiant du christianisme, s'est épanouie admirablement dans le cœur de l'Allemand, est, à cette profondeur d'âme, inconnue au Romain. L'Allemand a un mot auquel aucune expression ne correspond exactement ni en latin ni dans les langues romanes, c'est le mot *Gemüt*. En latin, les dérivés de *animus* aboutiront à *animositas*, sentiment de colère, mais jamais à des expressions comme les mots allemands *Gemütsart* et *Gemütlichkeit* (1).

§ 35. *Idées de* **religion, mariage, homme** ; **mare nostrum** ; *formules de salutation ; mesures de longueur ; noms des monnaies.* — La religion n'est pour le Romain qu'un lien extérieur.

(1) Nous ne pouvons opposer au mot allemand notre mot français *amour*, qui vient du latin et signifie étymologiquement « désir ». Ce n'est pas à dire que nos ancêtres, qui ont fait la langue française, ne concevaient pas l'amour comme un sentiment élevé, noble et profond, comprenant la fidélité et la confiance, mais le mot latin qu'ils ont pris tout fait ne dit pas toutes ces choses (N. d. T.).

qui l'attache à la divinité (*re* + *ligare*)(1). Le sentiment religieux, tel qu'il est chez les peuples modernes, comprenant la foi et une certaine émotion de l'âme, lui est totalement inconnu.

L'idée et la désignation du *mariage* ne procède pas non plus chez les Romains d'une conception bien profonde. Le mariage (*nuptiae*) est l'action de se voiler (*nubere alicui*, se couvrir du voile de fiancée pour quelqu'un, pour le fiancé; ou bien c'est un acte de maternité (*mātrimonium*), c'est-à-dire une institution qui a pour but la reproduction de la race, ou bien encore c'est l'offrande en commun du gâteau de froment (*confarreatio*, de *far*). Pour le Français, le mariage associe à la femme, être faible et incapable de vivre isolé, un autre être du sexe fort, qui sera son appui. Pour l'Allemand, le mariage est une institution, un établissement définitif, éternel, un rapport et un lien entre l'homme et la femme, établi et serré pour toute la durée de la vie (*ewig*, « éternel », et *Ehe*, primitivement *êwa*, ont le même radical que *aevum*); les épousailles sont le moment par excellence :

(1) On admet aujourd'hui du mot *religio* une autre étymologie, qui paraît plus satisfaisante. Il viendrait de la racine *lag* « se préoccuper, se soucier de »; d'où *religio* signifierait « égard pour les dieux »; cf. les mots *neglegere* (*nec-leg-ere*) et *religens* : « *religentem esse oportet, at religiosum est* » dit un poète, ap. *Gell.*, IV, 9, 1.

Hochzeit = *hohe Zeit*, ou encore la création d'un rapport d'éternelle fidélité : *Trauung*, et l'épouse est mise au même rang que l'époux : *Ehehälfte*.

Le Romain n'a pas non plus de la nature et de la destinée de l'*homme* une idée aussi élevée que certains peuples modernes. L'homme est pour lui le « fils de la terre » = *homo*, mot qui est parent de *humus* et de *humanus*. Rien à dire du mot français, puisque c'est le mot latin. Pour l'Allemand, l'homme est, si l'étymologie généralement acceptée est juste, « le pensant » (*Mann*) et *Mensch* est le même mot augmenté du suffixe *-isk*.

L'orgueil romain se trahit dans *mare nostrum*, terme par lequel il désigne la mer Méditerranée. En effet, la mer autrefois dominée par les Phéniciens, les Grecs, les Étrusques et les Carthaginois, et qui même dans les parties voisines de l'Italie portait des noms grecs (mer Tyrrhénienne, Ionienne, Adriatique), était devenue une possession romaine depuis l'île de Chypre jusqu'aux colonnes d'Hercule. Nous ne devons pas trop nous en étonner ni en vouloir aux Romains, quand nous voyons les Anglais, qui regardent de si haut les autres habitants du globe, écrire avec un grand *I* le cher « je, moi », le seul mot de toute la langue qui jouisse de ce privilège(1).

(1) La raison donnée ici de l'orthographe du pronom personnel « I » est généralement admise, mais ce n'est qu'une conjecture, à laquelle

L'Israélite, en souvenir des vieilles mœurs patriarcales de l'Orient, salue en disant avec solennité : « La paix soit avec toi » ; le Grec, joyeux et content de vivre, dit : χαῖρε, « tenez-vous en joie ». Pour le Romain, la force et la santé sont la chose principale : *Vale,* restez fort », *salve,* « portez-vous bien ».

Le nom des *mesures de longueur* qui, chez les Grecs, sont tirés des endroits où se font les jeux et des jeux eux-mêmes (στάδιον, δόλιχος, ἵππικον), expriment chez les Romains une idée assez sèche et assez simple : on compte les pas : *duo milia* (*passuum*); de même les *noms des monnaies* sont formés de manière à désigner des multiples ou des sous-multiples de l'*as : sestertius* (=*sem-is-tertius*); *denarius* (= *deni asses*); cf. en grec ὄβολος, δραχμή, τάλαντον.

§ 36. ***Noms des mois et noms des personnes.*** — Nous arrivons au même résultat, si nous consi-

on peut opposer l'explication suivante, qui m'est communiquée par mon collègue, M. Duméril, professeur de littérature anglaise à la Faculté des lettres. Il n'y a en anglais que trois mots d'une seule lettre : *A* (article indéfini), *O* (interjection) et *I* (pronom personnel); or, les deux derniers s'écrivent avec une majuscule ; quant au premier, il n'est qu'une abréviation de *an;* donc on peut dire que les deux seuls mots qui n'ont qu'une lettre compensent cette exiguité matérielle en s'écrivant avec une majuscule. Ajoutons-y l'ancienne forme *aye* = *yes*, qui, lorsque par confusion elle s'écrit *I* et devient unilittérale, prend également la majuscule. (N. d. T.)

dérons les *noms des mois*. L'Américain, froid et pratique, numérote les rues de ses villes, au lieu de les désigner, comme on le fait en Europe, d'après des personnages célèbres ou des événements locaux. De même le Romain désigne une partie des mois en les comptant. L'année commençait à l'origine par le mois de Mars, d'où Septembre était le septième, Octobre le huitième, Novembre le neuvième et Décembre le dixième. Autrefois il y avait aussi un *Quintilis* et un *Sextilis*, qui changèrent de nom en l'honneur de César et d'Auguste, et s'appelèrent *Julius* et *Augustus*. Combien sont beaux et significatifs au contraire les noms des mois grecs !

[Les voici avec leur signification :

Hécatombéon (= Juillet, 1er mois de l'année) : on offre des hécatombes, des sacrifices aux dieux.

Métagitnion (= Août) : on célèbre la fête commémorative de la réunion des dêmes de l'Attique (γείτων, voisin).

Boédromion (= Septembre) : mois des *Boédromies*, combats où l'on courait en criant.

Mémactérion (= Octobre) : Μαιμακτηρία, fête de Jupiter Μαιμάκτης ou le Dieu des tempêtes (μαιμάσσω, s'élancer).

Pyanepsion (= Novembre), pendant lequel se célébrait la fête des *Pyanepsies*, en l'honneur d'Apollon : on mangeait une purée de fèves (πύανον, ἕψω).

Posidéon (= Décembre). C'est le mois de Poseidôn.

Gamélion (= Janvier), le mois des mariages.

Anthestérion (= Février), pendant lequel on célébrait les *Anthestéries* ou fêtes fleuries, en l'honneur de Bacchus.

Élaphébolion (= Mars), c'est-à-dire mois des *Élaphébolies*, fête en l'honneur d'Artémis, la déesse chasseresse (ἔλαφος, βάλλειν).

Munychion (= Avril), où se célèbre la fête de Artémis de Munychie (Μουνυχία, port d'Athènes; Ἄρτεμις Μουνυχία).

Thargélion (= Mai). Θαργήλια, ων, Thargélies, fête d'Apollon et Artémis : Ἀπόλλων Θαργήλιος, de θάργηλος = vase rempli de graines cuites, offert comme prémices à Apollon et à Artémis.

Scirophorion (= Juin), mois de la fête des parasols, σκιροφόρια, , de σκίρον, parasol porté dans l'une des fêtes en l'honneur de Pallas Athéné.

Dans l'ancienne langue allemande, les noms des mois étaient aussi tirés de faits ou de circonstances qui avaient rapport au mois désigné, par exemple le mois de Février s'appelait *Hornung*, du vieux mot *Hor*, boue; le mois de Juin s'appelait *Brachmonat*, c'est-à-dire le mois où l'on jachère; le mois de Juillet était le « mois du foin » (*Heumonat*). Ces vieux noms ont été remplacés, comme chez nous, par les noms latins simplement transcrits.]

Quoi d'étonnant si nous retrouvons le même procédé prosaïque de la numération appliqué aux *noms de personnes ?* Comme à des objets mis en montre et étiquetés, on donna aux enfants comme prénoms des noms de nombre, comme *Quintus, Sextus*, *Septimus*, *Octavus*, *Decimus*, et ces noms sont même devenus des gentilices ou noms de famille au moyen d'une nouvelle terminaison : *Sextius*, *Septimius*, *Octavius*, *Nonius*, *Decius*.

L'examen des noms de personne nous apprend encore autre chose. A l'origine ce sont des *appellativa* ou noms communs, qui font ressortir souvent une idée qu'avaient les parents au sujet de leurs enfants, idée qui leur était chère ; ou encore ils rappellent un souhait formé par eux pour l'avenir de l'enfant. On comprend facilement qu'ils lui donnent, en le nommant, comme une amulette, une médaille ou porte-bonheur, un bijou qui le suivra partout sur le chemin de la vie ; et ce nom exprimera ce qui est à leurs yeux le plus précieux et ce qui leur tient le plus à cœur. Il en est ainsi à peu près dans toutes les langues et chez tous les peuples. Nos ancêtres ont donné à leurs enfants des noms où se retrouve un écho de leurs idées et de leurs sentiments, de leurs désirs, de leurs habitudes. Les noms grecs expriment quelque chose de noble et d'élevé, ce à quoi la jeunesse devait aspirer d'après eux : ils

parlent surtout de vaillance, d'habileté à manier les armes, d'influence politique. Chez les Romains, les noms qui évoquent ces idées sont assez rares. Dans leurs noms propres se reflète sous différents aspects leur amour pour l'agriculture et l'élevage du bétail. Comme Pline (*H. N.*, XVIII, 3) le fait déjà remarquer, *Fabius* désigne un homme qui cultive la fève (*faba*), *Lentulus*, l'homme aux lentilles (*lens*), *Piso* et *Cicero* l'homme aux pois (de *pisum* et *cicer*), *Caepio* (de *caepa*), l'homme aux oignons : « Jam Fabiorum, Lentulorum, Ciceronum, ut quisque aliquod optimum genus sereret. » Les noms gentilices des *Porcii*, des *Asinii*, des *Vitellii*, des *Ovidii*, des *Canii*, des *Canidii*, des *Caprarii*, des *Asinii* (cf. *Taurus*, *Asellio*, *Bubulcus* etc.) indiquent une relation étroite avec les animaux domestiques dont ces noms sont formés. La famille *Porcia* se distingua sans doute à l'origine dans l'élevage du porc, et les *Asinii* devaient avoir de grands troupeaux d'ânes. Un exemple de la naïveté avec laquelle on donnait des noms d'animaux, c'est le surnom d'*Ovicula* donné à Q. Fabius Maximus à cause de sa grande douceur de caractère.

Dans un autre ordre d'idées, les qualités physiques saillantes, les gestes, les tics ou habitudes, les attitudes ou les démarches, les défauts, la couleur des cheveux, etc. servaient aussi à nommer les personnes, et ce procédé était bien plus en

usage que chez les Grecs. Toute une série de *gentes* porte des noms tirés des couleurs : les *Albii, Rufii, Rutilii, Flavii, Livii, Caesii, Fulvii, Nigidii*, etc. Les surnoms tirés d'une particularité physique sont nombreux : *Plancus* (aux pieds larges), *Plotus* (aux pieds plats), *Pedo* (même sens), *Varus* (cagneux), *Varro* (même sens), *Valgius* (même sens), *Claudius* (boiteux), *Flaccus* (qui vacille), *Sulla* (de *sura, surula*, « qui a de petits mollets »), *Capito* (grosse tête), *Fronto* (qui a un grand front), *Mento* (qui a un gros menton), *Naso* (un grand nez), *Stilo* (qui a la goutte au nez, morveux), *Labeo* (qui a une grosse lèvre), *Bucco* (une grande bouche), *Dentio* (qui a les dents longues), *Barbo* (qui a une longue barbe), *Balbus* (qui bégaye), *Turpio* (laid), *Lurco* (glouton), *Strabo* (qui louche), *Paetus* (même sens), *Calvus* (chauve), *Glabrio* (même sens), *Crispus* (aux cheveux crépus), *Crassus* (gros), *Dorso* (bossu), *Tubero* (même sens), *Naevius* (qui a une tache de naissance, un grain de beauté), *Stolo* (bête), etc.[1] (Cf. Hor., *Sat. I*, 3, 44).

Tous ces noms témoignent du plaisir qu'avaient les Romains à remarquer les défauts physiques ou

(1) Beaucoup de noms de famille français ont la même origine et désignent une qualité ou un défaut physique : *Lebeau, Lefort, Legrand, Leroux, Lejeune, Lesage, Lebègue, Noir, Lenoir* ; certains prénoms rappellent un sentiment des parents : *Bienvenu, Désiré, Aimé*. (N. d. T.)

les imperfections morales des gens, à se railler les uns les autres. Car tous ces noms sont des sobriquets, des échantillons de l'*Italum acetum* dont parle Horace (*Sat. I*, 7, 32). Le Romain était à la fois *colonus* et *clown* (*clown* = *colonus*) comme les anciens Anglais.

Les surnoms donnés aux généraux victorieux et tirés de leurs hauts faits nous montrent le peuple romain par un plus beau côté : *Africanus, Asiaticus*, *Numantinus, Numidicus*, *Creticus,* etc., noms tirés des pays conquis ou témoins de victoires glorieuses. Ils témoignent de la reconnaissance du peuple romain pour ceux qui lui ont rendu de grands services à la guerre et de l'orgueil avec lequel il prononçait le nom de ces héros. Cette coutume s'accorde bien avec l'habitude des Romains de choisir dans toutes les occasions importantes de la vie politique une forme qui frappe l'imagination et se grave dans les esprits. De là aussi vient la cérémonie imposante de la déclaration de guerre par les comices centuriates, du triomphe, de la distribution des récompenses aux soldats victorieux. Chez les Grecs rien de semblable : une simple couronne d'olivier cueillie à Olympie est pour eux la plus belle récompense à atteindre. Les peuples modernes ont imité en grande partie les Romains. C'est ainsi que les Français ont leurs ducs d'Auer-

staedt (général Davoust), de Magenta (Maréchal Mac-Mahon), de Montebello (Maréchal Lannes), de Rivoli (Masséna), les Allemands leur Blücher von Wahlstatt, et les Anglais leur York von Wartenburg (1).

§ 37. *Noms des dieux.* — Eux aussi trahissent la façon de penser et de sentir d'un peuple. La mythologie, qui est un produit de l'imagination populaire, s'est développée étroitement unie à la vie intellectuelle et morale, à l'être intime d'une nation. Dans la théologie grecque se reflète la beauté et la sérénité du ciel de la Grèce et l'aimable caractère du peuple hellène, peuple gai, heureux de vivre, aimant la nature et en divinisant les phénomènes. C'est ainsi qu'on retrouve dans les mythologies du nord au contraire le caractère grave, sérieux et mélancolique des peuples chez

(1) Les noms romains nous renseignent sur le caractère et les mœurs, non seulement par les choses qu'ils expriment, mais aussi par celles qu'ils n'expriment pas. Ainsi les Grecs portent volontiers des noms tirés des dieux Διόδοτος, Διόδωρος, Διογένης, Απολλόδωρος, Απολλώνιος, Δημήτριος, Θεμιστοκλῆς, Ἡρακλῆς, etc. Chez les Romains cet emploi de noms empruntés aux dieux n'existe pas (Marcus et Junius n'ont rien à voir avec Mars et Juno). C'est qu'ils n'avaient pas avec leurs dieux de rapports intimes basés sur la confiance; ils craignaient leur colère et cette crainte creusait entre eux et les dieux un abîme. Ils ne pouvaient donc songer à donner à leurs enfants des noms comme ceux que nous venons de citer et qui auraient été des contre-sens.

qui elles sont nées. Outre ces traits généraux, nous noterons avec intérêt aussi les transformations que les antiques et traditionnelles divinités ont subies en passant d'un peuple à l'autre. Chaque peuple les accommode à son caractère et leur donne des noms qui rappellent ses habitudes de pensée, sa manière de concevoir le monde. Ainsi le dieu original des religions indo-germaniques, le grand dieu, le dieu de la lumière, *Djaus* (= « jour »), le Ζεύς des Grecs et le *Jovis-pater*, *Juppiter* des Romains, est devenu chez les Germains du Nord *Ziu* (*Tius*), le dieu de la guerre, la guerre étant la grande préoccupation de ces peuples. Ce souvenir vit encore dans le nom du troisième jour de la semaine (Dienstag = « jour de *Tiu* »; cf. en anglais *Tuesday*). Il fut remplacé, chez les Francs d'abord et ensuite peu à peu chez les autres peuples germaniques, comme maître suprême, par *Wodan*, le dieu des vents, personnification du ciel du nord, sombre et nuageux, avec ses tempêtes furieuses (*Wuotan*, même radical que *Wut*). Et voilà comment le représentant du beau ciel de la Grèce et de l'Italie, le dieu de la lumière devait céder la place au dieu du ciel nuageux du nord. Mais à ses côtés est venu se placer comme épouse et comme sœur (la Juno ou l'Héra du Nord) l'aimable et amoureuse mère des dieux, *Freia* (qui a donné son nom à un jour de la semaine, *Freytag*).

Les noms de Ziu et de Freia reflètent ainsi la double nature des peuples germaniques : le courage et l'amour de la guerre et la sensibilité ! (1).

Chez les Romains les divinités les plus importantes des temps primitifs étaient : le dieu des champs, *Saturnus*, protecteur des semailles *(satum)* et le dieu de la guerre, *Mars* (*Mamers*), c'est-à-dire « le destructeur. » Ce dernier a servi à former les noms de divers peuples et villes de l'Italie : *Marsi*, *Marrucini*, *Mamertini*, *Marruvium*, etc. Le premier mois de l'ancienne année, *Martius mensis*, tire son nom de ce dieu. Comme Jovis il est honoré du surnom de *pater* (*Marspiter*). Son nom par métonymie est employé à toutes les époques de la littérature pour *bellum* (*æquo Marte, suo Marte*). A l'origine, dieu de la lumière (2), comme la plupart des divinités indo-européennes (cf. μαρ-μαίρω), il fut transformé par ce peuple belliqueux en dieu de la guerre. Ce n'est que plus tard, lorsque la civilisation hellénique pénétra en Italie, que Saturnus fut identifié avec Κρόνος et devint le père de Jupiter, qui fut de nouveau élevé au pinacle, et que Mars devint alors le fils de Jupiter, comme le Ziu des

(1) Ces deux qualités ne sont pas particulières aux peuples germaniques, mais je ne puis ici que traduire mon auteur ; je ne connais point la mythologie des peuples celtes et ne puis dire quelles inductions on pourrait en tirer pour caractériser nos ancêtres (N. d. T.).

(2) Chez les Indiens les *Marutas* sont devenus des dieux des vents.

mythologies du nord devint le fils de Wodan et de Freia.

A côté de Saturne est sa femme *Ops*, déesse de la fécondité de la terre, des moissons et des travaux des champs (cf. *opus;* de là ont tiré leur nom les *Osci*, anciennement *Opsci*, travailleurs des champs, laboureurs). A côté de Saturne et d'Ops, nous trouvons un certain nombre de divinités champêtres très honorées : *Ceres*, déesse des Céréales (*Cerealia*), *Flora*, déesse des fleurs, *Maia*, déesse des champs et du printemps, à qui était consacré et immolé le porc gras (*maialis*); *Tellus*, la déesse de la terre féconde, *Faunus*, le dieu favorable et propice (de *favere*), protecteur des troupeaux et, sous le nom de *Lupercus* (le Pan des Arcadiens), le dieu qui écarte les loups (*lupus arceo*); *Pales*, la déesse qui féconde les troupeaux; *Terminus*, le dieu borne, et *Pomona*, qui fait mûrir les fruits.

On perdrait sa peine à chercher les antiques divinités de la mer et des fleuves. Pourquoi ? C'est que le Romain ne se sentait pas attiré par la mer et par ses merveilles. Aussi les divinités marines ou fluviales sont d'origine étrusque ou du moins elles sont nées sous l'influence de ce peuple. C'est sous l'influence de la mythologie grecque que Neptune, le dieu romain des nuages dans les temps antiques (νέφος, *nubes*), fut métamorphosé en dieu de la mer.

§ 38. *Locutions proverbiales.* — Il nous reste à dire quelques mots des locutions proverbiales, bons mots, devises, etc. Que les proverbes jettent une vive lumière sur l'esprit particulier et sur les goûts d'un peuple, c'est une vérité depuis longtemps reconnue. Goethe disait déjà avec raison : « Les proverbes caractérisent les nations ; seulement pour s'en rendre compte, il faut habiter chez ces nations ». En effet, celui-là seul est capable de reconnaître les relations étroites du proverbe et de l'esprit même d'un peuple, qui a pour ainsi dire senti battre son pouls et s'est familiarisé avec sa manière de penser et de sentir. Le proverbe tient à tous les côtés du caractère et de l'âme d'un peuple ; il nous renseigne sur la façon dont ce peuple se comporte avec le monde animal, avec la nature et avec toutes les choses qui composent la vie d'un peuple dans sa période de naïveté primitive. Le proverbe nous fait suivre la marche de la civilisation, de la culture intellectuelle et morale. [Le peuple a ainsi dans le proverbe un témoin de son passé historique, des goûts et des occupations qui étaient prédominants à telle ou telle période de son développement. Ainsi toute une catégorie de proverbes français sont tirés de la Bible, parce qu'au moyen-âge elle était le Livre par excellence, qu'on étudiait avant tous les autres et qui servait de modèle à toutes les compositions.

« La fourchette du Père Adam »; « l'Arche de Noë »; « vieux comme Hérode ». — Proverbes empruntés à la Passion : « Boire le calice jusqu'à la lie »; « Heureux comme Barabbas à la Passion » ; « Je m'en lave les mains »; « Renvoyer de Caïphe à Pilate». — Proverbes relatifs au culte des Saints : « Comme on connaît les saints on les honore » ; « Tel saint tel miracle » ; « Il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints ». — Proverbes relatifs aux papes, moines, curés : « Dieu sait comme se font les papes » ; « L'habit ne fait pas le moine » ; « Vilain moine » (dont on a fait : « vilain moineau »).] Le proverbe nous apprend ce que le peuple pense de ses voisins et de ses ancêtres. Il est intéressant de voir comment à Rome on tournait en dérision dans les proverbes les traits de caractère étranges et les mauvaises habitudes des voisins et des étrangers en général, à mesure que l'on entrait avec eux en relations commerciales ou autres. Il faut voir comme d'autre part on faisait valoir et on célébrait les actions glorieuses des ancêtres. C'est ainsi que les Romains disaient : *Punica fides; Gallorum credulitas; Graecorum libertas; Campanorum arrogantia* (cf. l'épitaphe du poète Naevius : « Epigramma Naevi, plenum superbiae Campanae », dit A. Gellius, I, 24, 1); *Graeco more bibere* = « boire à longs traits, beaucoup » = *maioribus poculis bibere* ;

pergraecari. De ces expressions nous pouvons conclure non seulement que ces peuples avaient en effet ces défauts, mais aussi que ces mêmes défauts étaient inconnus et antipathiques aux Romains dès l'origine. A la *Punica fides* ou à la *Campana arrogantia* ils opposaient l'expression proverbiale *Romano more loqui* = « parler franchement et sans détour ». Nous avons une expression analogue et qui trahit les mêmes prétentions : « je vous le dis en bon français », et les Allemands attachent le même sens à l'expression « *Deutsch reden* » (1).

[Les peuples modernes imitent le peuple romain et ont aussi des expressions proverbiales tirées des défauts des peuples étrangers. Nous disons : « Sale comme un Portugais » ; « Saoûl comme un Polonais » ; « Chercher à quelqu'un une querelle d'Allemand » ; « Fort comme un Turc », etc. Autrefois les rivalités de ville à ville, de région à région, trouvaient aussi chez nous leur expression dans les proverbes, par exemple : « C'est un avocat de Valence : | Longue robe et courte science ». — « C'est Jean d'Amiens | Qui se tue et qui ne fait rien ».]

Si d'autre part les Romains avaient toujours à la

(1) D'ailleurs *deutlich* et *deutsch* viennent du même radical, et le moyen haut-allemand *ze diete sagen* a les deux sens. En français on dit aussi « parler chrétien » : « Il faut *parler chrétien*, si vous voulez qu'on vous entende » (Molière, *Précieuses ridicules*.)

bouche les événements marquants de l'histoire nationale et les noms des héros qui avaient illustré leur pays, s'ils glorifiaient en les faisant passer en proverbes la *pugna Osculana* (1), la *pugna Cannensis*, etc., et des hommes comme Romulus et Rémus, Camille, Curius Dentatus, Fabricius, le sévère censeur Caton et Fabius Maximus, qui *cunctando restituit rem*, ils se distinguaient en cela tout à fait des Grecs, qui, eux, réservaient ces honneurs de préférence aux artistes et aux savants (2).

§ 39. — Voyons maintenant les citations passées en proverbes, les maximes que chacun répète. Si nous mettons à part celles qui, sous l'influence de la lecture des œuvres grecques, ont reçu droit de cité dans les cercles de familles lettrées, puis de là ont pénétré dans le peuple, comme *Circaeum poculum, dapes Alcinoï*, etc., il reste encore un petit nombre de maximes bien romaines, qui sont devenues le bien commun du peuple entier, parce qu'elles

(1) Bataille d'Asculum Apulum, qui fut par l'imagination populaire réunie et confondue avec la bataille d'Héraclée contre Pyrrhus, à la suite de laquelle celui-ci, quoique vainqueur, fut cependant amoindri et en définitive forcé de quitter l'Italie. Nous en avons fait le proverbe : « C'est une victoire à la Pyrrhus ».

(2) On consultera avec intérêt le recueil des proverbes latins, par Otto. Pour les proverbes Grecs, M. Weise renvoie à une dissertation de M. Martin, Programme de Plauen, 1889.

répondent bien à ses sentiments. Cela est vrai non seulement des substantiels et vigoureux *Dicta* de Caton l'Ancien et de ceux du vieil Appius(1), mais encore des mots de certains écrivains plus récents. Quel mot peint mieux les idées des Romains et leur philosophie pratique que le fameux *Fortes fortuna iuvat?* Il n'en est pas de plus fréquent dans la littérature romaine, ni que l'on cite avec plus de prédilection en prose et en vers. Depuis Ennius et Térence jusqu'à Lucain et Claudien on entend résonner ce refrain sous différentes formes : *Audentes fortuna iuvat* (Virg., *Aen.*, X, 284); *sed fortes fortuna* (Cic., *de fin.*, III, 4, 16); *fortibus est fortuna viris data* (Ennius); *Fortuna fortes metuit, ignavos premit* (Sénèque); *Audendum est, fortes adiuvat ipse deus* (Ovide), et d'autres variantes encore (Voy. Buchmann, *Geflügelte Worte,* 14e édit. p. 116, Rem.). Quelle autre expression reproduirait aussi bien l'orgueil satisfait et provocateur, l'esprit de domination du peuple romain que cette parole d'Atrée dans Accius (203 Ribleck) : « *Oderint, dum metuant !* » Rien d'étonnant qu'elle soit si souvent citée par les écrivains romains. Nous la rencontrons trois fois chez Cicéron (*Phil.,* I, 14, 34; *de off.*, I, 28, 97; *pro Sest.*, 48, 42). Caligula, nous dit Suétone (*Calig.,* 30),

(1) Cf., par ex. : « Canina, ut ait Appius, facundia. »

la répétait volontiers. Même quand la conquête était organisée et que la paix romaine pesait sur le monde, cette parole avait conservé son ancienne énergie et elle exprimait encore l'ardent chauvinisme romain, puisque nous la retrouvons plusieurs fois citée par le doux Sénèque, qui avait des sentiments presque chrétiens (*de ira*, I, 20, 4; *de clem.*, I, 12, 3, et II, 2, 2). Il ajoute, il est vrai, cette remarque : « illud mecum considero multas voces magnas, sed detestabiles in vitam humanam pervenisse celebresque vulgo ferri, ut illam : *oderint, dum metuant.* » L'apophtegme de Cicéron (*pro Mil.*, 4, 10) *Silent leges inter arma* est devenu, cela se comprend, un lieu commun chez les Romains, un dicton populaire, que Quintilien et Lucain reproduisent dans leurs écrits (Quintil., V, 14, 17; Luc. I, 277 : « Sed postquam leges bello siluere coactae. »)

§ 40. ***Conclusion. — Comparaison entre la langue et le caractère des peuples romain et spartiate.*** — Des observations qui précèdent nous pouvons conclure que la langue latine diffère sur bien des points essentiels de la langue grecque et des langues modernes, allemande ou française, et que cette différence s'explique en grande partie par celle du caractère des peuples. On parle comme on pense et comme on agit; le style, c'est l'homme;

le style d'un peuple, c'est ce peuple. Si, pour vérifier la vérité de notre assertion, nous voulions faire la contre-épreuve, il nous faudrait montrer que les peuples qui ont entre eux beaucoup de traits de caractère semblables ont aussi dans leur langue des points de ressemblance nombreux. Un exemple suffira pour prouver qu'il en est ainsi. De tous les peuples grecs, celui qui, au point de vue intellectuel et moral, se rapproche le plus du peuple romain, est le peuple spartiate. Même passion pour la guerre et même habileté, même amour de la forte discipline; même faiblesse de la cavalerie, même répugnance pour la navigation et les expéditions maritimes, même prédilection et mêmes aptitudes pour la politique et la législation, même dualité dans l'exercice de l'autorité suprême (à Sparte deux archontes, à Rome deux consuls), même respect pour la vieillesse, même considération pour la femme, qui a à Sparte une situation plus élevée qu'à Athènes. Au contraire, pour les arts et pour les sciences ils sont bien inférieurs, bien moins doués, par exemple, que les Ioniens. On pourrait noter d'autres traits de caractère communs. Comme le Romain, le Spartiate a la démarche solennelle et le maintien grave, la mesure dans les mouvements; il s'attache à fortifier le corps et à l'endurcir à la fatigue. Les Ioniens au contraire sont gais, heureux

de vivre ; ils mettent en première ligne la souplesse et l'agilité des membres, l'harmonie des formes, la politesse des relations. Le pugilat et le pancrace, si cultivés à Athènes, n'étaient pas en honneur chez les Spartiates ni chez les Romains.

Aussi nous trouverons dans la langue des deux peuples bien des traits de ressemblance. L'une et l'autre manquent de souplesse et se prêtent mal à la formation des mots composés; même pauvreté du vocabulaire, même rythme serré, même logique rigoureuse; même recherche de la concision éloquente, des *praegnantia verba;* ici comme là, on aime les mots plaisants, l'esprit, les traits qui frappent juste et surtout les jeux de mots, et cela tient à une heureuse disposition à l'humour. Ce que Cicéron dit des Siciliens (*in Verr.*, IV, 43, 95 : « Numquam tam male est Siculis quin aliquid facete et commode dicant ») peut s'appliquer plus ou moins aux Spartiates (voy. O. Müller, *Les Doriens,* II, p. 385 et suiv.). La *concinnitas* et la *brevitas* des Lacédémoniens était proverbiale et le fait de dire beaucoup de choses en peu de mots était appelé par Cicéron un λακωνισμός (*ad fam.*, II, 25, 2). Dans la langue dorienne comme dans la langue latine, les voyelles ont plus de stabilité; ainsi le a original se conserve (α = l'ionien η), de même le ou (ου = ionien υ); on conserve les désinences primitives des

verbes, par exemple, — *nti* (λέγοντι = en attique λέγουσι, en latin *legont, legunt*) et — *mes* (λέγομες = en attique λέγομεν, en latin *legimus*); par contre les deux langues manifestent une tendance prononcée au rhotacisme.

Les faits empruntés à la vie du langage sur lesquels s'est appuyée notre démonstration sont pour la plupart de peu d'importance, mais leur nombre et leur ensemble justifie la conclusion. De même que par l'observation des actes et des petits faits de la vie journalière on peut le mieux connaître le caractère de l'homme, de même les nombreuses petites pierres que nous avons disposées l'une à côté de l'autre forment dans leur ensemble comme une image en mosaïque du caractère du peuple romain primitif, de ses habitudes de pensée et de ses goûts. Nous avons pu jeter ainsi un regard profond dans l'âme romaine tout aussi bien qu'en étudiant les monuments artistiques et les faits de l'histoire.

CHAPITRE II

LA LANGUE LATINE ET LA CIVILISATION ROMAINE

---

§ 41. — La langue est la fidèle compagne de l'homme dans son pèlerinage sur cette terre. Toutes les impressions du voyage se retrouvent fixées dans la langue aux diverses périodes de son développement, superposées comme les anneaux annuels qui forment le tronc des arbres. Les descendants peuvent y puiser des renseignements sur l'époque de leurs ancêtres et y découvrir ce qu'ils pensaient, ce qu'ils aimaient, leurs habitudes et leurs mœurs, le but de leurs efforts et la nature de leurs acquisitions. Pour qui sait l'interroger, la langue est un monument historique éloquent. Elle est un guide précieux surtout pour l'histoire de la civilisation. Ainsi l'histoire de la langue française est dans une certaine mesure l'histoire du peuple

français. C'est pour cela qu'il y a une histoire de la langue française comme il y a une histoire de la langue latine, parce que la langue varie dans son vocabulaire et dans sa syntaxe, comme les mœurs et les institutions du peuple qui la parle. C'est ce qui explique que lorsqu'on fait l'histoire d'une langue, on commence par faire celle du peuple, ou bien l'on mêle les deux histoires, qui sont intimement unies. Cela ressort des points que nous avons mis en lumière dans la première partie. La langue d'un peuple, comme le langage et le style d'un homme pris en particulier, se modifie, s'enrichit et se perfectionne à mesure qu'il devient plus instruit et plus cultivé. L'homme est un fils de son pays, mais aussi de son temps. Les idées, les préjugés, les défauts et les vertus de chaque époque se reproduisent plus ou moins dans chaque homme de cette époque. On peut dominer son temps, s'affranchir jusqu'à un certain point des idées et des coutumes régnantes; mais cela n'est donné qu'à un très petit nombre d'hommes supérieurs et privilégiés. Ceux-là même dont le nom est écrit en lettres d'or dans le livre de l'histoire ne se sont pas entièrement soustraits aux influences de leur époque. Leurs œuvres portent plus ou moins l'empreinte de leur temps. Ils croient pousser et faire avancer leurs contemporains, et ils reçoivent eux-mêmes l'impulsion; ils

veulent frayer de nouvelles voies à la culture humaine, et eux-mêmes sont sous l'empire de l'esprit de leur époque. L'usage est un tyran aussi bien dans le domaine intellectuel que dans celui de la pratique et des actes extérieurs. En architecture le style des monuments reflète les idées des générations qui les ont vu construire; de même le style de chaque écrivain reflète le courant des idées contemporaines. Il est intéressant d'étudier cette influence réciproque des mœurs et du style dans le développement de la langue latine à travers les siècles.

§ 42. *a*) ***Caractère de l'antique civilisation romaine et de l'ancienne langue. Ennius, Appius, Caton.*** — Ce que Quintilien dit d'*Ennius* (« Ennium sicut sacros vetustate lucos adoremus, in quibus grandia et antiqua robora iam non tantam habent speciem quantam religionem » X, 1, 88), est vrai de toute la vieille littérature romaine. Le style des vieux auteurs est dur et noueux comme le tronc des vieux chênes. Les *prisci Latini* ont un langage simple, uni, droit et franc, comme leur caractère et leur façon d'agir. Ils sont étrangers à tout ce qui est recherche, manière, grâce, ornement; il n'y a pas trace chez eux de la recherche de l'effet. Ils parlent pour être entendus et disent tout juste ce qu'il faut; la forme n'entre pas ou presque pas en

ligne de compte. Parmi les préceptes que donne à son fils le vieux *Caton,* ce type du Romain de la vieille roche, celui-ci est en première place : « Rem tene, verba sequentur. » — On nous a conservé les dures et sévères paroles du vieil *Appius Claudius* (censeur en 312 av. J.-C., consul en 307 et 296) gourmandant les sénateurs et n'ayant nul souci de ce que nous appelons aujourd'hui les convenances parlementaires. « Comme le sénat, dit Cicéron (*de Senect.* 6, 16), inclinait à faire la paix et à traiter avec Pyrrhus, il n'hésita pas à dire ces mots, qu'Ennius a mis en vers : « Comment votre pensée, qui jusqu'à présent était droite et juste, s'est-elle égarée pour tomber dans la démence? » Et il les domina par sa volonté et son conseil, roi dans cette assemblée de rois, et la vénérable assemblée se courba sous les paroles du plus vénérable des orateurs. Et il consacra ainsi le plus beau triomphe de l'éloquence, d'une éloquence énergique et vigoureuse, qui se soucie fort peu des exigences de l'art. D'ailleurs ses auditeurs eussent été incapables d'apprécier un discours composé selon les règles minutieuses formulées plus tard par la rhétorique.

§ 43. ***L'ancienne littérature grecque et l'ancienne littérature romaine.*** — Il serait difficile d'imaginer un plus grand contraste que celui qui

existe entre les commencements des deux littératures grecque et romaine. Voyez comme la langue et le style des anciennes épopées latines et des écrits en prose est nue et pauvre, et comme celle des poèmes d'Homère est au contraire vive, colorée et pittoresque et quelle aimable impression elle nous cause. Les héros de l'ancienne littérature romaine tiennent des discours secs, ceux d'Homère ouvrent la bouche et il s'en échappe des paroles ailées qui sont comme de fraîches mélodies. Le vieux Nestor nous est présenté comme un λιγὺς ἀγορητής, un parleur harmonieux, et le langage des vieillards Troyens est comparé au chant des cigales si apprécié dans toute l'antiquité (τέττιγες) (1). Ce n'est pas encore la période savamment construite; cet art, qui viendra plus tard, est remplacé par l'accent et la modulation. Aussi pour annoncer les discours des personnages, on se sert des verbes αὐδᾶν, φωνεῖν, φθέγγεσθαι, etc., qui expriment bien l'élément mélodique et harmonieux, la belle sonorité du parler grec. Les verbes correspondants *loqui, dicere, fari* n'expriment pas cette nuance.

§ 44. ***Naturalia non sunt turpia.*** — D'après cette maxime il régnait dans la langue ancienne

(1) Voy. *Il.*, III, 151.

une grande liberté d'expression qui n'allait pas sans une certaine candeur. On ne s'effarouchait pas d'entendre appeler par leur nom des choses que plus tard les convenances défendirent de désigner directement. *Omnia munda mundis* « tout est pur pour ceux qui le sont eux-mêmes » ; aussi Sisenna et après lui Ennius et Plaute pouvaient sans scrupule dire *concubia nocte* : « bien avant dans la nuit » (littér. : « au moment du *concubium* »), alors que l'on dort d'un profond sommeil ; Piso Frugi pouvait dire sans craindre de choquer personne : *adulescentes peni deditos esse.* On mettait ainsi en pratique le principe stoïcien : *suo quamque rem nomine appellare ; nihil esse obscoenum, nihil turpe dictu* (Cic., *ad fam.* IX, 22, 1). Cette liberté du langage suppose une certaine naïveté et une certaine pureté de mœurs, et il est facile de voir par l'histoire de n'importe quelle langue, qu'à mesure qu'un peuple avance en civilisation, c'est-à-dire en corruption, son langage devient plus réservé et on remplace le mot propre par des périphrases ou des allusions.

§ 45. ***Allitération, répétition de mots, épithètes d'ornement ; construction de la période et rythme.*** — A cette époque, la différence entre la langue poétique et la prose était insignifiante.

Pour le chant des Arvales sérieux et grave et pour les *carmina Saliorum*, la mesure du vers saturnien à l'allure lente et solennelle convenait fort bien. Les deux principaux procédés poétiques alors en usage, l'*allitération* et la *répétition des mots*, n'étaient pas non plus étrangers à la prose. L'allitération, qui se rencontre partout dans la langue des hymnes et des lois, donnait au discours de l'énergie et de la force, en ce qu'elle faisait ressortir et mettait en relief l'ossature et la nervure du langage, qui apparaissent surtout dans la combinaison des consonnes.

[De plus, l'allitération met un lien entre les mots, elle renforce du moins ce lien, qui est très lâche dans l'ancienne langue; elle est d'un grand secours sous ce rapport dans le vers Saturnien ; c'est une rime à rebours qui unit entre eux les mots sur lesquels elle porte : « *Malum* dabunt *Metelli* Naevio poetae. » C'est même une loi formative du vers ; c'était la loi de toute la vieille poésie italienne ; elle associe des idées, leur donne une forme qui s'impose à l'esprit en flattant l'oreille (1).]

La répétition est un procédé très ancien, qu'on retrouve dans les plus vieilles langues indo-euro-

(1) Voy. Jordan, *Kritische Beitraege zur Geschichte der lat. Sprache*, p. 175.

péennes, surtout en poésie, et qui a pour effet d'animer l'expression et d'appuyer sur les idées qu'il met en relief. Dans les formules d'enchantement et autres, la répétition par trois fois de certains mots joue un grand rôle ; c'est ainsi que dans nos ballades et nos chansons le refrain a sa place fixe. Dans le chant des Arvales, chaque phrase est répétée trois fois dans les mêmes termes depuis *enos, Lases, iuvate* jusqu'au mot final *triumpe.*

La poésie de ces premiers temps ne connaît guère les *épithètes d'ornement.* La construction de la phrase est solide et serrée, comme celle des védas indiens. Les propositions se suivent comme dans le langage d'un enfant, sans être liées, engagées les unes dans les autres. Il en est de même pour la prose : elle est unie, simple, sans ornement et sans art. De la loi des XII Tables à Caton, il y a peu de changements et de progrès à constater. Gellius (I, 21, 1) admire dans les écrits de Caton la *venustas* et la *munditia verborum* ; c'est tout bonnement un paradoxe : nous chercherons en vain ces qualités de style dans les œuvres et dans les fragments d'œuvres qui nous sont restés de lui. Ce que nous y constatons avec plaisir, c'est la concision de l'expression, qui est si bien en harmonie avec le caractère de l'homme et celui des Romains en général, surtout des Romains de ce temps, qualité déjà

signalée avec éloge par Cicéron et par Salluste (1), et aussi la *magna verborum gravitas et sententiarum*. Nul n'aurait pu parler un langage plus vigoureux, plus énergique et avec plus de feu.

La *construction de la période* et le *rythme* sont encore dans l'enfance. Les propositions sont coordonnées, juxtaposées. C'est que ces hommes sont surtout sensitifs et pas raisonneurs; or le langage qui exprime le sentiment et l'impression actuels ne se meut pas comme celui de l'intelligence et de la raison : celle-ci pèse la valeur des idées et examine avec soin les aspects des choses, leurs rapports et leur dépendance, et ces rapports sont exprimés dans de longues périodes mesurées et articulées avec art. Le langage du sentiment procède tout autrement : chaque impression est comme enfermée en soi, forme un tout indépendant et s'exprime pour elle seule; le langage devient comme une succession de cris du cœur, qui suffisent pour satisfaire le besoin d'expansion et n'ont pas besoin de l'intervention de l'intelligence pour disposer, ordonner et subordonner les idées et en arrondir l'expression.

§ 46. ***Asyndéton, figura etymologica, accumulation d'expressions ayant le même sens, ex-***

(1) Cic., *de Orat.*, II, 12, 53 : *unam dicendi laudem putavisse esse brevitatem ;* Sall. *frag.* I, 2, p. 5 Kr. : *Cato Romani generis disertissimus paucis absolvit.*

pressions proverbiales et citations. — L'*asyndéton*, que nous rencontrons dans les antiques formules, comme *velitis iubeatis, patres conscripti* et d'autres, est d'usage courant chez Caton. Ainsi il dit (fragm. 108 Peter = *Origin.* VII, fr. 1 édition Jordan) : « Multa me dehortata sunt huc prodire, anni, ætas, vox, vires, senectus »; fr. 101 Pet. = *Origin.* V. fr. II : « Exercitum suum pransum, paratum, cohortatum eduxit foras atque instruxit [1]. » Il emploie volontiers l'*allitération* et la *figura etymologica,* par exemble, fragm. 105 Pet. = *Orig.* VI, 1 Jord. : *cognobiliorem cognitionem,* et *Orat.* p. 73, 10 Jord. : *Vecticulariam vitam vivere.* Certaines tournures et locutions reviennent souvent chez lui, comme les versus iterati dans Homère, ainsi les trois adjectifs *magnus, pulcher, pisculentus* sont employés en partant de l'Ebre (fr. 110 Pet. = Jord. *Orig.* VII, fr. 4) et du Naro (fr. 97 Pet. = *Orig.* V, fr. 9 Jord.). Pour obtenir un effet, il ne craint pas d'*accumuler les mots de même sens,* outre mesure même. Dans une phrase de son *Oratio Rhodiensis,* qui nous est conservée (fragm. 95 a Pet. = *Orig.* V, 1 Jord.), il met ainsi en relief plusieurs idées au moyen de ce procédé : « Scio solere plerisque ho-

(1) Comparez certains passages des poètes, Naevius, par exemple, l. IV, fr. 37 Bährens : « Transit Melitam | exercitus Romanus, insulam integram | urit, populatur, vastat, rem hostium concinnat. »

minibus rebus *secundis* atque *prolixis* atque *prosperis* animum excellere atque *superbiam* atque *ferociam augescere* atque *crescere.* » A. Gellius, qui nous a conservé ce discours (XIII, 25, 13) note la chose avec étonnement. Cette phrase montre aussi la prédilection de l'auteur pour la forme *atque*, plus lourde et qui insiste plus fortement; en général d'ailleurs Caton aime à employer les particules expressives, par exemple *verum enim vero.*

De plus il s'applique à donner à son discours un air d'antiquité en employant des mots antiques, ces mots que Fronton appelle *iligneae nuces* et qui ont leur racine dans le vieux sol italien[1]. Comme il néglige absolument et à dessein les petits moyens d'orner le style enseignés par la rhétorique grecque, il n'est pas étonnant que Cicéron appelle ses discours *horridulae* (Or., 45, 152).

§ 47. ***Résumé sur le style de Caton.*** — Il ressort de tout cela que Caton cherchait à agir sur l'esprit de ses auditeurs et de ses lecteurs, non par les ornements du style, les fleurs de rhétorique sous

(1) Par exemple, *tuburchinabundus, lurchinabundus.* « On ne supporterait plus aujourd'hui, dit Quintilien, de semblables expressions, quoique Caton les couvre de son autorité » — *Neque enim tuburchinabundum et lurchinabundum iam in nobis quisquam ferat, licet Cato sit auctor* (I, 6, 42).

lesquelles se cache le vide, la recherche des expressions façonnées avec art, mais par les idées elles-mêmes, par des mots pleins de sens et de moelle, par un style approprié aux exigences du temps et du public auquel il s'adressait. Il a écrit sur l'agriculture (*de re rustica*), sur la conduite de la vie et la morale (*de moribus*) et il a rédigé les discours qu'il a prononcés. Sa latinité était pour le fond celle de ses contemporains : c'était le style lapidaire des monuments, sans fard, plein d'énergie et de force antique. « Un honnête homme, écrivait-il à son fils Marcus, sait toujours dire ce qu'il a à dire », *vir bonus dicendi peritus*. Il voulait dire par là que le Romain, pour bien parler, n'avait pas besoin de recourir aux règles de la *rhétorique grecque*.

§ 48. *b*) ***Infiltration de l'art grec***. — La rhétorique grecque, en effet, la culture de la langue et de la littérature grecque, l'hellénisme, en un mot, avait déjà à cette époque pris racine à Rome et y avait trouvé un terrain assez favorable. Déjà l'influence de l'esprit grec s'était fait sentir depuis Livius Andronicus, c'est-à-dire depuis la guerre de Tarente. C'est sous le souffle de cet esprit grec que la littérature romaine prit naissance, et la parole de Pline l'Ancien quelques siècles plus tard était déjà l'expression de la réalité : *ingeniorum*

Graeciae flatu impellimur. Les relations avec les grandes colonies grecques de l'Italie méridionale, relations que le commerce avait établies longtemps auparavant, entrèrent par le contact de la guerre dans une nouvelle phase. Puis ce qui avait été commencé par la guerre de Tarente fut continué dans les guerres puniques. *Bello Poenico secundo Musa pinnato gradu intulit se bellicosam in Romuli gentem feram* (Porcius Licinius, ap. *Gell.*, XVII, 21, 45). Ennius, au début de son poème, invoque les muses grecques, les *Musae* (Μοῦσαι), et non plus les vieilles Camènes nationales. Les traces de cette influence de la civilisation grecque, qui se fit sentir en tout, dans les arts, dans les sciences, dans le commerce et les métiers, se manifestèrent de bonne heure aussi dans la langue, surtout chez les poètes, et il ne pouvait en être autrement.

§ 49. ***Marche de la transformation de la langue. Formation d'une langue littéraire.*** — La transformation et l'épuration de la langue se fit lentement et naturellement. « La langue est fille du besoin, un nourrisson de l'esprit de société et des relations sociales; sa formation et son enrichissement sont œuvre du temps, son embellissement est le travail du goût et toutes les muses réunies doivent concourir à son perfectionnement. La langue écrite ou

littéraire d'une grande nation, qui de l'état de nature rude et grossier s'élève, en passant par tous les degrés de la barbarie, lentement et seulement par l'imitation d'autres langues, à un degré toujours plus élevé de culture, demande une suite de siècles pour arriver seulement à un certain point de perfection. Il faut pour cela le concours d'une foule de circonstances favorables. Il n'en est pas moins vrai que les principaux artisans de son progrès sont et restent ses savants et parmi eux ses écrivains de génie, de talent et de goût, ses poètes, ses orateurs, ses historiens et ses philosophes populaires. » (Wieland, *Ueber die Frage :* Was ist hochdeutsch? 1782). Luther, qui était un « mitteldeutscher », avait une oreille plus fine pour saisir les particularités dialectales, parce qu'il entendait simultanément les dialectes de la haute et de la basse Allemagne; et ce fut lui qui fut choisi par la Providence pour donner à la langue des chancelleries de la Haute-Allemagne, par sa traduction de la Bible, la grande extension qu'elle a prise. De même, les Grecs, les demi-Grecs, les Osques, les Ombriens, les Celtes, qui voyaient la langue latine sous un point de vue purement objectif, parce qu'elle leur était étrangère et qu'ils devaient l'apprendre, furent les fondateurs de la langue littéraire de Rome.

§ 50. ***Poésie d'Ennius : Onomatopée; mutilation des mots; tmèse; formation bâtarde et hétérogène.*** — A la vérité le goût des vieux poètes romains n'était pas très délicat et très fin ; le public de son côté n'était pas exigeant, n'ayant pas lui-même une culture esthétique sérieuse. Ce qui intéressait dans les œuvres poétiques, c'était non point le côté esthétique, la beauté de la forme, mais la matière traitée, le fond. L'invocation d'Ennius aux muses au début des Annales : « *Musae quae pedibus magnum pulsatis Olympum* » pourrait tout aussi bien s'adresser à des chevaux qui piaffent; la joie enfantine qu'éprouve le poète à imiter dans un poème historique le son éclatant de la trompette par une onomatopée : « *at tuba terribili sonitu taratantara dixit* » (*Ann.*, 452, Vahl.), nous fait involontairement sourire.

Il y a quelque chose de rude et de violent dans les mutilations des mots comme *gau* = *gaudium* (« *laetificum gau* », 415, Vahl.)(1). Il en est de même de certains mots répétés et accumulés sous différentes formes, comme *quicquam*, *quisquam*, *cuiquam* (*Tragicor. rel.*, 448, Vahl.); il y a là quelque chose de barbare.

(1) Cette méprise vient par analogie d'une fausse interprétation de δῶ dans Homère, mot qu'Ennius prit pour une abréviation de δῶμα, et qu'il fit entrer dans ses annales comme mot d'emprunt au féminin (« *endo suam do* » *Ann.*, 563).

Ennius n'a pas compris non plus la nature de la *tmèse,* qui répugne au caractère de la langue latine, et il se permet des divisions de mots forcées et barbares comme « *cere-comminuit-brum* » (*Ann.,* 586); « *Massili-portabant iuvenes ad littora-tanas* » (*Ann.,* 605).

Pour le vocabulaire on ne procède pas par choix; des expressions que le classicisme répudiera plus tard et ne vivront plus que dans la langue du peuple sont à l'ordre du jour; on affectionne même particulièrement certaines catégories de mots qui ont une empreinte vulgaire et populaire, comme les adverbes en *-iter* tirés d'adjectifs de la 2e déclinaison, les substantifs en *-ela, -monium, -tudo.* A côté de cela on voit s'introduire des *phrases entières grecques;* puis commence l'usage barbare des compositions de mots hybrides, moitié grecs, moitié romains, comme *thermo-potare, antelogium, rapacida*(1). C'est ainsi qu'en littérature et comme pour faire pendant à ces mots composés, on employa la *contaminatio,* par laquelle on fondait plusieurs drames grecs en un seul drame romain où se mélangeaient les éléments grecs, mœurs,

(1) Voy. d'autres exemples dans Tuchhändler : « *De vocabulis Graecis in latinam linguam translatis* ». *Dissert. Berlin,* 1876, p. 64; dans les articles de Weise dans les *Bezzenbergers Beiträge,* vol. IX, p. 90 suiv. et dans *Philologus,* N. F. I, 1, 45-52.

usages, etc., avec les éléments romains. Ajoutez à cela que la plupart des poètes s'essayèrent en même temps dans la comédie et la tragédie, comme si chacun d'eux était aussi bien doué pour l'un que pour l'autre et pouvait cultiver tour à tour la muse gaie et la muse triste, celle du rire et celle des larmes. C'est à partir de Plaute seulement que se fit, comme chez les Grecs, la division du travail.

Ainsi donc le caractère de la littérature de toute cette période est l'imperfection et le manque de maturité. C'est la période des essais. Les hommes de lettres étaient animés des meilleures intentions; mais le mot d'Horace « *Versate diu quid ferre recusent, quid valeant humeri* » n'était pas encore écrit, encore moins mettait-on en pratique le « *nonum prematur in annum* » et le « *ultra posse nemo obligatur* ». Les Romains de ce temps-là pensaient là-dessus tout autrement. Il s'est même trouvé plus tard des admirateurs et des amis de ces *prisci et casci viri*, qui se disaient épris de la naïveté et de la simplicité antiques, mais qui en réalité était entichés d'un préjugé et n'avaient pas l'esprit bien net. Aelius Stilo n'a-t-il pas émis l'avis que « Si les muses avaient voulu parler latin, elles auraient sans aucun doute choisi la langue de Plaute ». A. Gellius dit de lui et de son style :

Plautus latinorum verborum elegantissimus (I, 7, 16), et ailleurs : *Plautus quoque, homo linguae atque elegantiae in verbis Latinae princeps* (VI, 17, 4) ». Il est vrai que Quintilien ne partageait pas cette manière de voir et affirmait que, malgré le dire d'Aelius Stilo, c'était la comédie qui était la partie faible de la littérature latine : *In comoedia maxime claudicamus; licet Varro « Musas Aelii Stilonis sententia, Plautino dicat sermone locuturas fuisse, si latine loqui vellent* » (*Inst. or.*; X, 1, 99.). En fin Cicéronien qu'il était, il savait voir et juger la différence entre le style bien équilibré, la période bien distribuée, la langue perfectionnée d'un auteur classique et le latin d'un Plaute, uni, simple et approprié au goût populaire. Ce qu'il dit d'Accius et de Pacuvius : « *Nitor et summa in excolendis operibus manus magis videri potest temporibus quam ipsis defuisse* » est vrai bien davantage encore de leurs devanciers. En un langage aussi emphatique que celui dans lequel Aelius Stilo avait loué le style de Plaute, celui de Naevius fut célébré dans une épitaphe fameuse communiquée par Gellius (I, 24, 33) et qui avait sans doute Varron pour auteur : « *Immortales mortales si foret fas flere, flerent divae Camenae Naevium poetam. Itaque postquam est Orcino traditus thesauro, obliti sunt Romaï loquier lingua latina* » (*lingua latina,* c'est-

à-dire, précisément dans la vieille langue latine nationale et vraiment romaine).

§ 51. ***L'hexamètre grec. — Le vocabulaire s'enrichit. — Épithètes ; comparaisons et métaphores.*** — Cependant le germe d'une nouvelle phase de développement était enfermé dans ces œuvres imparfaites. Un grand pas fut fait surtout depuis Ennius, qui, selon le mot de Lucrèce, cueillit le premier sur l'Hélicon le rameau toujours vert de la poésie. Le vers saturnien dut céder la place à l'hexamètre, c'est-à-dire le rythme basé sur l'accent au rythme basé sur la quantité. [Ennius est l'organisateur de l'hexamètre latin et par conséquent de la prosodie latine, et cela parce qu'il voulut être un poète épique. Pour le poète dramatique, il était indifférent que la syllabe du temps faible soit longue ou brève; il était donc beaucoup plus rarement en situation d'examiner une syllabe d'après sa quantité et de tenir compte de celle-ci. Le poète dactylique, au contraire, ne connaît que des brèves et des longues; il est donc à chaque pas obligé de voir quelle est la quantité des syllabes. C'était une tâche difficile pour Ennius, qui n'avait pas pour le guider la ressource de l'écriture, comme les Grecs, et qui était obligé de s'en rapporter à son oreille pour une grande partie. La quantité des voyelles longues par

position était encore à régler. C'est en se basant sur les Grecs qu'on en vint à bout et en distinguant nettement, comme le fait Ennius, le vers scénique du vers dactylique.]

A partir de là donc trois points importants furent fixés : *a*) les syllabes reçurent, après une longue période d'indécision, une quantité fixe; *b*) les sons finals eurent une plus grande fixité; *c*) d'après le modèle grec, le vocabulaire s'enrichit de mots composés nouveaux et de mots étrangers. Jusque-là des mots grecs s'étaient bien introduits à Rome, grâce aux relations commerciales, mais ils étaient restés étrangers, isolés, et ne faisaient pas corps avec la langue nationale; mais maintenant les mots grecs sont incorporés et consacrés par la littérature et deviennent ainsi des *mots latins d'origine étrangère*. Des expressions comme *daedalus* (δαίδαλος), *malacus* (μαλακός, mollis), *cumatilis* (de κῦμα, vert de mer : « de couleur vert de mer »), *dia dearum* (δῖα θεάων), *pelagus* (πέλαγος), *termo* (τέρμων, terminus), *ephebus* (ἔφηβος), *poëma* (ποίημα), *poëta* (ποιητής), *pontus* (πόντος), *campsare* (κάμπτειν, « tourner, doubler un cap »), expressions qui sont chez Ennius et chez d'autres poètes anciens, sont un témoignage de l'influence de la poésie grecque.

Il devient de plus en plus de règle d'orner et de vivifier le discours par des *épithètes* qui sont

frappées d'après le modèle grec, à la mode grecque, sous l'influence de l'hexamètre.

Les *comparaisons* et les *métaphores,* rares auparavant, deviennent de plus en plus nombreuses, quoique pour beaucoup elles soient simplement traduites ou imitées. A côté des métaphores ou images empruntées à l'agriculture ou à la guerre (voy. plus haut, §§ 30-31), on voit apparaître celles tirées de la *mer* et de la *chasse,* qui jouent même un rôle assez important. En 189 av. J. C., la comparaison du peuple agité dans les comices avec la mer houleuse était au Sénat encore toute neuve et elle y produisit un grand effet (*Polybe*, XXI, 31 ; cf. XI, 29, 9, Hultsch). Mais du temps de Cicéron, et encore plus de T. Live, elle était usée. A l'époque dont nous parlons, la métaphore tirée de l'action de sonder le fond de l'eau avec la perche chaussée de fer ou gaffe (*percontari*, de *contus* = κόντος, « s'informer ») était déjà de monnaie courante, et les expressions *verborum fluctus, animus fluctuat* (Plaut., *Merc.*, V, 2, 49), *praeda undat* (Enn., *Trag.*, 520), « le butin est abondant », *iacturam facere,* tiré de « jeter par-dessus bord », (cf. Lorenz, Préf. à Plaut., *Mil.*, p. 59) commençaient à apparaître. A cette époque remontent aussi probablement *indagare* (littér. : « pousser le gibier dans le filet », cf. Plaut., *Trin.*, 240 : *indagator celatûm*, « qui fait

la chasse aux secrets ») et *investigare* (« scruter, rechercher attentivement », cf. *vestigium*), termes empruntés à la chasse et appliqués à toutes sortes d'opérations du corps ou de l'esprit. Ennius nous offre cette comparaison (*Ann.*, 344, Vahlen) : *Sicut si quando vinclis venatica velox* | *apta solet canis forte feram sei nare sagaci* | *sensit voce sua nictit ululatque ibi acute*, etc.

Il faut bien accorder que quelques-unes des métaphores en question ont été employées à l'imitation des Grecs, auxquels on les a prises toutes faites; cependant si l'on n'avait eu d'ores et déjà à Rome un goût prononcé pour la chasse et la navigation, il eût été difficile aux poètes de semer ces métaphores dans leurs vers. Les métaphores réfléchissent l'état de culture intellectuelle et morale, les habitudes d'un peuple; c'est là un fait depuis longtemps observé. La langue d'Homère nous renseigne sur les mœurs des temps homériques. Le poète emprunte la plupart de ses métaphores au cercle des phénomènes élémentaires de la nature, aux occupations de l'homme simple, resté près de la nature, du chasseur, du pêcheur, du berger, du campagnard, du forgeron, du menuisier, du tanneur, etc.(1). Le vaisseau joue un rôle encore très res-

(1) Cf. Jacob Bauer, *Das Bild in der Sprache*, II. Beigabe zum Jahresbericht der Königlichen Studienanstalt Ansbach, 1889, p. 17.

treint dans les images et les métaphores, dans les comparaisons, parce qu'alors la navigation était encore assez peu développée. Mais nous pouvons suivre les progrès de la marine des Grecs dans les métaphores et les comparaisons de leurs poètes. Ainsi dans Pindare se trouvent 17 expressions ou tournures métaphoriques empruntées à la marine; dans Eschyle, 30; dans Sophocle, 11; dans Euripide, 36 (1). M. Pecz (Beiträge zur vergleichenden Tropik der Poesie, I Theil, Berlin 1886) a donc raison, quand il prétend que dans les métaphores d'Eschyle se reflète exactement l'époque des guerres médiques, dans celles de Sophocle le temps de Périclès, et dans celles d'Euripide la période de la démagogie. De même les images de la vieille poésie romaine nous apprennent que les Romains, après une longue période d'indifférence pour le commerce maritime, commençaient à s'y livrer plus activement, et que depuis les guerres puniques, à l'imitation des peuples de l'Orient, ils s'adonnèrent au plaisir de la chasse.

§ 52. ***Le cercle des Scipions. — Couleur rhétorique du style chez Térence, Accius et Pacuvius.*** — Là où nous trouvons le plus de goût pour la

(1) Cf. Burmeister, *Ueber den Einfluss der Metapher ueber die Entwickelung der Sprache.* Progr. von Barmen, 1863.

forme artistique et la culture scientifique la plus avancée à cette époque, c'est dans le cercle des Scipions(1). Ils se plaisent à admettre dans leur société les poètes jusque-là si dédaignés (*Poeticae artis honos non erat,* disait Caton). Ils savaient bien d'ailleurs qu'ils y trouveraient eux-mêmes leur compte. De même que les premiers ils s'entourèrent comme gouverneurs d'une *cohors praetoria,* destinée à frapper les peuples soumis et à relever à leurs yeux l'éclat du pouvoir souverain, de même ils songeaient à appuyer de leur protection les chantres de leurs exploits, et ils les aidaient à embellir et à purifier leur style. Les *scribae*, à qui on avait jusque-là simplement accordé un lieu de réunion dans un quartier plébéien, sur l'Aventin, furent tirés de leur obscure retraite et admis à se chauffer au rayon de la gloire des *imperatores,* à évoluer dans leur cour. Ennius fut amené à Rome par Caton; M. Fulvius Nobilior l'emmena avec lui dans son expédition d'Etolie, et d'autres suivirent l'exemple; et depuis le second Africain surtout ce fut la mode pour les généraux d'avoir des poètes dans leur entourage. Ce fait ne pouvait rester sans influence. Chez Térence surtout on touche du doigt

(1) C'est Scipion, dit A. Gellius, qui de son temps parlait le latin le plus pur ». — *Scipionem, omnium aetatis suæ purissime locutum* (II, 20, 5).

dans son style les traces de ses aristocratiques fréquentations. Sa langue est plus claire, plus pure, plus polie, plus parfaite en un mot, que celle de Plaute ; on sent qu'on approche du *sermo urbanus*. Seulement il est en avance sur son public, qui n'apprécie pas encore ces qualités de style, témoin les attaques des contemporains jaloux et malveillants, qui appellent son style *oratio tenuis* et son écriture, *scriptura*, en regard de celle de Caecilius, *levis* (faible, molle et peu expressive).

Avec Térence la *rhéthorique* aussi commence à pénétrer davantage dans la poésie, la rhétorique, qui va devenir bientôt une puissance de premier ordre et qui, ce qui est caractéristique pour le peuple romain, s'étendra peu à peu à tous les domaines littéraires et pénètrera tous les genres. Dans la première moitié du IIe siècle av. J.-C., l'excitation du goût artistique et littéraire, le mouvement intellectuel produits à Rome par les rhéteurs et les philosophes grecs devinrent si puissants que tous les efforts des patriotes pour réagir contre ces nouveautés restèrent sans effet. [Paul-Émile, le vainqueur de Pydna, rapporta dans son butin de guerre la bibliothèque grecque du roi Persée, qu'il donna à ses fils (PLUT., *Paul.*, 28); ce fut la première bibliothèque grecque qui vint à Rome (ISID., *Orig.*, VI, 5). Polybe voit venir l'union du monde

entier sous la domination romaine avec la culture grecque commune.] Les Épicuriens Alcaeus et Philiscus, qui furent chassés de Rome en 173, mais surtout le grammairien Cratès Mallotes, l'historien Polybe et les nombreux Achéens qui furent pendant dix-sept ans (167-150) retenus à Rome comme ôtages, puis l'ambassade athénienne ayant à sa tête Carnéade l'académicien (en 155) exercèrent sur la jeunesse un attrait si puissant et si durable que, à partir de ce moment, l'étude de la rhétorique et de la grammaire devinrent des parties indispensables de l'éducation d'un Romain. On se jeta à corps perdu dans ces nouvelles études, *quasi diuturnam sitim explere cupiens,* dit Cicéron (*de Sen.,* 8, 26). La rhétorique, en effet, répondait au goût du peuple pour la pensée claire et intelligible et pour la netteté et la logique de l'expression. Bientôt des rhéteurs latins ouvrirent eux aussi leurs écoles à côté des rhéteurs grecs.

Et déjà chez *Accius* et *Pacuvius* se manifestent plus clairement les résultats des études de rhétorique. Les antithèses et le parallélisme des propositions (*concinnitas*), les périodes mieux arrondies et plus pleines forment un contraste marqué avec le fond du style, qui conserve encore beaucoup de la lie du vieil idiome rustique. [C'est ce qui explique comment Varron (*ap. Gell.,* VI (VII), 14, 6) recon-

naît à Pacuvius comme qualité « l'abondance » : *Pacuvius exemplum ubertatis*, Horace l'appelle un poète savant, *poeta doctus* (*Epist.*, II, 1, 56), et Cicéron trouve dans son style des expressions incorrectes et non latines : *Caecilium et Pacuvium male locutos videmus* (*Brut.*, 74, 258).]

§ 53. *Marc Antoine; Licinius Crassus.* — Ce furent naturellement les orateurs qui tirèrent de l'étude de la rhétorique les plus grands avantages. L'éloquence étant le moyen de persuader au Sénat, sur le forum et devant les juges, fut de bonne heure cultivée et, chose remarquable, le premier monument littéraire en prose qui ait été publié par un Romain est un discours du vieux censeur aveugle Appius Claudius. Or, il s'offrait maintenant une occasion d'apprendre à construire le discours avec plus d'art, à lui donner une forme plus séduisante et par conséquent à le rendre plus persuasif. Comme bien l'on pense, on la saisit avec empressement. Deux hommes se distinguèrent entre tous par leur talent oratoire, Marc Antoine et Licinius Crassus, les deux seuls que Cicéron dans son *De oratore* juge dignes de représenter ses idées et ses théories sur l'art oratoire. D'après lui (*De orat.*, II, 28, 121-122), Crassus est le créateur de la beauté oratoire, du discours orné : *Qui hoc* (sc. *ornamenta dicendi*)

primus in nostros mores induxit, qui maxime auxit, qui solus effecit. — Sine ulla dubitatione sic statuo et iudico (dit Antoine) *neminem omnium tot et tanta, quanta sunt in Crasso, habuisse ornamenta dicendi.* Ce sont eux, Crassus et Antoine, qui s'éloignèrent le plus de la *barbaries forensis* et s'appliquèrent à parler une langue pure et correcte. Et s'ils ont atteint ce but, c'est parce qu'ils ont étudié les règles de l'art oratoire et du style en général, qu'ils se sont exercés à composer d'après les règles de l'école. Ce qui le prouve, c'est ce qui est resté de leurs discours et surtout, pour Crassus du moins, un vers de Lucilius (*frag. inc.*, 33, Mueller) : *Crassum habeo generum, ne* ῥητορικώτερος *tu sis.* Et lorsque le même poète dit : *Crassi pater huius panaethi* (= splendidi), c'est très probablement de ce même Crassus qu'il s'agit. On date de Crassus, comme nous l'avons dit, la beauté de la forme oratoire. Son expression était choisie, claire, spirituelle. Il avait de l'humour : *Nam esse quamvis facetum atque salsum non nimis est per se invidendum, sed cum omnium sit venustissimus et urbanissimus, omnium gravissimum et severissimum et esse et videri, quod isti contigit uni, id mihi vix ferendum videbatur* (*De or.*, II, 56, 228). — *Non fere quisquam reperietur praeter hunc in utroque genere leporis excellens, et illo, quod in perpetui-*

tate sermonis, et hoc, quod in celeritate et dicto est (*Ibid.*, II, 54, 220). Il aimait la brièveté et ses périodes étaient d'une longueur modérée. Ce qu'il employait plus volontiers, c'est le balancement ou le parallélisme des membres de la phrase, qui aide essentiellement à la clarté.

Antoine, au contraire, disciple zélé et convaincu du vieux maître Caton, recherche une expression simple et dépouillée d'ornements. Il évite de paraître formé par l'école et l'étude. *Probabiliorem hoc populo orationem fore censebat suam, si omnino didicisse numquam putaretur* (*De orat.*, II, 1, 4). Mais il ne se dérobait pas tout à fait aux influences de l'art grec. Il était habile à ranger les idées et les membres de phrase à leur vraie place, comme un général ses soldats, et ses périodes étaient dans un ordre de bataille parfait. Ce qu'il recherchait avant tout, c'était non la beauté, mais l'utilité pratique. Il avait un coup d'œil sûr, une grande présence d'esprit; c'était un habile tacticien; il choisissait ses mots pour le combat, non pour la parade, tout en restant correct (1).

(1) *Omnia veniebant Antonio in mentem eaque suo quaeque loco, ubi plurimum proficere et valere possent, in maxime opportunis orationis partibus collocabantur* (Cic., *Brut.*, 37, 139). (N. d. T.)

§ 54. ***Cicéron. — Jugements portés sur lui par ses amis et par ses ennemis.*** — Ce n'est que chez *Cicéron* que nous voyons s'unir l'élégance et la grâce de la forme grecque au sérieux et à la gravité du Romain. C'est lui qui le premier fit de la langue latine ce qu'elle était destinée à devenir : le véhicule de la culture classique et en général de la culture ancienne chez les barbares du nord. Velleius Paterculus a raison quand il dit (I, 17, 3) : « *At oratio ac vis forensis perfectumque prosae eloquentiae decus, pace P. Crassi Scipionisque et Laeli et Gracchorum et Fanni et Servi Gallae dixerim, ita universa sub principium operis sui erupit Tullio, ut delectari ante eum paucissimis, mirari neminem possis* ». C'est pourquoi Tacite pouvait affirmer à son tour ceci (Dial. 18) : « *Mutari cum temporibus formas quoque et genera dicendi; sic Catoni seni comparatus C. Gracchus plenior et uberior, sic Graccho politior et ornatior Crassus, sic utroque distinctior et uberior et altior Cicero.* » Ce que les Grecs appelaient δεινὸς λέγειν, il l'était autant qu'un Romain pouvait l'être; il était maître de la langue comme nul autre ne le fut jamais.

Ses efforts et ses tentatives rencontrèrent des contradicteurs et des ennemis; de divers côtés on chercha à contrecarrer son action et son influence, à arrêter l'essor qu'il donnait au développement de

la langue, à l'art de la parole et à la culture littéraire en général. Des hommes inspirés par un patriotisme étroit, une fierté nationale inflexible et opiniâtre, entêtés, stationnaires, essayèrent de faire prévaloir leurs vues opposées aux siennes et se firent un mérite de parler autant que possible *inusitate* et *inquinate,* estimant que parler correctement ou parler contre l'usage, c'était tout un. Quoique le progrès par lequel la langue s'ennoblissait et s'embellissait s'accentuât de plus en plus, au point de ne pouvoir plus être enrayé, il y avait encore des zélés qui ne voulaient pas entendre parler de ce style assoupli par l'imitation grecque et qui préféraient décidément la vieille langue nationale. Ces tentatives de réaction demeurèrent naturellement impuissantes. D'autre part Cicéron ne manquait ni d'encouragements ni d'admirateurs. Le plus précieux témoignage et le plus éclatant est celui de César dans la dédicace de son *De analogia :* « Vous avez découvert et vous avez utilisé le premier de tous les trésors de l'éloquence. Par là vous avez bien mérité du peuple romain et vous honorez votre patrie. Vous avez acquis la plus grande gloire et remporté un triomphe que l'on doit estimer plus beau que celui des plus grands généraux; car c'est une œuvre plus haute d'étendre les limites de l'esprit que d'étendre celles de l'empire. »

§ 55. *Ses aveux sur son art et son travail.* — Cicéron nous entr'ouvre lui-même la porte de son atelier de travail et nous permet ainsi de jeter un coup d'œil sur ses exercices et son genre d'éloquence. Il écrit à Atticus (*ad Att.*, II, 1, 1) : « qu'il a cette fois mis en usage toutes les boîtes de fard d'Isocrate et de ses disciples » (pour orner son style) — *Meus autem liber totum Isocrati myrothecium atque omnes eius discipulorum arculas consumpsit.* Ailleurs, il écrit à son ami : « Si jamais j'appelai à mon secours et eus à ma disposition les périodes, les tournures hardies, la dialectique et toutes les figures de rhétorique, ce fut ce jour-là (au Sénat, où il était question du consulat de Cicéron). Les applaudissements furent bruyants. » — *Si unquam mihi* περίοδοι, *si* καμποί, *si* ἐνθυμήματα, *si* κατασκευαὶ *suppeditaverunt, illo tempore. Quid multa? Clamores.* Cicéron, dans ces passages, a fort bien fait ressortir les traits les plus saillants de son éloquence. Le premier il sema à pleines mains les fleurs de rhétorique. *Ornata sit oratio,* tel était le principe et la règle fondamentale de tous les orateurs romains de cette école. Comme ils se proposaient de rendre pratiques aussi vite que possible les connaissances qu'ils répandaient autour d'eux, et ils avaient à le faire un intérêt de premier ordre, ils devaient s'appliquer à les rendre sensibles,

s'adresser plus aux sens qu'à la raison et préparer ainsi les âmes à l'émotion. Ce but ils l'atteignirent surtout par la personnification des idées et la représentation sensible des objets, par l'expression figurée ou impropre. L'un de ces procédés éveilla la sensibilité, l'autre lui donna un objet plus élevé en l'intéressant aux idées elles-mêmes. Tel est le secret des effets de l'éloquence cicéronienne. Faire entrer en jeu la sensibilité et faire jaillir l'émotion dans l'âme, voilà à quoi tendent les moyens et procédés de style employés par Cicéron avec tant de succès : interrogations oratoires, exclamations, répétitions de mots et de tournures, échange rapide de questions et de réponses, dialogue vif, personnification des choses abstraites, comparaisons et métaphores surtout.

§ 56. ***Anaphore, chiasme, enthymème, hendiadys, rythme, expressions pleines, construction de la période, vulgarismes.*** — Le Romain se figure toujours un adversaire ou un contradicteur, avec qui il discute, même quand il écrit un traité de philosophie, comme Cicéron le *De senectute.* Il s'escrime avec cet interlocuteur supposé, lui fait des objections, le réfute, le raille, etc. D'où les objections fréquentes introduites par *at*, souvent aussi *dixerit quis, dicet aliquis.* Mais de toutes

les figures que la rhétorique latine prit à son service, en les empruntant à la rhétorique grecque, l'*anaphore* et le *chiasme* jouèrent le principal rôle et furent le plus en évidence. Ce sont, d'après Naegelsbach, les deux facteurs principaux dans l'organisme de la phrase latine. Après eux, on rencontre fréquemment l'*enthymème* (8 fois dans le *pro Archia,* par exemple) et l'*hendiadys*. A la place de cette dernière figure régnait dans l'ancienne latinité la *figura etymologica*. De l'ancienne expression *otium otiosum* (Ennius), « loisir oiseux », sortit d'abord un intermédiaire : *summum otium,* et de là enfin la désignation par deux mots de même nature et de même valeur, l'adjectif devenant un substantif : *pax et otium* ou *otium et tranquillitas.*

Plus que jamais on tint compte du *rythme* et de la cadence de la période. On évita avec soin les cadences poétiques, les groupes de mots rappelant l'hexamètre, comme *esse videtur,* qu'on remplaçait, par exemple, par *esse videatur* (1). Par contre, on regardait comme permis et même comme tout indiqué d'ajouter, pour arrondir la période, des mots comme *puto, arbitror, videor,* etc., mots inutiles pour le sens, mais qui servaient à préparer

(1) Cf. Cic., *Or.*, 59, 201 : *Nec in numeris magis quam in reliquis ornamentis orationis eadem cum faciamus, quae poetae, effugimus tamen in oratione poematis similitudinem.*

à la phrase une chute plus agréable à l'oreille (voy., par exemple, *in Verr.*, IV, 1, 1 ; *pro Rosc. Am.*, 53, 143). Déjà cette préoccupation de la cadence et cet emploi de mots auxiliaires se voit çà et là chez C. Gracchus. — Les mots plus *pleins,* plus longs, remplacent les mots simples, par exemple, *saepenumero* au lieu de *saepe*, aux places qui les comportent, bien entendu ; on emploie volontiers le pluriel des noms abstraits, pour amplifier l'idée et rendre l'expression plus abondante et plus harmonieuse. — Les *périodes* s'arrondirent, devinrent plus pleines, avec la concinnitas et l'équilibre des membres, vrais modèles d'un travail finement conçu et finement exécuté.

Le public aussi était bien changé et demandait qu'on fît des frais pour lui plaire. On exigeait plus de l'orateur qu'au temps de Caton ; on s'intéressait davantage à la rhétorique, à l'art savant ; on avait une oreille plus délicate et une certaine connaissance des règles de l'art. « Si un histrion dans ses mouvements pèche tant soit peu contre la mesure, ou si l'on récite un vers trop long ou trop court d'une syllabe, on le siffle et on le hue ». — *Histrio si paulum se movit extra numerum aut si versus pronuntiatus est syllaba una brevior aut longior, exsibilatur, exploditur.* » (Cic., *Parad.*, III, 2, 26.) — « Si le langage de l'acteur n'est pas conforme

à la situation du personnage qu'il joue, les chevaliers romains et le peuple même partiront d'un éclat de rire. » — *Si dicentis erunt fortunis absona dicta, | Romani tollent equites peditesque cachinnum* (Hor., *Art poét.*, 112). La multitude même et le grand public « avaient une oreille plus aiguisée et un sentiment plus vif des convenances du style, au point qu'on remarquait fort bien les fautes les plus légères contre la mesure du vers et la valeur des syllabes, presque comme à Athènes » (voy. Bernhardy, *Grundriss der Röm. Litt.*, 2e éd., p 68, R. 43).

Enfin la notion de langue classique comporte nécessairement un grand soin dans le *choix des mots* (1). Les mots vieillis et les formes archaïques étaient rarement employés, et quand de ci de là on y avait recours, c'était avec intention et pour un effet déterminé (2). On évitait les *vulgarismes* autant que faire se pouvait, par exemple des comparatifs comme *arduior*, *maleficissimus ; eo* avec le génitif (*eo audaciae progredi*), l'emploi de l'ablatif, du gérondif, pour marquer la manière (*bellum ambu-*

(1) Voy. Cic., *ad fam.*, XVI, 17, où Cicéron critique comme impropre une expression dont Tiron s'était servi en lui écrivant.

(2) Cic., *de Orat.*, III, 38, 153 : *Inusitata sunt prisca fere ac vetusta ab usu cotidiani sermonis iam diu intermissa, quae sunt poetarum licentiae liberiora quam nostrae ; sed tamen raro habet etiam in oratione poeticum aliquod verbum dignitatem.*

lando confecerunt), etc. Toutefois, comme une langue littéraire, si elle veut rester vivante, doit de temps en temps puiser à la source vive des dialectes, les classiques eux-mêmes ne purent se dispenser de chercher à enrichir la langue écrite par des emprunts au langage populaire. C'est de là que viennent des locutions comme *in praesenti*, *in proclivi*, l'emploi d'adjectifs comme *multus* et *plurimus* avec un singulier (*plurimam salutem*), les participes parfaits des verbes déponents ayant un sens passif, comme *dimensus, partitus* (1).

§ 57. ***Jugement résumé sur Cicéron.*** — Ainsi donc avec Cicéron, le *parens fecundiae Latinarumque litterarum* (Plin., *H. N.*, VII, 30), la prose oratoire et philosophique a atteint son apogée. Personne, avant ou après lui, ne peut lui être comparé pour la clarté et la convenance de l'expression, le style orné et fleuri, le rythme, l'harmonie et la cadence, l'équilibre des phrases entre elles et des membres de phrase. Il est vrai qu'il y avait à ce culte du style quelque danger. L'orateur pouvait

(1) Il y aurait bien d'autres points à noter. Nous ajouterons ceci seulement. Dans l'ancienne langue latine, le mode irréel était toujours dans une proposition indépendante et l'on s'en contentait. Dans la langue classique on a voulu exprimer l'irréel même dans la proposition subordonnée au subjonctif ou à l'infinitif, au moyen de la *conjugatio periphrastica*.

être tenté de trop compter sur son éloquence, de faire triompher par elle une mauvaise cause et de tromper le peuple. Cicéron n'a pas échappé à ce danger. Son talent d'orateur et de styliste d'une part, d'autre part la politique ont gâté son caractère. Ce que Caton redoutait de la présence à Rome de Carnéade et de ses deux assesseurs, à savoir, que la jeunesse romaine n'en vînt à estimer la parole plus que les actes et le maniement des armes, et que, dans l'éblouissement de cette dialectique brillante, on n'arrivât plus à reconnaître la vérité (1), se produisit nécessairement. L'examen et la discussion éloquente du pour et du contre conduit au scepticisme théorique, puis au scepticisme pratique ; c'est une conséquence inévitable de la civilisation et de la culture intellectuelle.

§ 58. ***Métaphores dans la littérature de cette période ; termes nouveaux.*** — Jusqu'à présent, nous avons eu à nous occuper des faits qui ont contribué à ennoblir, embellir et affiner la langue et le style. Il nous faut maintenant voir ceux dans lesquels se manifestent et s'affirment les rapports entre les progrès de la langue et ceux de la civilisation. C'est encore à la métaphore que nous nous adres-

(1) Plut., *Cato*, 22 ; Plin., *N. H.*, VII, 31, 111.

serons. Les tropes, en effet, et surtout les *métaphores* employées par Cicéron nous permettent de jeter un coup d'œil profond dans la vie et les mœurs des Romains de son temps(1). A côté des vieilles métaphores tirées de l'agriculture, de la guerre, du droit, on en voit apparaître de nouvelles ; les expressions techniques empruntées aux courses de chevaux, aux combats de gladiateurs étaient d'un emploi journalier et fréquent, des métaphores tirées du théâtre, de la médecine, des arts en général et des sciences étaient employées volontiers ; les allusions aux œuvres de la littérature grecque, d'Homère surtout, devinrent plus fréquentes.

Par l'étude, la traduction et le remaniement des ouvrages philosophiques et autres œuvres scientifiques des Grecs la langue s'enrichit de *nouveaux termes ;* le nombre des *substantifs abstraits* s'augmenta considérablement; on vit apparaître les notions spécifiques, dont le besoin ne s'était pas fait sentir auparavant, alors que l'on ne philosophait pas et que la culture intellectuelle était peu avancée. Ce progrès, cependant, ne se fit que fort

(1) On pourrait objecter que Cicéron a emprunté une partie de ses métaphores aux orateurs grecs, à Démosthène surtout et à Isocrate ; mais le fait seul qu'il empruntait à ces deux orateurs telle ou telle métaphore est significatif : il espérait évidemment qu'elle serait comprise et goûtée de ses auditeurs.

lentement. Cicéron n'avait pas encore de terme pour exprimer l'être en soi, τὸ ὄν; il est vrai de dire que, ayant à sa disposition les mots *res*, *negotium*, *causa*, il n'éprouvait pas le besoin de créer un mot nouveau pour exprimer l'existence en général. C'est seulement après Auguste que furent créés sur le modèle grec *ens* et *essentia* (1).

§ 59. ***Mots d'emprunt.*** — Le nombre des *mots d'origine étrangère* augmenta partout pour exprimer les idées nouvelles dans toutes les branches de l'activité humaine, surtout dans le domaine intellectuel. Quels que fussent les efforts de Cicéron pour former une terminologie philosophique, quoiqu'il y eût en partie réussi, quoiqu'il eût été aidé et soutenu par d'autres, quand il travaillait à suppléer aux expressions techniques des philosophes grecs par des expressions latines, l'emprunt direct n'en resta pas moins la règle, ici comme ailleurs (2). Lucrèce a raison quand il dit :

(1) Cf. Sénèq., *Epist.*, 58, 6 : *Non celabo te : cupio, si fieri potest, propitiis auribus tuis* « essentiam » *dicere; si minus, dicam et iratis. Ciceronem auctorem huius verbi habeo, puto locupletem.*

(2) Voici comment s'exprime Cicéron sur l'emprunt des termes grecs (*De fin.*, III, 2, 5) : *Quod si in lingua concessum est, ut doctissimi homines de rebus non pervagatis inusitatis verbis uterentur, quanto id nobis magis concedendum, quia ea nunc primum*

Nec me animi fallit Graiorum obscura reperta
Difficile illustrare latinis versibus esse,
Multa novis verbis praesertim cum sit agendum
Propter egestatem linguae et rerum novitatem.
(I, 136 s.)

et aussi III, 259 s. :

Rationem reddere aventem
Abstrahit invitum patrii sermonis egestas.

Et beaucoup d'autres se heurtèrent aux mêmes difficultés que lui. Alors on vit s'accroître considérablement le nombre des mots étrangers dans la langue littéraire; on s'habitua même de plus en plus à considérer le grec comme un ornement du discours. On posait pour le grec, si nous pouvons ainsi dire, comme en Allemagne, au xvii[e] siècle, on s'était engoué pour le français, comme chez nous, aujourd'hui, les pédants du monde select posent pour l'anglais. A Rome, la poésie était regardée, non comme l'expression du sentiment personnel, de ce qui remue et agite le cœur et comme devant porter l'empreinte nationale, mais comme un exercice de lettré, un ornement de civilisé; on s'effor-

audemus attingere? Et il ajoute : *quamquam ea verba, quibus instituto veterum utimur pro latinis, ut ipsa philosophia, ut rhetorica, dialectica, grammatica, geometria, musica, quamquam Latine ea dici poterant, quoniam usu percepta sunt, nostra ducamus.*

çait surtout de réjouir l'oreille par une forme aimable et le son agréable des mots :

Non satis est pulchra esse poëmata, dulcia sunto.

§ 60. ***Expressions obscènes; dégradation des mots, qui perdent leur valeur.*** — Un autre signe du raffinement de civilisation qui s'opérait alors, c'est qu'on cherchait à voiler les choses naturelles, à gazer l'expression qui les désigne ; on était choqué par le mot propre. Toute une série de mots qu'on employait autrefois couramment et sans arrière-pensée dans la langue littéraire, comme *anus, cunnus, ruta, menta, penis,* furent considérés comme *obscènes* et rayés du vocabulaire de la bonne compagnie. Seuls, les satiriques y eurent de temps en temps recours, ne craignant pas de remuer la boue pour faire des peintures crues des désordres de leur temps. Cicéron écrit dans une lettre à Paetus (*ad fam.*, IX, 22, 5) : *Ego servo et servabo* (*sic enim adsueri*) *Platonis verecundiam ; itaque tectis verbis ea ad te scripsi, quae apertissimis agunt Stoïci. Sed illi etiam crepitus aiunt aeque liberos ac ructus esse oportere.* Il s'exprime de même *De Or.*, III, 41, 164 : *Fugienda est omnis turpitudo... Nolo dici morte Africani « castratam » esse rem publicam ; nolo « stercus curiae » dici Glauciam.* On

savait donc fort bien ce qui était malpropre et obscène, mais on se gardait de le désigner par son vrai nom; on le voilait d'un manteau décent. La moralité avait-elle à gagner à cette pudeur tout extérieure? Ceci est une autre question(1).

Sens des mots dénaturé. — Il arriva, au contraire, que des termes nobles par eux-mêmes et fort innocents, exprimant des idées simples, prirent un sens ironique et descendirent au rang de termes de mépris. La guerre civile, les pratiques des délateurs surtout gâtèrent le caractère du peuple. On désapprit le parler franc et on apprit à parler à mots couverts. La simplicité et la franchise enfantine, le contentement de soi et l'innocence primitive du peuple-nature avaient à jamais disparu. On avait tellement l'habitude du mal et de la méchanceté,

(1) Voici comment s'exprime Herder sur ce point (*Œuvres complètes,* II, 11, p. 258 de l'éd. de Cotta, 1862) : « Par une décision commune prise au nom de l'honnêteté, de semblables façons de parler furent tenues pour inconvenantes et bannies de la langue; mais on ne déclara pas du même coup la chose elle-même comme impudique et on ne supprima point l'envie de nommer d'autant plus volontiers ces choses simples et naturelles et, parce qu'on n'ose pas les nommer, de les désigner par de spirituelles allusions. Telle est l'origine de la langue équivoque de la galanterie. Deux, trois expressions furent bannies de la langue des honnêtes gens et laissées à la populace: mais à leur place on accueillit vingt périphrases descriptives, cinquante expressions fleuries et cent locutions à double sens, où les malins seuls saisissent l'allusion; et voilà ce qui s'appelait la langue pure et châtiée du siècle. »

que sans mauvaise intention on disait du mal et l'on donnait un sens méchant et satirique aux mots les plus simples et les plus usités. Thucydide déplore en ces termes l'influence de la guerre du Péloponnèse sur la langue grecque (III, 82) : « On en vint à changer arbitrairement l'acception des mots : l'audace irréfléchie passa pour un courage à toute épreuve au service des amis, la lenteur prudente pour une lâcheté déguisée, la modération pour une dissimulation de la timidité, une grande intelligence pour une grande inertie. La violence folle devint le trait distinctif de l'homme de cœur, la circonspection un spécieux subterfuge, etc. » Salluste tient le même langage et prononce le même jugement sur les mœurs de son temps, en mettant dans la bouche de Caton d'Utique, tribun désigné, les paroles suivantes (*Catil.*, 52, 11) : « *Hic mihi quisquam mansuetudinem et misericordiam nominat! Iam pridem equidem nos vera vocabula rerum amisimus : quia bona aliena largiri liberalitas, malarum rerum audacia fortitudo vocatur, eo res publica in extremo sita est.* » Et il fait dire à Licinius (*Hist., fragment.* III, 13 Kr.) : « *Quod ego vos moneo quaesoque, ut animum advortatis neu nomina rerum ad ignaviam mutantes otium pro servitio appelletis.* »

§ 61. ***Poésie à l'époque d'Auguste. — Couleur rhétoricienne du style. — Étalage d'érudition.*** — Avec Auguste commence une nouvelle période littéraire. La poésie s'élance au sommet de sa gloire et brille de son plus bel éclat. Rome se rafraîchit et se retrempe dans la paix, les cœurs se réchauffent et s'ouvrent aux rayons du soleil de la majesté impériale. Un printemps poétique renaît, tel que jamais le Latium n'en avait connu ; il y a une éclosion de chants poétiques : le vin, les femmes et le chant sont célébrés par des poètes inspirés. Et le maître voit avec plaisir ce mouvement des esprits qui sert si bien sa politique ; il voit avec satisfaction les Romains se tourner vers les arts et les sciences; ce qu'il veut, c'est précisément les détourner de la politique, dont il a fait son affaire, [apaiser les esprits aigris par les passions politiques et les luttes incessantes des partis. Pour le bas peuple, la tâche est facile : les dépenses matérielles, les dons, les festins et les jeux lui feront oublier les agitations du forum. Mais aux classes cultivées il fallait ouvrir un champ où elles pussent satisfaire leurs ambitions et leurs besoins. L'arène politique était singulièrement rétrécie. Il restait la littérature; dans cette nouvelle carrière les jeunes gens pouvaient aspirer à la gloire et à l'immortalité. La littérature donc, la poésie surtout doit l'aider dans sa mission

de pacificateur en célébrant les bienfaits du nouveau régime et la grandeur de l'empire romain.] Aussi, de concert avec Mécène, il favorise de tout son pouvoir la poésie et les poètes ; il attire autour de lui les meilleurs et les mieux doués et les honore de son amitié. [Il assiste aux lectures publiques et écoute avec une patience admirable le poète déclamant ses vers (Suét., *Aug.*, ch. 89). Il relève par des faveurs spéciales la condition sociale des poètes, souvent sortis de bas (voy. certains passages des *Épîtres* d'Horace); il les délivre des soucis matériels et leur assure cette liberté de l'esprit sans laquelle on ne peut s'occuper de littérature et de poésie. *Deus nobis haec otia fecit.* Varius reçoit un million de sesterces pour son *Thyeste* lu aux jeux Actiaques. Il intervient dans la composition de l'*Énéide* et dans sa publication. Le *Carmen seculare* d'Horace, l'Épître littéraire du IIe livre et le IVe livre des *Odes* sont dus aux encouragements ou aux conseils d'Auguste.]

C'est dans le même dessein qu'il déploie une pompe et un luxe extraordinaires dans les jeux et les fêtes qu'il donne au peuple, les pantomimes surtout, les naumachies, etc. L'éloquence, qui avait remporté ses triomphes sur le forum, voit son champ singulièrement restreint, et ceux qui se sentent orateurs n'ont plus qu'une ressource, celle

de déclamer entre les murs d'une salle. Et pourtant plus que jamais jeunes et vieux se pressent dans les écoles de rhéteurs pour prendre part aux exercices de rhétorique, les *suasoriae* et les *controversiae,* c'est-à-dire pour apprendre comment on traite un sujet donné avec esprit et subtilité et comment on le retourne sous toutes ses faces. Il va sans dire que la poésie elle-même y gagna. « Cette technique sûre et solide de l'expression et de la forme, cette plastique du mot, qui donne même aux productions médiocres l'empreinte du classique, vient de cette école, de cette étude faite par chaque poète » (RIBBECK, *Histoire de la poésie latine,* vol. II, p. 7). Mais comme ces moyens empruntés à la rhétorique faisaient plutôt le compte de la prose que de la poésie, on éprouve à la lecture même des plus belles productions de cette époque l'impression qu'elles sont surtout œuvres de pure intelligence. Ce n'est pas que le cœur et l'émotion soient absents de l'*Énéide,* mais c'est l'intelligence, l'esprit qui y domine. Et cette impression s'accentue en nous quand nous voyons les efforts des poètes romains pour faire briller leur *érudition.* A l'imitation des Alexandrins, que l'on prenait volontiers pour modèles, les poètes cédèrent de plus en plus au désir d'étaler leur érudition devant le lecteur ou l'auditeur trop patient. Voyez avec quelle complaisance et quelle

satisfaction Ovide, dans les *Métamorphoses*, nous cite le nom de tous les fleuves et de toutes les montagnes qui, sur la surface du globe, eurent à pâtir de l'imprudence de Phaéton. Properce dans ses élégies nous accable de ses allusions à la mythologie grecque; Horace se plaît parfois, lui aussi, à énumérer des noms grecs, et Virgile arrête la marche tranquille de son récit épique par des réflexions savantes sur l'état actuel des objets qu'il rencontre (1).

Toute cette érudition serait mieux à sa place dans un abrégé de mythologie, de géographie, etc., que dans une œuvre de poésie. Car la poésie, comme le dit fort bien Schiller, ne doit pas cheminer dans la froide région de la mémoire, elle ne doit jamais avoir besoin de l'érudition pour la commenter, mais elle doit aller droit au cœur, comme elle en est sortie. Ajoutons enfin que la poésie, elle aussi, s'est faite courtisane et qu'on a brûlé l'encens de la flatterie devant le puissant César d'une facon parfois révoltante, qui fait songer aux mœurs des cours orientales.

(1) Par exemple, *Aen.*, I, 109 :

Tres Notus abreptas in saxa latentia torquet
(Saxa vocant Itali, mediis quae in fluctibus, Aras,
Dorsum immane mari magno), tres Eurus ab alto, etc.

§ 62. ***Répugnance pour les termes vieillis; prédilection pour les formes et les constructions grecques.*** — L'instruction solide qu'avait reçue Auguste lui avait donné le goût de la beauté de la forme. Il avait l'oreille fine et exercée. L'éclat déployé par la littérature du temps le rendit incapable de goûter la simplicité et la rudesse naïve de la vieille langue romaine. Il parlait de « l'odeur de moisi qu'exhalent les termes surannés », *foetores reconditorum verborum* (Suet., *Aug.*, ch. 86). A l'exception de Virgile, qui, par des emprunts fréquents à la vieille langue, voulait donner à son poème un certain vernis d'antiquité et une dignité solennelle et grave, et éveiller des sentiments sérieux, il est à peine un poète qui ait franchi sur ce point les limites fixées par Horace (*Art poétiq.*, 48 et suiv.). Par contre, on s'applique, par l'imitation grecque, à rendre la langue aussi souple que possible, à lui donner de la grâce et de l'aisance; c'est ainsi que Tacite, *Dial.*, ch. 26, parle des *calamistri Maecenatis*. Ainsi d'une part on adopta des *constructions et des tours grecs* (*gaudet potitus, gaudent perfusi sanguine fratrum*), d'autre part des constructions de l'ancienne langue latine furent par analogie appliquées à d'autres mots de sens analogue. L'emploi du génitif objectif avec les adjectifs surtout prit une grande extension; ainsi par ana-

logie avec *plenus* et sous l'influence de constructions grecques comme πλούσιός τινος, des adjectifs comme *dives, fecundus, fetus,* etc., furent employés avec le génitif; il en fut de même pour l'emploi de l'infinitif seul, après les verbes de volonté, par exemple *impellere* avec l'infinitif, par analogie avec *iubere* et sous l'influence de ἐπιτρέπειν, etc. — Les *formes de la flexion grecque* aussi, surtout dans les substantifs, s'introduisent et se fixent, prennent pied chaque jour davantage. C'est un usage qui choquait encore chez Accius et que l'on blâmait, mais qui, maintenant, n'avait rien d'étrange (1). Autrefois, on cherchait à donner aux mots étrangers une physionomie latine, on latinisait les terminaisons. Maintenant, c'est le contraire. On regarde les formes casuelles grecques comme plus harmonieuses et plus belles, on croit qu'elles conviennent mieux à l'élan sublime de la poésie lyrique; aussi on les recherche de préférence. Properce ne garde sur ce point aucune mesure; Horace est plus discret et prodigue moins les formes grecques : dans les satires il écrit *Europam* et *Penelopam,* dans les

(1) On lui reprochait de *a prisca consuetudine movere et ad formas Graecas verborum magis revocare.* Citons à ce sujet une remarque bien instructive de Censorinus, *De die nat.*, ch. 24, p. 71 Jahn : « Stella, quam Plautus *vesperuginem,* Ennius *Vesperam,* Vergilius *hesperon* appellat. »

odes *Europen* et *Penelopen*. On conserve volontiers la forme grecque surtout dans les noms propres en *e*, *es*, *en* et *an* de la première déclinaison, dans ceux en *os* et *on* de la seconde, aux accusatifs de la troisième en *in*, *yn*, *a* et *as*, aux génitifs en *os* et aux datifs pluriels en *sin*.

§ 63. *e*) ***La prose après Auguste. — Influence des poètes, surtout de Virgile.*** — La *prose* ne pouvait plus échapper à l'influence puissante de la poésie, et ce fut à son grand préjudice, car le fait même qu'elle se mit ainsi à la remorque de la poésie en l'imitant précipita son déclin. La prose doit rester dans un juste milieu entre le langage du peuple et le langage poétique et se tenir autant que possible à égale distance de l'un et de l'autre. Sitôt que la limite se déplace d'un côté, la prose ne conserve plus sa perfection et elle déchoit. Au fond de la vieille prose romaine, il y avait encore trop de lie et de scories; la latinité d'argent tomba dans l'excès opposé. La prose voulut se faire trop belle et s'affubler de parures poétiques. Sous l'influence de Virgile, elle chercha à se donner de l'originalité et à paraître neuve en donnant au style une couleur poétique. Ce fut une sorte de vernissage de la prose. C'est ce que Tacite reconnaît dans le *Dialogue*, ch. 20 : *Exigitur iam ab oratore etiam poeticus*

decor, et Quintilien complète cet aveu (VIII, *Prooem.*, 25) : *A corruptissimo quoque poëtarum figuras ac translationes mutuamur.* Tous défendaient le principe formulé par Quintilien (X, I, 31) : *historia quasi solutum carmen.* Si les phrases des vieux écrivains ressemblaient dans leur structure à des temples construits « avec des moëllons mal taillés et des tuiles irrégulières, *rudi caemento et informibus tegulis,* celles d'alors ressemblaient à des temples « émaillés d'or et de marbre », *qui marmore et auro radiantur* (Tac., *l. c.*).

Ce n'est pas que dans toutes les langues la prose n'ait été modifiée et enrichie au contact de la poésie. Notre prose française a subi cette influence, et la poésie de Corneille et de Racine lui ont rendu les plus grands services. Mais il faut tenir compte de ce fait que, en français, il y a entre la prose et la langue poétique une différence moins grande que celle qui distinguait la prose latine de la poésie. Notons, d'ailleurs, que beaucoup de nos poètes écrivaient fort bien en prose ; nous ne citerons que Racine et Lamartine. Ce n'est pas à dire que pour bien écrire en prose il faille être poète ; le prétendre serait méconnaître le caractère essentiel de la prose, et c'est l'erreur dans laquelle sont tombés les écrivains de la latinité d'argent. Mais ils étaient fils de leur temps et il leur fallait bien, s'ils voulaient plaire

à leurs lecteurs, compter avec l'esprit nouveau et le goût faussé du public.

§ 64. ***Introduction de mots malsonnants. — Changements dans le style épistolaire.*** — Les Romains d'alors étaient plongés dans le luxe et la débauche. Les mauvaises mœurs firent pénétrer dans le langage aussi de mauvais mots, des *termes malsonnants*. *Tuncque primum*, dit Tacite (*Ann.*, VI, 1), *ignota antea vocabula reperta sunt sellariorum et psintriarum ex foeditate loci ac multiplici patientia* — « alors furent inventés des mots inconnus auparavant, et l'on parla de *sellarii* et de *psintriae* qui rappelaient des lieux obscènes et des débauches variées. » Si du temps de Cicéron on évitait avec soin toute expression malsonnante et l'on s'appliquait à voiler son langage, on allait maintenant si loin qu'on attribuait un sens obscène aux mots les plus innocents. Il est certain que Salluste a employé les expressions *ductare exercitus* et *patrare bellum* sans l'ombre d'une arrière-pensée impure. Eh bien, du temps de Quintilien la simplicité et la franchise, la candeur du langage avaient à tel point disparu, qu'on allait chercher dans ces mots un sens inconvenant et déshonnête. C'est que les mœurs étaient alors très corrompues. On appelait cela κακέμφατον, et il y avait, disait-on,

κακέμφατον, *si mala consuetudine in obscoenum intellectum sermo detortus est* (Quintil., VIII, 3, 44)(1).

L'ancienne et si aimable coutume de commencer les lettres par la formule : *Si vales, bene est, ego valeo,* qui devient plus rare déjà du temps de Cicéron(2), était complètement tombée en désuétude. Aussi Sénèque pouvait dire (*Epist.*, 15, 1) : *Mos antiquus fuit usque ad meam servatus aetatem primis epistulae verbis adicere : « Si vales, bene est »,* et Pline (*Epist.*, I, 11, 1) confirme le dire de Sénèque par ces mots : *Solum illud, unde incipere priores solebant : « si uales, bene est, ego valeo », hoc mihi sufficit; est enim maximum.*

Il en fut de même pour le commencement des discours. Dans l'ancien temps, c'était l'usage d'ouvrir le discours par une invocation aux dieux. Servius *ad Verg. Aen.*, II, 301 : *Maiores nullam orationem nisi invocatis numinibus inchoabant, sicut sunt omnes orationes Catonis et Gracchi; nam gene-*

(1) Nous donnons, hélas ! et à un degré déplorable, dans le même travers. Les mots les plus simples et d'usage courant, par une fâcheuse tendance de gens dépravés, éveillent dans l'esprit des idées choquantes et prêtent à des sous-entendus obscènes, et nous n'avons pas lieu d'être fiers de ce triste progrès. (N. d. T.)

(2) Cicéron ne l'emploie jamais dans les lettres à Tiron et à Atticus, mais régulièrement dans les lettres officielles ou dans les réponses aux personnes qui s'en étaient servies en lui écrivant. Quand il l'emploie en écrivant à sa femme Térentia, c'est par une affectation de politesse qui est un signe de mauvaise humeur.

rale caput in omnibus legimus. Cette excellente coutume avait disparu du temps de Cicéron. Non seulement il n'y a rien de pareil dans ses discours, mais il se moque même de cet usage (*per irrisionem,* dit Servius, *l. c.*) dans son discours contre Caecilius (*in Caecil.*, 13, 43) : *et si quid ex vetere aliqua oratione « Iovem optimum Maximum »... aliquid eiusmodi ediscere potueris, praeclare te paratum in iudicium venturum arbitraris?*

§ 65. ***Autres signes de décadence : construction des périodes; mots de sept syllabes; formes de superlatifs lourdes et inusitées.*** — L'admission d'une foule d'étrangers dans la cité romaine, de gens qui parlaient le gaulois ou d'autres langues, surtout depuis César, l'extinction graduelle des familles nobles, qui gardaient la tradition de la bonne langue romaine et veillaient sur sa pureté et sa décence, l'égoïsme ou plutôt l'individualisme à outrance qui se reflète de plus en plus dans la langue par la subjectivité, tout cela et autre chose encore contribua à la décadence de la langue latine. Comme dans les constructions et le luxe des vêtements et de la table, on ne garda plus aucune mesure dans la structure des phrases, on alla d'un extrême à l'autre. Si les périodes de T. Live, par leur longueur démesurée, dépassent souvent les

limites du beau, celles des écrivains de l'empire arrivent au même résultat par leur trop grande brièveté. Cicéron recherchait avant tout la *concinnitas* de la période; on cherchait maintenant un effet en l'évitant : au lieu de *alii... alii* on disait *alii... magna pars,* etc. Là où la langue classique unissait avec soin les propositions entre elles, on les juxtaposait en asyndéton. Ainsi faisait Sénèque, dont Caligula appelait le style *arena sine calce* (Suet., *Cal.*, 53). — Par contre les mots se mirent à s'allonger outre mesure; on vit paraître en grand nombre des adjectifs en *-bilis* et en *-ilis* qui avaient jusqu'à sept syllabes; des formes de superlatifs qu'on évitait autrefois avec soin, comme *miserabilissimus,* devinrent d'un usage courant.

§ 66. **Enflure du style.** — A mesure que les mœurs deviennent plus relâchées et plus sensuelles, le style aussi devient plus pompeux et plus boursouflé, orné, maniéré, travaillé avec recherche et minutie, et à côté de cela l'expression est parfois dure et manque de clarté. On surcharge le style d'images, de comparaisons (1) et de toutes sortes d'accessoires poétiques pour chatouiller le palais

(1) Ainsi les *Argonautica* de Valérius Flaccus ne contiennent pas moins de cent onze comparaisons.

des amateurs. Dans les temps anciens, c'était la pensée qui était l'important, elle était l'unique préoccupation de l'orateur ou de l'écrivain, et la forme était un détail négligeable. Maintenant c'est juste l'inverse : on écrit pour écrire; peu importe l'idée, pourvu que la façon dont on l'exprime soit intéressante et piquante par sa nouveauté.

La *basse servilité* régna de plus en plus, surtout depuis le règne tyrannique de Néron et de Domitien. Des expressions comme *clementia vestra* pour désigner la majesté impériale furent à l'ordre du jour. La courtisanerie habilla le style de pompeux colifichets et l'énerva. *Talis hominibus fuit oratio, qualis vita,* dit Sénèque (*Epist.,* 114, 1). Le style de cette période a quelque chose du style français au commencement du XVIIe siècle, alors que les beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet faisaient assaut de tournures élégantes, d'ingénieuses alliances de mots, de style poli et raffiné, et que d'autre part on tombait dans l'enflure et l'affectation. Ajoutez le désir de paraître spirituel et de parler avec des tours inusités et nouveaux. A Rome sous l'empire, comme en France au lendemain de la Renaissance, le style se charge de métaphores et de comparaisons audacieuses, de pointes aiguisées et de toutes sortes de lieux communs. On cherche à dissimuler le vide de la pensée sous des phrases sonores dans

lesquelles il n'y a rien. Ajoutez la politesse obséquieuse et rampante, la servilité envers le pouvoir et tous ceux qui y participent, les hauts fonctionnaires, conséquence nécessaire du gouvernement personnel. Tandis que les humanistes allemands de la période de la Réforme prenaient pour modèle de leur style latin Cicéron et les autres représentants du classicisme, ceux du siècle suivant se sentaient attirés plutôt vers les auteurs de l'époque impériale, avec lesquels ils avaient une certaine affinité d'esprit et de goût, et ils s'appliquaient à les surpasser encore par un style travaillé et chargé d'ornements de mauvais goût (1).

§ 67. ***Réaction avec Quintilien et Pline le Jeune. — Renaissance. — Fronton, Apulée et A. Gellius, imitateurs de Caton (les archaïsants). — Style rococo.*** — Les extrêmes se touchent : il se fit bientôt à Rome une réaction. Ce furent Quintilien et Pline le Jeune surtout qui tournèrent leurs regards vers le passé et prirent Cicéron comme modèle. Mais ils ne furent pas suivis et leur influence fut de courte durée. Ce fut un court printemps sans été, une lutte impuissante contre le

(1) On lira avec intérêt sur cette décadence du style la lettre 114e de Sénèque. (N. d. T.)

subjectivisme d'une époque et d'une génération asservies. L'humanité romaine, comme le remarque fort bien Pline le Jeune (*Epist.*, VIII, 14, 9) était *hebetata*, *fracta*, *contusa*. Sous cette atmosphère lourde, elle ne pouvait plus s'élever à la liberté intellectuelle; la force expansive, le ressort du génie poétique était paralysé. Le seul poète de talent de l'époque fut un satirique, Juvénal. Ce fait est assez caractéristique. La prose continua à marcher toujours plus avant dans la voie où elle s'était engagée au commencement de l'empire, sur cette pente qui l'entraînait vers la ruine. Même des empereurs, au caractère noble et élevé, comme Nerva et Trajan, furent impuissants à amener un revirement salutaire. Seuls, quelques caractères fortement trempés, comme Tacite, s'élevèrent par leur puissante personnalité au-dessus de la masse et se frayèrent un chemin où ils marchèrent seuls. Mais les Tacites sont rares, et de fait le grand historien est isolé au milieu de son temps. Avec son âme élevée et forte, trempée dans les malheurs du temps comme l'acier dans l'eau froide, il écrivit de ce style substantiel, serré et concis, riche en même temps, qui nous arrache l'admiration pour l'homme qui a su parler une pareille langue. « Inutile de demander, dit Niebuhr, quel a été le maître de Tacite : son maître, ce fut la grande pitié des temps

où il a vécu (1) ». D'un coup d'œil pénétrant il sut reconnaître la corruption morale du peuple, et, pour en détourner son esprit, il fit comme les Grecs, qui décrivaient volontiers et se donnaient comme modèles les peuples Hyperboréens, parce que ceux-ci, d'après eux, avaient conservé la pureté et la simplicité primitives des peuples enfants. Il se rafraîchit l'âme en faisant la peinture d'un peuple que la maudite civilisation orientale n'a point encore touché, les Germains, qu'il propose comme l'idéal de l'humanité vigoureuse, saine de corps et d'esprit. Ce livre est comme une idylle par laquelle le poète, l'homme trop civilisé, se crée un monde de fantaisie, dans lequel règnent l'innocence et la naïveté des âges primitifs. Par là, il montra la voie à la littérature de l'époque d'Hadrien et d'Antonin ; le désir de revenir au bon vieux temps, telle est, en effet, la note caractéristique de cette période. Mais ce retour vers le passé ne se fit que dans le style, il ne toucha point les mœurs. Ce fut un pur dilettantisme d'archaïsants. Quintilien avait voulu ramener ses disciples à l'école de Cicéron ; on alla plus loin et l'on voulut ressusciter Caton et son époque. Le style du vieux censeur trouva grâce ; on l'imita, on l'admira

(1) « Ihn lehrte der Schmerz der Zeit. » (*Vorträge über Römische Geschichte*, herausgegeben von Isler, III, p. 224).

même. Les deux Africains *Fronton* et *Apulée* surtout, dont l'imagination brillante enfantait des monstruosités, comme leur terre natale, se distinguèrent entre tous sous ce rapport. *A. Gellius* était plus sec et plus réservé. L'empereur Hadrien, qui était un dilettante en littérature, et dans toutes les branches de la littérature, favorisa ce courant. Les éléments archaïques dont les écrivains agrémentent leur style font une étrange figure ; on dirait des pièces d'étoffe vieillies et décolorées cousues sur un habit neuf. En un mot, à la renaissance personnifiée par Quintilien succéda un style étrange et rococo. « *Multi ex alieno saeculo petunt verba : duodecim tabulas loquuntur. Gracchus et Crassus et Curio nimis culti et recentes sunt ; ad Appium usque et ad Coruncanium redeunt* » (Sénèq., *Ep.*, 114, 13). La langue perdait irrémédiablement son individualité, son caractère, et se précipitait vers sa ruine inévitable. La fantaisie et l'absence de règles devinrent la règle ; le désordre et l'anarchie grandirent, jusqu'à ce qu'enfin la langue littéraire et la langue du peuple se confondirent pour se transformer et donner naissance, après l'invasion des barbares, aux langues romanes (1).

(1) Cf. Isidor., *Orig.*, 1, 31 : *Magnaeque*, etc.

§ 68. ***Conclusion et coup d'œil rétrospectif.*** — Ainsi donc il en fut de la langue des Romains et de leur littérature comme de leur art, disons mieux, comme de l'art en général. Comme le dit déjà fort bien Winckelmann (dans une lettre à Berendis, 121), en art on voit d'abord naître et se développer le nécessaire, puis le beau, puis le superflu. Dans les premières périodes de la littérature, ce fut l'intérêt matériel qui domina; on était préoccupé de ce que l'on voulait dire ou écrire, la pensée dominait et commandait la forme. A l'époque classique, l'idée et le style, le fond et la forme sont sur le même pied et s'imposent également aux préoccupations de l'écrivain; le beau corps demande à être drapé dans un beau vêtement. Pendant la période d'argent ce fut la forme qui prédomina et dont on s'inquiéta avant tout.

Dès le début de cette dernière période littéraire, la langue latine portait en elle le germe mortel. Sous cette enveloppe aux couleurs brillantes n'était point un noyau sain et un fruit vigoureux; le style ne recouvrait point la vérité. Seul, un changement complet dans les mœurs peut amener un renouvellement profond dans la langue. Cette renaissance ne put se faire qu'après le bouleversement des invasions, qui firent naître et grandir de nouvelles nationalités et avec elles de nouvelles langues.

CHAPITRE III

LA LANGUE POÉTIQUE

---

§ 69. *a*) ***Première condition et loi de la poésie : la beauté.*** — Dans tous les temps et chez tous les peuples à qui les Muses ont souri, on constate une différence bien marquée et bien reconnaissable entre la diction poétique et la prose. Les sentiments élevés du poète, emporté par sa nature exceptionnelle au-dessus des préoccupations de la vie journalière et des idées terre à terre, demandent aussi pour s'exprimer une langue plus noble. La source mystérieuse qui jaillit dans son cœur à l'heure divine de l'inspiration est une source de sentiments sacrés qui doivent être par conséquent revêtus d'une forme digne qui commande le respect et l'admiration. [Si le poète est un être choisi, « que l'es-

prit a fait dieu » (V. Hugo, *Feuilles d'automne*, XIII, v. 12), s'il a le privilège

> De marcher dépassant les hommes de la tête,
> D'être en la nuit de tous un éclatant flambeau ».
> (*Ibid.*, v. 14-15.)]

il ne doit pas parler le langage des autres hommes. Sa tâche est de représenter le beau; il doit nous remplir l'âme de sons harmonieux et doux et nous dire des choses divinement belles; de ses lèvres doivent sortir des enseignements sublimes. Il doit donc s'appliquer aussi à donner aux grandes pensées qu'il énonce une forme belle, qui réjouisse à la fois les yeux et les oreilles, le cœur et les sens. La loi suprême de son langage, c'est la beauté.

§ 70. ***Rythme. — Technique du vers dans les temps anciens.*** — L'art du poète se rapproche beaucoup de celui du musicien, et Horace aurait pu dire : *ut musica poesis erit.* D'ailleurs, à l'origine le chantre et le poète se confondent aux yeux du peuple et fréquemment aussi sont désignés par les mêmes noms. C'est en s'accompagnant de la cithare que les antiques rhapsodes redisaient par le monde les récits mélodieux tombés des lèvres du poète Méonien. Aujourd'hui encore nous voyons mainte poésie lyrique se transformer entre les mains des

compositeurs en un chant mélodieux. Les rythmes caressent notre oreille et chatouillent doucement notre sensibilité et par eux la pensée du poète est emportée comme sur des ailes ; dans le rythme harmonieux du vers, la vision des choses, l'émotion, élevée bien au-dessus de la réalité, flotte et pénètre comme transfigurée dans l'âme des auditeurs.

La *technique poétique* ou *versification* des anciens peuples indogermaniques était très simple. Les vers, c'est-à-dire les longues lignes, se succédaient d'une allure mesurée, et leur caractère distinctif reposait sur le principe des arsis et des thesis, autrement dit des temps forts et des temps faibles qui alternaient entre eux. C'est de cette versification primitive que dérivent les Çlokes indiens et le vers allemand des Niebelungen ; d'elle aussi est dérivé l'hexamètre grec et le *numerus Italicus* des anciens Italiens, le Saturnien des anciens Romains. Chaque peuple transforma dans le cours des siècles l'héritage antique. La culture particulière de chaque peuple, la différence de civilisation amena la différence dans le caractère que prit l'ancien vers indogermanique. A la mobilité, à l'activité des Grecs correspondit l'hexamètre avec sa légèreté et son allure dégagée ; au sérieux et à la gravité du vieux Romain correspondit le Saturnien avec ses accents

et ses allitérations, son allure calme et un peu lourde. Horace appelle ce mètre *numerus horridus* (*Epist.*, II, 1, 157); il n'a pas pour lui plus de tendresse que pour la langue dure et rude de cette époque. Ce poète, familiarisé avec les règles savantes de la rythmique grecque, et qui avait reçu sa consécration de poète non des Camènes, mais des Muses, n'était guère à même de comprendre et de juger impartialement les productions poétiques de ses ancêtres (1).

§ 71. ***Structure de l'hexamètre chez les Grecs et chez les Romains.*** — Dans l'ancien monde ionien, dans cette langue coulante et harmonieuse, avec ses formes si flexibles et si sonores, avec sa souplesse et sa grâce, l'hexamètre était tout à fait

(1) Si Ennius et ses imitateurs, au lieu d'introduire l'hexamètre grec dans la poésie romaine, étaient restés dans la tradition de Livius Andronicus et de Naevius en conservant le Saturnien, mais en le réglant d'après le modèle grec, en faisant disparaître les irrégularités, en coupant les branches folles, les Romains, comme les Allemands, auraient établi et fixé le principe de l'accent tonique, plus conforme au goût populaire. Il n'y aurait eu qu'à régler l'alternance des temps forts et des temps faibles. On aurait eu déjà peut-être en ce moment-là un vers qui aurait ressemblé à quelque chose près au vers national français créé au XIIIe siècle, l'Alexandrin. Les conditions premières de ces vers existaient en grande partie, entre autres une langue peu harmonieuse, une tendance à l'antithèse, aux pointes, aux mots expressifs, aux expressions proverbiales, une tendance en général à former une langue de raison et de clarté.

à sa place, surtout pour le développement des sujets épiques comme ceux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Ce mètre est favorable au récit simple et uni, au développement détaillé ainsi qu'à la structure uniforme des phrases; il s'accommode bien au récit qui coule comme un fleuve et s'avance gaiement. Mais l'hexamètre cadrait moins bien avec les sujets romains, avec le caractère de la langue et du peuple. Cependant lorsqu'il eut été introduit et que les gens de la société lettrée formés par la lecture des œuvres grecques l'eurent accepté, il ne s'agit plus que d'en tirer le meilleur parti possible et de le mettre en harmonie avec le caractère national(1). Voilà pourquoi à Rome, à l'encontre de l'usage grec, on fit entrer dans le vers en plus grande quantité les spondées plus lourds et plus graves, et cela on le fit involontairement; voilà pourquoi on employait plus volontiers les césures masculines, qui se détachent plus nettement et marquent plus forte-

(1) C'est ainsi que C. Humbert, dans un ouvrage sur les lois du vers français, a démontré que l'esprit de la langue française et en même temps le caractère national ont exercé leur influence pour façonner le vers français, influence qui se manifeste dans l'accent, dans la répugnance pour l'accumulation des consonnes et pour l'hiatus. « La poésie, dit Herder, est un Protée parmi les peuples : elle change de forme d'après la langue, les mœurs, les habitudes, le tempérament et le climat, voire même d'après l'accent des différents peuples. »

ment les divisions du vers, surtout au troisième pied (césure penthémimère). Voilà pourquoi aussi on avait une grande répugnance pour les mots longs de quatre, cinq ou six syllabes (qu'Horace appelle *sesquipedalia verba*) à la fin de l'hexamètre (et aussi du pentamètre), tandis que les Grecs recherchaient ces finales, pour donner au vers une chute plus musicale et plus molle (*gracili mollem pede claudere versum. Cir.*, 20)(1). On évitait par conséquent le spondée au cinquième pied, le vers spondaïque, qui la plupart du temps se terminait par un mot de quatre syllabes longues, par exemple : *magnum Jovis incrementum*. Voici ce que dit Quintilien à ce sujet : « *Est in eo quoque nonnihil, quod hic singulis verbis bini pedes continentur, quod etiam in carminibus est permolle ; nec solum ubi quinae, ut in his, syllabae nectuntur*, FORTISSIMA TYNDARIDARUM, *sed etiam quaternae, cum versus cluditur* APENNINO et ARMAMENTIS et OREIONE » (IX, 4, 65). Si Ennius et Lucrèce, à son exemple, ont encore des fins de vers aussi molles que *nātūrāï*, on les chercherait

(1) Chez Ennius, sur 519 vers, 31 finissent par un mot de quatre syllabes, dont les deux premières sont brèves, donc une fois sur 17 vers ; chez Lucrèce la proportion est de 1 sur 36, et à partir de là cette finale devient de plus en plus rare : chez Catulle la proportion est 1/134, chez Horace 1/197 (*Epist.*) et 1/83 (*Satires*), chez Virgile 1/261 et enfin chez Ovide 1/1500.

en vain à l'époque d'Auguste; les poètes alors ne se permettaient les exceptions que pour les mots grecs. Cic., *ad Att.*, VII, 2, 1, plaisante les poètes à la mode qui abusaient du vers spondaïque à l'imitation des Alexandrins : « Brundisium venimus, VII. Kal. dec., usi tua felicitate navigandi; ita belle nobis

Flavit ab Epiro lenissimus Onchesmites.

Hunc σπονδειάζοντα si cui voles τῶν νεωτέρων pro tuo vendito. »

§ 72. *Les mètres lyriques.* — De même que l'hexamètre (et le pentamètre), les mètres lyriques qui, à mesure que la poésie romaine se grécisait, furent à Rome accueillis avec une faveur de plus en plus marquée, subirent, eux aussi, l'influence du génie de la langue latine. Ainsi on sait qu'Horace, dans sa strophe alcaïque et saphique, partout où cela est possible, met le spondée au lieu du trochée ou de l'iambe, que dans ses *Odes* il introduit la syllabe longue à l'anacrouse et cela de plus en plus fréquemment d'un livre à l'autre, et qu'il a emprunté la césure à la poésie épique. Ce sont de purs procédés, des expédients qui avaient pour but de mettre d'accord avec les propriétés et les qualités de la

langue nationale des mètres qui étaient nés et s'étaient développés sur un sol étranger(1).

§ 73. ***Choix des mots; répugnance pour les vulgarismes.*** — La loi fondamentale de la beauté ne préside pas seulement à la formation et au développement du mètre, c'est-à-dire du moule poétique, mais elle commande aussi l'expression, la forme même de la pensée, autrement dit le *choix des mots*. A la vérité, et ceci n'est pas contestable, le ton et l'expression dans les satires et les épitres se rapprochent beaucoup plus du langage populaire que la langue plus choisie des odes et des élégies. Les premières s'accommodent de termes et de tournures que les secondes rejettent absolument. Mais il reste vrai que, en thèse générale, le poète, qui a pour règle de rechercher la beauté de l'expression, a spécialement devant les yeux cet idéal de beauté dans le choix des mots. C'est pour lui une loi imprescriptible d'éviter la bassesse et la trivialité, à plus forte raison les mots orduriers. Sur son drapeau il doit écrire la devise d'Horace : « *Odi profanum vulgus* (*verborum*) *et arceo.* » Les expressions usées, ordinaires, communes (trita verba) n'ornent

(1) Pour les modifications qu'ont subies dans le passage du grec au latin les strophes alcaïque et saphique, voy. Plessis, *Métrique grecque et latine,* § 250 et suiv.; 236 et suiv. [N. d. T.]

pas la poésie, elles la déparent. La présence de ces mots ne se justifie que si le poète, en les employant, a un but bien déterminé. Des mots vulgaires comme *agaso* (palefrenier), *balatro* (vaurien), *caupo*, *nebulo*, *popino* (pilier de cabaret), se rencontrent chez Horace, dans ses épîtres et dans ses satires, qui sont écrites dans le ton populaire et bon enfant (1); mais les portes de la poésie lyrique leur sont et doivent leur rester fermées; de fait vous les chercheriez en vain dans les odes et dans les épodes. Si le poète est un envoyé de Dieu sur la terre, un être adorable, si le feu sacré de la véritable poésie brûle en son âme, son langage doit se distinguer par l'harmonie, la pureté et la sublimité de l'expression. Nobles et sublimes comme son âme doivent être les mots qui s'échappent de ses lèvres inspirées.

§ 74. ***Prédilection de la poésie pour les expressions nobles.*** — Dans la littérature de n'importe quel peuple, il y a un assez grand nombre d'expressions qui sont *exclusivement* ou presque exclusivement *réservées à la poésie*. Ou bien elles ont été créées par les poètes eux-mêmes, ainsi un grand nombre d'épithètes d'ornement, ou bien dans le cours du temps il s'est fait un triage, et on les

(1) Cf. *Epist.*, I, 2, 12; I, 1, 104; *Epist.*, I, 2, 28; *Sat.*, II, 8, 72.

a préférées en poésie pour orner ou pour produire certains effets. Cette sélection les a comme ennoblies : elles se sont conservées dans la langue poétique, tandis que le peuple les laissait de côté et qu'elles disparaissaient de sa langue.

Ce serait une étude intéressante et profitable que de rechercher soigneusement pour quelles idées chaque peuple a ainsi dans son vocabulaire poétique ses expressions propres, consacrées : par là on jetterait une grande lumière sur les particularités caractéristiques de ces peuples. Ainsi c'est une note caractéristique du peuple allemand que dans sa langue *Maid* et *Ross* se distinguent nettement de *Mädchen* et de *Pferd;* on peut voir là un signe du culte de l'Allemand pour la femme et pour le cheval. En hébreu, il y a des expressions spéciales à la poésie pour l'idée de Dieu, ce qui est très significatif. La mission du peuple hébreu était surtout religieuse; l'esprit sémitique était porté surtout à regarder, non pas le monde visible et ses phénomènes, sa diversité, mais au-delà du monde, vers la divinité[1]. De même le Romain, à côté du *gladius* de la prose, a l'*ensis* de la poésie. Il semble donc

(1) Cette assertion me paraît très contestable. Le peu de lecture que j'ai de la Bible me montre, au contraire, Dieu obligé sans cesse de rappeler à l'ordre son peuple d'élection, qui a les regards trop tournés vers les choses de la terre. (N. d. T.)

que c'est en première ligne pour des idées qui sont chères et familières à l'esprit de tel ou tel peuple que chez ce peuple il s'est produit une détérioration, une usure des mots, et qu'il se fit alors une séparation entre la langue poétique et la prose.

Souvent la différence des deux termes n'est que dans le suffixe : *pauperies* = *paupertas* ; *iuventa* et *iuventas* = *iuventus*; *contagio* = *contagium*; *Graii* = *Graeci*, ou dans la formation du pluriel, par exemple : *sibila* = *sibili*, qui s'explique apparemment par certaines exigences du mètre (1).

§ 75. ***Influence de l'étranger.*** — Il faut faire la part aussi de l'influence des langues étrangères. Comme le Français d'aujourd'hui, comme l'Allemand au XVIIe siècle, le Romain avait la manie de préférer, en fait d'expressions, ce qui venait de l'étranger à ce qu'il avait chez lui, sous la main, et il s'adressait au vocabulaire grec pour exprimer des idées pour lesquelles il y avait des termes bien latins. Et ces mots étrangers devinrent les expressions poétiques, le mot latin correspondant restant l'expression courante et journalière.

C'est ainsi que *carbasus* fut le terme poétique pour *velum*, *Tartarus* pour *inferi*. Ajoutez que les

(1) Dans *tellus* = *terra* on peut reconnaître l'influence de la mythologie.

expressions grecques sonnaient mieux à l'oreille des Romains cultivés que les mots du dictionnaire national. Quintilien dit formellement (XII, 10, 33) : « *Tanto est sermo Graecus Latino iucundior, ut nostri poetae, quoties dulce carmen esse voluerunt, illorum id nominibus exornarent.* » Comment Horace aurait-il pu ne pas sentir quel son agréable et harmonieux rendaient des mots comme *diota, barbitos, philyra, amystis,* avec leurs voyelles colorées et fondantes, pour ainsi dire ?

§ 76. *b*) ***Deuxième loi fondamentale de la langue poétique : clarté et pittoresque.*** — Ce qui importe à l'exposition poétique, ce n'est pas tant l'exactitude et la subtilité du raisonnement que l'impression produite sur l'âme et l'éclat de l'expression figurée (1). Le poète s'adresse avant

(1) Cf. G. Freytag, *Technik des Dramas,* p. 275. J. H. Kirchmann s'exprime de même dans son Introduction à l'étude des œuvres philosophiques (p. 17) : « Le philosophe et le savant s'appliquent à représenter le côté général et intelligible des choses, des idées générales et abstraites ; les arts, au contraire, représentent le détail, chaque objet concret séparément sous une forme sensible et palpable : un monument, un tableau, une statue, un morceau de musique. La poésie crée de même dans l'imagination du poète un détail concret, un être sensible. Seulement comme le poète, pour représenter aux autres l'image qu'il a conçue, ne peut se servir que de mots qui sont représentants d'idées plus ou moins étendues, il n'atteint pas complètement son but, et l'image reproduite par la poésie flotte entre idée générale et le détail particulier. Et voilà ce qui explique

tout au cœur et à la sensibilité, ses créations doivent être senties par le cœur, vues par l'imagination plutôt que comprises par la raison et éveiller en nous une émotion. Le prosateur, lui, s'adresse surtout à l'intelligence ; ses productions demandent à être examinées et pesées par la raison. Il doit donc choisir des mots justes, exacts, précis, qui montrent l'objet sous son vrai jour ; car il veut convaincre et emporter l'assentiment de l'esprit. Le poète, au contraire, doit rechercher une forme belle et attrayante, vivante et sensible, parlant aux yeux, aimable et gracieuse, parlant au cœur ; car il doit avant tout nous plaire et nous réjouir.

Comment arrive-t-il à cette perspicuité du style, qui fait que nous voyons en relief les objets décrits ? C'est en rapprochant ces objets de nous le plus possible, en nous les faisant toucher du doigt par une expression plastique, par une mise en action vivante et dramatique, en agrandissant l'objet ou l'idée au moyen de l'amplification, de l'hyperbole et du contraste.

§ 77. *Épithètes d'ornement.* — Le relief de l'expression ou la plastique du style s'obtient tout

comment les poètes contribuent à développer dans la langue l'élément expressif et plastique, tandis que les penseurs la développent en lui donnant les expressions pour les idées générales. »

d'abord par les *épithètes d'ornement*. Les épithètes sont comme des gouttes de rosée qui sous les rayons du soleil étincellent semblables à des diamants. [Chaque adjectif est comme un coup de pinceau qui détache et met en relief, soit l'objet tout entier, soit une partie de cet objet. C'est, avec les figures de style, la comparaison, la métaphore surtout, toute la poésie. Quand nous disons épithète, nous disons adverbe, tout ce qui sert à qualifier soit un objet concret, soit une action matérielle, une attitude, un geste, etc.] L'épithète donne au style un charme extraordinaire, elle éveille l'imagination et l'excite puissamment. En mettant en relief les traits caractéristiques des objets, elle fait surgir dans notre âme, devant les yeux de notre esprit une image nette et précise de ces objets. Si elle est neuve et originale, l'effet produit est encore plus grand. Il est vrai que sous ce rapport les Romains ont assez mal réussi. Imitateurs en tout, ils ont imité maladroitement aussi le maniement des procédés poétiques. Ils reprennent et traduisent en une forme latine ce qu'ils ont trouvé dans leurs modèles grecs et en procédant ainsi n'arrivent pas, dans bien des cas, à reproduire la netteté, la précision pittoresque et la beauté de l'expression grecque. Voyez, par exemple, comme l'adjectif grec πτερόεις est faiblement traduit par *celer*, νῆες αμφιέλισσαι par

curvae naves, καλλιρρόῳ ποτάμῳ par *flumine pulchro*, εἰνοσίφυλλος par *silvis coruscis*. C'est ainsi que sont dégradées et affaiblies les épithètes marquant les attributs des héros d'Homère, et que κορυθαίολος Ἕκτωρ devient *Hector saevus*, καλλιπάρῃος ou καλλιπλόκαμος devient *pulcher* (1). L'expression ἠριγένεια ἠώς ne produit-elle pas un effet bien plus beau que l'imitation d'Ovide *aurora vigil* (*Métam.*, II, 112)?

Ce qui fait l'incomparable beauté des épithètes homériques, ce n'est pas seulement qu'elles sont individuelles, mais c'est aussi que sous une forme suggestive elles embrassent et dépeignent à la fois plusieurs traits ; ce sont des *praegnantia epitheta*. Les épithètes composées sont presque toujours plus belles que celles formées d'un mot simple, et c'est dans la formation de ces sortes de mots composés que se montre l'art et la virtuosité du maître. Aux heures bénies de l'inspiration, l'esprit créateur du poète réussit à donner la vie à maint composé aux couleurs brillantes, à des mots qui ne sont encore dans aucun dictionnaire et que l'usage n'a pas consacrés. Nous ne pouvons donner comme exemples nos poètes français, notre langue se prêtant fort mal à la formation des mots composés ; mais l'allemand imite en cela le grec, et Lessing

(1) Voy. Weidner, *Commentaire de l'Énéide*, p. 122. — Virg., *Énéid.*, I, 468, traduit le κορυθάιολος d'Homère par *cristatus*.

louait Wieland pour le bonheur avec lequel il fabriquait des mots nouveaux (1). Lorsque Schiller parle des serpents « au ventre gonflé de venin » (*giftgeschwollener Bauch*), des Heures « au tablier retroussé » (*leichtgeschürzte Horen*), et Goethe de « l'azur du ciel baigné d'humidité limpide » (*feuchtverklärtes Blau*), de la lune « qui aspire les vagues » (*wellenathmender Mond*), on reconnaît là le génie poétique : *ex ungue leonem*. Ces composés sont incontestablement plus pittoresques, plus précis et plus intelligibles, en même temps plus courts et plus faciles à saisir que les froides périphrases par lesquelles nous sommes obligés de les traduire. Un mot unique est toujours plus pittoresque, plus pratique que plusieurs mots réunis ; ῥοδοδάκτυλος peint plus vite et plus nettement, plus fortement même que *plena rosarum* (Ovid., *Métam.*, II, 113).

Il n'est pas étonnant donc que les poètes latins aient essayé de bonne heure d'assouplir leur langue, si roide sous ce rapport, et de former des composés à l'imitation du grec. A l'exemple d'Homère, la source de toute poésie à laquelle ont puisé tous les poètes épiques de Rome, déjà les plus anciens poètes, ceux qui ont pour ainsi dire reçu dans leurs bras la littérature romaine naissante, se sont créé

(1) Voy. *Œuvres complètes de Lessing*, éd. Danzel-Guräuer, t. XI, p. 645.

un certain nombre de termes composés nouveaux, et à partir de là les Romains ont petit à petit acquis ce que la pauvreté de leur langue leur refusait. Il s'en faut toutefois qu'ils aient pu aller dans cette voie aussi loin que les Grecs. Depuis Ennius, les poètes épiques aiment surtout les mots formés sous l'influence du rythme dactylique, c'est-à-dire des mots composés dont le deuxième élément commençait par une brève, qui venait par conséquent presque toujours d'un verbe à radical bref, parce que ce verbe, entrant ainsi dans la composition d'un mot nouveau, engendrait un dactyle, lorsque le premier élément était un mot trochaïque, par exemple, *magniloquus*, *altivolans*, *pennipotens*, etc.

> « *Et nova fictaque nuper habebunt verba fidem, si Graeco fonte cadant parce detorta.* »
> (Hor., *Art. poét.*, 52 s.)

§ 78. **Diatyposis ou description.** — Si un objet digne de fixer notre attention ne peut être dépeint de manière à captiver notre imagination par une simple épithète ni même par une périphrase, le poète a recours à un autre procédé, à une peinture plus complète et plus développée, la *diatypose* ou description. Le Laocoon de Lessing nous fait bien comprendre comment, par un trait de génie et guidé par un instinct d'artiste, Homère a mis la descrip-

tion des objets en action. Qu'est-ce à dire? Au lieu de prendre l'objet achevé, fini, tel qu'il est dans sa complexité et d'en montrer les parties l'une après l'autre et à côté l'une de l'autre, il va de l'une à l'autre, en montrant comment chaque partie a pris naissance, abstraction faite de l'ensemble, et il fait ainsi assister le lecteur à la formation de l'objet à dépeindre. C'est là un procédé délicat de la technique que les anciens Romains ne pouvaient guère comprendre et appliquer. Quoiqu'ils lussent Homère, ils n'ont fait que des descriptions sèches et mortes. L'épisode du VIIIe livre de l'Énéide (description du bouclier d'Énée) n'est qu'un faible pastiche de la célèbre description du bouclier d'Achille dans l'*Iliade* (XVIII, 482-608). Dans la description de Virgile, l'énumération des parties du tableau se fait par des transitions froides et monotones : « ici était... », « là était... », « un peu plus loin ». Homère nous montre Héphaistos, le met en pied devant nous; puis nous le voyons de sa main habile forger le bouclier commandé par Thétis, le forger pièces par pièces, puis les réunir; nous voyons surgir le bouclier peu à peu. Virgile, lui, nous dit comment tel tableau était à côté de tel autre sur le bouclier terminé : *Illic res Italas*... Nec procul hinc *Romam et raptos*... Post... *stabant*... Haud procul inde... Hic *exsultantes Salios*... Hinc procul *addit Tarta-*

reas sedes... Haec inter *imago maris*... In medio *classes*... Hinc *Augustus*... Hinc *ope barbarica Antonius*... Hic *Nomadum genus*. Comparez avec Homère aussi la description que fait Virgile des portes du palais d'Apollon à Cumes (*Aen.*, VI, 20 et suiv.), des tableaux qui ornent les murs du temple de Junon à Carthage (I, 465), la description du palais du Soleil par Ovide (*Métam.*, II, 1 et suiv.), et vous sentirez combien les Romains sont sous ce rapport inférieurs aux Grecs.

§ 79. **Les tropes.** — Le pittoresque et le relief de l'expression est obtenu aussi par d'autres moyens, en particulier par les *tropes*. Tantôt le poète invite l'imagination du lecteur ou de l'auditeur à se représenter sous les mots *puppis, carina, velum*, un vaisseau tout entier, c'est-à-dire à agrandir par la pensée et spontanément la *partie* désignée, de manière à voir le *tout;* tantôt, au contraire, il incite cette même imagination à rapetisser l'éléphant et à ne voir sous ce mot qu'une dent de l'animal, sous le mot chêne qu'une branche de chêne. D'autres fois il nous impose la tâche de transformer le frêne en lance ou en javelot, l'or en coupe d'or, à voir dans le mot *flamme* la chaleur, dans *lux* le jour, c'est-à-dire à confondre la *cause* avec l'*effet*. Le poète donnera du sentiment aux choses inanimées,

dira que la pierre sent, s'émeut et verse des larmes, que la nature est aimable ou cruelle ; il donnera de la sensibilité aux oreilles, aux bras, et dira : *auriculae gaudent praenomine* ou *brachia gaudentia toris*. Sous son regard intellectuel la nature s'anime et prend vie comme touchée par une baguette magique. Ce procédé non seulement donne du relief et du pittoresque à l'expression, mais il nous rend sympathiques les objets ainsi humanisés.

§ 80. *Synecdoche ; métonymie ; antonomase.* — Il est vrai que les Romains, sous le rapport de l'emploi des tropes, restent loin derrière les Grecs, leurs congénères. Là où ils sont le plus indépendants et le plus originaux, c'est dans l'emploi de la *synecdoche*, qui chez presque tous les poètes est largement représentée, plus fréquente que toutes les autres figures. Ici, il est vrai, il ne s'agit plus que de confondre et d'échanger entre elles deux idées, deux conceptions ou représentations d'objets qui généralement sont en relation dans l'espace, c'est-à-dire de restreindre ou d'augmenter une étendue, donc des idées qui tombent sous les sens ; il n'y a pas grands frais d'imagination à faire[1].

(1) Rappelons que la synecdoche consiste à prendre : *a*) le genre pour l'espèce et vice versa : les *mortels* pour les hommes ; *Tempe* = un beau vallon ; *b*) la partie pour le tout et vice versa : les

Après la synecdoche, les figures que les Romains aiment le plus sont la *métonymie* et l'*antonomase*. Ici la relation des idées est déjà plus difficile à saisir, parce qu'elle ne tombe pas immédiatement sous les yeux ; elle est plus intellectuelle que sensible (1). L'emploi de cette figure ne va pas toutefois sans une certaine monotonie, et le retour fréquent de *Mars* = bellum, *Ceres* = frumentum, *Liber* ou *Bacchus* = vinum, *Vulcanus* = ignis, *Phoebus* = sol, *Nereus* = mare, et de tous les autres dieux condamnés à donner leurs noms à leurs produits, chaque fois que l'occasion s'en présente, n'est pas de nature à nous donner une haute idée de la génialité des poètes romains. Il y a un peu plus de variété dans l'emploi de l'antonomase, espèce de synec-

peuples qui boivent la *Seine*, c'est-à-dire de l'eau de la Seine ; *c*) le singulier pour le pluriel ; *d*) la matière pour la chose qui en est faite : le *fer* = l'épée. (N. d. T.)

(1) La métonymie emploie : « *a*) la cause pour l'effet et vice versa, exemple : *Ut vigil* INFUSA PALLADE *flamma solet*, etc. » (OVID., *Trist.*, IV, 5, 3) : « La lampe se rallume quand on y verse *Pallas* » ; *Nudus arboris Orthrys erat ; nec habebat Pelion* UMBRAS, « le mont Pélion n'avait plus d'*ombres* », c'est-à-dire d'arbres qui font de l'ombre (OVID., *Mét.*, XII, 52) ; *b*) le contenant pour le contenu : « il avale la *coupe* écumante » = le breuvage ; *c*) le signe pour la chose signifiée ; les gens d'*épée* = les militaires, le *sceptre* = la royauté ; *d*) le possesseur pour la chose qu'il possède : *iam proximus ardet* UCALEGON, c'est-à-dire le palais d'Ucalégon (VIRG., *Én.*, II, 311) ; *e*) l'abstrait pour le concret : « la grue enfonce la longueur de son cou » (*colli longitudinem*) dans la gueule du loup (PHÈDRE, I, 8) ; *corvi* STUPOR = *corvus stupidus* (*Id.*, *ibid.*, I, 13). (N. d. T.)

doche par laquelle on met un nom commun pour un nom propre et *vice versa*. Les noms patronymiques surtout rendirent ici de très grands services, par exemple, *Pelides* = Achilles; puis les périphrases avec *satus, editus, natus*, par exemple, *Maia natus* = Mercurius; avec *genus* : *Japeti genus* = Prometheus; *senex Pylius* = Nestor; *filius Anchisae* = Aeneas; *fratres Helenae* = Castor et Pollux.

§ 81. ***Métaphores.*** — Là où les poètes romains sont pauvres d'invention, c'est dans le domaine de la *métaphore* et de la *comparaison*. Si l'on met à part les métaphores usuelles même en prose, le nombre des métaphores poétiques est vraiment faible. Des passages comme *Énéide*, VI, 1 et suiv., où elles sont accumulées sont rares, ce sont des exceptions (1), et beaucoup de métaphores que nous trouvons chez les poètes du siècle d'Auguste

(1) [« Sic fatur lacrimans *classique immittit habenas,*
Et tandem Euboïcis Cumarum allabitur oris.
Obvertunt pelago proras; tum *dente tenaci*
Ancora *fundabat* naves et litora curvæ
Praeterunt puppes. *Juvenum manus* emicat ardens
Litus in Hesperium; quaerit pars *semina flammae*
Abstrusa in *venis silicis,* pars densa ferarum
Tecta rapit silvas. »]

viennent des Alexandrins (1). Les comparaisons aussi sont en très grand nombre empruntées aux Grecs. Homère, l'antique père de toute poésie, a été consciencieusement mis au pillage ; ainsi des passages comme *Énéid.*, I, 589 et suiv., I, 498 et suiv. rappellent les passages de l'*Odyssée,* VI, 232 et suiv. et VI, 102 et suiv. De plus, l'imitation n'est pas toujours heureuse ; souvent même elle est pénible, forcée, elle a quelque chose de recherché et de factice. Nausicaa au milieu de ses compagnes de jeu qui s'ébattent gaiement est comparée par Homère (*Odyss.*, VI, 102 et suiv.) à Artémis avec son cortège de nymphes chasseresses ; de même Virgile (*Énéid.*, I, 496 et suiv.) compare Didon se rendant au temple entourée d'hommes pour y rendre la justice à la déesse de la chasse ; mais combien la comparaison d'Homère est plus belle que celle de Virgile ! Là où les poètes romains n'imitent pas, ils ne craignent pas de se répéter. Ainsi la comparai-

(1) [Les plus belles métaphores sont celles par lesquelles on prête la vie et le sentiment aux êtres inanimés. Homère est en cela un modèle qui n'a pas été surpassé ; voici quelques exemples : αὖτις ἔπειτα πέδονδε κυλίνδετο λᾶας ἀναιδής, « et le rocher (de Sisyphe) *impitoyable* roulait de nouveau vers la plaine » (*Od.*, XI, 598) ; ἀπὸ δ'ἔπτατο πικρὸς ὀϊστος, « la flèche *amère* vola » (*Il.*, XIII, 588) ; ἐν γαίῃ ἵσταντο λιλαιόμενα χροὸς ἆσαι, « les javelots étaient fichés en terre, *avides* cependant *de se rassasier de chair* » (*Il.*, XI, 574) ; αἰχμὴ δὲ στέρνοιο διέσσυτο μαιμώωσα (*Ibid.*, XV, 542), « et la pointe pénétra dans la poitrine, *impatiente de la traverser.* »]

son avec l'infatigable activité des abeilles (*Énéid.*, I, 430 et suiv.) est répétée presque mot pour mot de *Géorg.*, IV, 162-169. Certaines comparaisons banales, comme celle du cœur insensible avec le rocher ou le fer se rencontrent partout à profusion. Ovide nous la sert : *Métam.*, IX, 613 ; VII, 32 ; XIV, 712 ; *Héroïd.*, VII, 37 ; *Trist.*, I, 8, 41 ; II, 11, 3 ; IV, 12, 31. Nous trouvons déjà cette comparaison chez Ennius, frag. 101 : *quasi ferrum aut lapis durat ;* cf. fragm. 174 : *lapideo corde,* probablement d'après Euripide, *Médée,* 28. 1279 ; *Andr.*, 537 ; cf. aussi Virg., *Énéid.*, VI, 741 : « Nec magis incepto voltum sermone movetur, Quam si *dura silex* aut stet *Marpesia cautes.* » La comparaison d'un homme insensible avec un monstre marin, Charybde, Scylla, ou avec un tigre, un lion, est fréquente, par exemple, *Catull.*, 60, 1 et suiv. ; 64, 154 et suiv. ; Ovid., *Mét.*, VIII, 120 ; IX, 613 ; VII, 32. Les poètes tombent souvent aussi dans le défaut d'accumuler les comparaisons dans un même endroit, défaut qu'ils commettent aussi quand ils énumèrent un grand nombre d'exemples. Voyez, par exemple, Horace, *Od.*, I, 1 et III, 1.

§ 82. ***Allégorie et personnification.*** — Un domaine où les Romains sont supérieurs à leurs modèles et à leurs maîtres grecs, c'est celui de

l'allégorie (par ex., Horace, *Od.*, I, 14, où la république est symbolisée par un vaisseau endommagé par la mer) et de la *personnification* des sentiments, comme la *Peur*, l'*Avarice*, la *Colère*, l'*Envie*, etc. Les poètes romains affectionnent ces figures et les emploient volontiers. C'est, d'après Herder, un des grands mérites de la poésie d'Horace de personnifier ainsi des idées abstraites, surtout des idées morales : « c'est un trait caractéristique de son génie et une des grandes beautés de ses *Odes* (1). » Ce n'est pas toutefois un procédé particulier à la poésie d'Horace : tous les poètes romains en ont usé plus ou moins. Ainsi chez Tibulle nous voyons apparaître l'*Espérance*, la *Paix*, la *Mort*, la *Châtiment*, etc., chez Ovide le *Souci*, l'*Amour*, etc., comme des êtres animés, des personnes vivantes, et plus nous descendons vers la fin de la littérature romaine, plus s'accentue cette tendance aux froides abstractions et aux allégories glacées : la *Discorde*, la *Faim*, la *Vieillesse*, la *Maladie*, etc., vont et viennent sans cesse dans les poésies de Silius Italicus, Claudien et autres de la même école. Les Romains avaient peuplé leur Panthéon de figures froides,

(1) Cette tendance est particulièrement visible dans *Od.*, I, 36, où il parle de *Erycina ridens, quam Iocus circumvolat et Cupido*, et en bien d'autres passages, par exemple, *Od.*, III, 1, 14 ; III, 24, 6 ; I, 35, 17 ; II, 17, 24 et ailleurs.

sans chair et sans moelle ; de même elles constituent une partie essentielle de leur poésie.

De tout cela, nous pouvons conclure que les Romains n'eurent pas en partage l'imagination fleurie, la souplesse et la variété du génie poétique des Grecs, et qu'ils se tournèrent bien plutôt avec prédilection vers les actes de raison, la réflexion et l'abstraction, pour lesquels, notez bien, ils avaient dans les premiers temps une aversion naturelle. La poésie grecque est un ravissant parterre où s'ébattent en foule les plus beaux enfants de la déesse Flora, où voltigent de joyeux papillons aux riches couleurs ; la poésie romaine ressemble plutôt à un potager bien soigné, avec des allées et des plates-bandes alignées au cordeau et d'où la fantaisie est absente.

§ 83. ***Amplification, contraste ; litote, hyperbole.*** — Si l'expression plastique nous rend les objets sensibles et les rapproche de nous, l'*amplification* et le *contraste* les agrandissent et les rendent plus sensibles encore. La répétition ou anaphore, l'épizeuxis ou épanalepsis, la gradation (climax), la litote, l'hendiadys, le pléonasme, l'hyperbole, le polysyndéton, l'antithèse, le chiasme, l'oxymôron et les autres figures, de quelque nom qu'on les appelle, visent au même but. Là où le

prosateur dit : *ubi secuit, in membra redegit,* le poète, pour mieux exprimer la rapidité avec laquelle les deux actes se sont succédé, dira (par la figure qu'on appelle ἐπιπλόκη, et avec pléonasme) : *secuit sectamque in membra redegit,* « quand il eut ainsi divisé la matière chaotique, il la partagea en éléments séparés » (Ovid., *Mét.*, I, 33). Virgile dira avec une abondance pléonastique et épique : *cavae cavernae* (*Énéid.*, II, 53); *rursus relegens* (*Ibid.*, II, 690), etc. Cette façon d'insister sur une idée en la répétant, n'est pas particulière à la poésie romaine, mais elle y est fréquente; et cela n'étonne pas chez un peuple qui, dès l'origine, s'est appliqué à fixer la langue du droit et qui par là s'est habitué à l'expression exacte et claire, même au prix d'une répétition de mots.

On amplifie l'idée aussi par le *pluriel des noms concrets* au lieu du singulier, surtout pour désigner les parties du corps (*colla, corda, pectora*), les instruments (*currus*), les lieux consacrés par la religion (*templa*), par l'emploi de *mille, centum,* etc., même pour un nombre restreint. Pour le commun des hommes et dans la vie de tous les jours il est bon de compter exactement à quel chiffre se monte un total, un ensemble d'objets; le poète, lui, n'a point ce souci prosaïque de l'exactitude; il en prend à son aise en mettant plutôt plus que moins, *ore*

rotundo, pour agrandir et augmenter l'idée ; il procède par comptes ronds, par *mille* et par *cents.* On prédit à Penthée qu'il sera mis en pièces : MILLE *lacer spargēre locis* (Ovid., *Mét.*, III, 522); l'arc-en-ciel a *mille colores* (Virg., *Énéid.*, IV, 701). On ne s'avisera pas de chercher querelle au poète au nom de la vérité et de la science, ce serait aux dépens de la poésie ; on ne peut mieux dépeindre d'un mot et plus heureusement cette gamme complète de couleurs des rayons solaires réfractés dans les nuages.

La *litote* est très aimée aussi des poètes classiques ; elle s'y rencontre fréquemment en des expressions et des tournures qui sont devenues d'usage courant et qu'on s'est transmises de génération en génération (par exemple *non sine numine divom ; non incauta futuri ; non acri favilla ;* Hor., *Od.*, I, 28, 14 : *non sordidus auctor naturae verique* = Pythagore ; Virg., *Eglog.*, II, 25 : *Nec sum adeo informis*). — Le contraire de la litote, l'*hyperbole*, produit encore plus d'effet ; elle est bien plus fréquente chez Virgile que chez Homère ; par ex., il dit *ad auras, ad astra* pour *sursum ; ad Tartara* pour *deorsum ; a vertice* pour *dēsuper*. Citons enfin la description si connue de la légèreté à la course de l'amazone Camille :

Illa vel intactae segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu laesisset aristas;
Vel mare per medium, fluctu suspensa tumenti
Ferret iter, celeres nec tingeret aequore plantas.
(*Énéid.*, VII, 808.)

§ 84. ***Comparaison avec des impossibilités naturelles.*** — Les comparaisons avec des choses ou des faits naturellement impossibles (*comparatio* ἀπὸ τοῦ ἀδυνάτου) est aussi un procédé extrêmement fréquent en poésie. C'est un motif musical qui est, avec d'autres du même genre, répété à satiété avec des variantes diverses. Il repose sur la prédilection des poètes pour l'effet de contraste. Il était déjà fortement développé chez les Alexandrins et les poètes idylliques comme Théocrite. On le voit commencer, quoique plus rare, avec Archiloque (frag. 74; Bergk, II, p. 403 : μηδεὶς ἔθ' ὑμῶν εἰσορῶν θαυμαζέτω | Μηδ' ἵν' ἂν δελφῖσι θῆρες ἀνταμείψωνται νομὸν | Ἐνάλιον καὶ σφῖν θαλάσσης ἠχέεντα κύματα | Φίλτερ' ἠπείρου γένηται, τοῖσι δ' ἡδὺ ἦν ὄρος.); Euripide (*Médée*, 410 : ἄνω ποταμῶν ἱερῶν χωροῦσι παγαί | καὶ δίκα καὶ πάντα πάλιν στρέφεται) et autres. Les Romains les prirent pour modèles, témoin les tournures reproduites du grec presque mot pour mot et souvent répétées. Naevius dit (*Bell. Pun.*, frag. inc. 11, p. 19, Vahl.) : *prius locusta pariet Lucam borem;* chez Plaute nous lisons, entre autres, *Poen.*, III, 5, 31 : *lupo agnum*

eripere postulant; Asin., 99 : *iubeas me piscari in aëre;* chez Lucrèce, V, 128 : *Sicut in aethere non arbor, non aequore salso | nubes esse queunt neque pisces vivere in arvis | nec cruor in lignis neque saxis succus inesse;* [chez Virgile, *Eglog.*, I, 59 suiv. :

Ante leves ergo pascentur in aethere cervi,
Et freta destituent nudos in litore pisces,
Ante, pererratis amborum finibus, exul
Aut Ararim Parthus bibet aut Germania Tigrim,
Quam nostro illius labatur pectore vultus.

cf. Properce, III, 7, 31 et suiv., éd. Müller :

Terra prius falso partu deludet arantes,
    Et citius nigros Sol agitabit equos,
Fluminaque ad caput incipient revocare liquores,
    Aridus et sicco gurgite piscis erit,
Quam possim nostros alio transferre dolores.

id., III, 30, 49 :

Tu prius et fluctus poteris siccare marinos
    Altaque mortali deripere astra manu,
Quam facere ut nostrae nolint peccare puellae.

I, 15, 29 :

Multa prius labentur vasto flumina ponto,
    Annus et inversas duxerit ante vices,
Quam tua sub nostro mutetur pectore cura (1).]

(1) Nous pourrions citer bien d'autres passages semblables ; nous renvoyons le lecteur à Properce, II, 3, 5 ; Hor., *Épod.*, 16, 25 et suiv. ; Catull., 61, 202 ; Virg., *Ecl.*, 3, 91 ; Ovid., *Trist.*, I, 8, 3 ;

Pour les autres figures, nous nous en tenons à ce que nous avons dit § 56. Elles étaient naturelles chez ce peuple né pour la rhétorique, sans cesse formé par la pratique du forum; le besoin d'employer ces figures était dans son sang et dans sa chair; comment aurait-il songé à y renoncer en poésie? Une tendance étonnante au pathos et à la déclamation se manifeste assez fréquemment même chez les meilleurs poètes; et trop souvent à la place de l'émotion vraie, chaude, on rencontre la phrase creuse et un étalage de mots vides et d'expressions sonores. On cherchait à dissimuler le vide de la pensée et la pauvreté d'invention sous la solennité pompeuse du style (1).

IV, 1, 57; *ex Pont.*, II, 6, 37; *Mét.*, XIII, 324; *Ars Am.*, I, 748; *Métam.*, XI, 315. Pour les poètes postérieurs comme Claudien et Némésien, voy. Biese : *Naturgefühl bei den Römern*, p. 143. [Dans la poésie française ces sortes de comparaisons sont rares; elles appartiennent plutôt au langage populaire et proverbial. C'est ainsi qu'on dit : « c'est vouloir couper un cheveu en quatre »; « chercher des poils sur des œufs »; « mettre la mer en bouteilles »; « mettre une pyramide sur sa pointe »; « faire rire un tas de pierres ». « Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau d'entrer dans le trou d'une aiguille. »] Procédé rare aussi dans la poésie allemande. Schiller, *Marie Stuart*, III, 3 : Eh' mögen Feuer und Wasser sich in Liebe begegnen und das Lamm den Tiger küssen; cf. *ibid.*, I, 10.

(1) Même les descriptions et les peintures subirent l'influence de la rhétorique, et Sénèque raille avec raison les poètes sur ce point : « *Aquiescunt oneri poetae non contenti ortus et occasus describere, ut etiam medium diem inquietent.* » (*Apocolocynthosis*, 2,

§ 85. ***Procédés particuliers à chaque poète.*** — Naturellement chaque poète a ses procédés particuliers, ses préférences pour telle ou telle forme, telle ou telle figure, etc. Virgile et Properce montrent une prédilection marquée pour le parallélisme, qui nous permet de nous figurer une idée et de la percevoir sous des jours différents, de voir un objet sous ses différentes faces. Pour les interrogations oratoires et les apostrophes, nul n'égale Properce (1). L'hendiadys, dont Properce n'offre qu'un exemple (IV, 3, 19 : *Crassos clademque piate*) est très fréquente chez Virgile. La division d'une idée en ses parties (par exemple, Virg., *Éneid.,* V, 64; Ovid., *Mét.,* XV, 871), ou d'un fait en ses moments principaux, la *distributio,* est un procédé où Tibulle est passé maître et auquel sa muse se complaît. Le jeu

3). Les discours surtout que les poètes épiques intercalent dans leur récit, le dialogue des drames sont étayés de tous les procédés de la rhétorique. L'exposition des combats qui se livrent dans l'âme de Didon chez Virgile ou de Médée chez Ovide peuvent rivaliser avec les *Suasoriae.* Aussi les apprentis orateurs étudiaient ces modèles, ces morceaux d'éloquence chez les poètes, et Virgile, sous l'empire, fut toujours considéré et étudié comme un manuel classique dans les écoles des rhéteurs.

(1) Il y a en tout 102 interrogations oratoires; rien que dans le deuxième livre, qui a 1362 vers, il l'emploie 62 fois; tandis que Tibulle dans ses deux premiers, qui ont 1352 vers, l'emploie seulement 24 fois. L'apostrophe est plus fréquente chez Properce que chez tous les autres poètes latins; voy., par ex., I, 1, 19; I, 17, 25 et ailleurs.

de mots, sans parler des comiques, est surtout cultivé par Ovide.

Il va sans dire que tous ces accessoires de rhétorique donnent au style quelque chose d'apprêté; cela sent toujours un peu le travail. L'expression paraît souvent recherchée et froide; elle n'a pas la chaleur et la verve de la poésie grecque. De même que les Romains n'ont jamais su tirer du marbre des statues aussi vivantes que celles sorties du ciseau des artistes grecs, de même ils n'ont jamais pu faire rendre à leur langue des sons inspirés et respirant la vie.

§ 86. *c) Naturel et simplicité.* — La troisième loi fondamentale de la diction poétique est le naturel et la simplicité. Que le poète soit naïf comme Homère ou manie le pathétique solennel comme le poète lyrique Horace, peu importe : son discours ne doit jamais nous donner l'impression de l'artificiel et du raisonnable. Un homme sous le coup d'une émotion vraie ne cherche pas de périodes construites avec art; de même dans la construction des phrases du poète nous ne devons pas voir au premier plan la raison qui examine, pèse et ordonne d'après la logique les membres de la période. Le poète cherche à produire une impression facile à saisir, agissant directement sur l'âme; il lui faut pour cela des

moyens d'expression simples et des constructions non embarrassées. Voilà pourquoi la poésie procède volontiers par propositions principales. L'emploi libre des adjectifs (par ex., *Aen.*, I, 208 : *Curisque ingentibus aeger = quamquam curis ingentibus aeger erat*), et l'emploi des participes au lieu des propositions subordonnées avec une conjonction communique au style une concision énergique (1). Les lourdes constructions par le gérondif sont évitées autant que possible; les propositions finales remplacées par l'infinitif (2). Au lieu de subordonner on coordonne les propositions; de cette manière la phrase est comme une chaîne qui se déroule et dont les chaînons se suivant avec symétrie, tous égaux et de même forme, offrent une série d'idées ou d'images équivalentes, également en relief. Au contraire, la période oratoire et la période historique est un anneau, un cercle fermé solidement qui ras-

(1) Tacite, qui imite les poètes, fait un emploi très fréquent des participes, et c'est une des causes de la concision de son style.

(2) Par exemple : *paratus aliquid facere* (= *ad faciendum*); *vinci dolentem* (= quod vinceretur), Hor., *Od.*, IV, 4, 63; *gens* LAETA DOMARE *labores*, Sil. Ital., III, 575; *telas Arabum* SPREVISSE SUPERBA, *id.*, III, 374; *cultus* GESTARE DECOROS *vix nuribus*, Luc., I, 164; SUADEBO INCENDERE *odores*, Virg., *Georg.*, IV, 264; *flectere iter sociis terraeque* ADVERTERE *proras* IMPERAT, Virg., *Én.*, VII, 35; FESTINARE *fugam* STIMULAT (*ibid.*, IV, 775), etc. Voy. l'histoire de cette construction dans Draeger, *Hist. Synt.*, §§ 412-435, et dans Schmalz, *Syntaxe lat.*, (vol. II du *Handbuch* d'Ivan Müller), § 217 et suiv.

semble en un tout unique et bien ordonné des parties inégales. Là où le prosateur dit : *ubi corripuere, ruunt*, Virgile dit, *Én.*, V, 145 : *corripuere ruuntque*. Au lieu de ce qu'on appelle en grammaire le *cum inversum* ou *additivum*(1), les poètes emploient *ecce* (par ex., *Énéid.*, III, 686 : *Certum est dare lintea retro* : | ECCE *autem Boreas angusta ab sede Pelori* | *missus adest*.), ou encore la simple juxtaposition ou parataxe (par ex., *Énéid.*, II, 801 et suiv. : *Jamque iugis summae surgebat Lucifer Idae* | *Ducebatque diem Danaique obsessa tenebant* | *Limina portarum, nec spes opis ulla dabatur* : | *Cessi et sublato montes genitore petivi*.). Une longue période en style indirect est l'affaire de l'historien : César, Tite-Live, Tacite en font un grand usage; pour le poète les idées et les sentiments, dans cette construction, manquent de relief et il préfère le style direct.

§ 87. — Les poètes romains se sont tenus en général aux principes et aux lois que nous venons de poser et d'expliquer. Mais pourtant il ne manque pas de passages qui prouvent le contraire. Trop souvent ils tombent dans le défaut naturel au peuple romain ; la *réflexion*, qui vient remplacer l'impres-

(1) Voy. ANTOINE, *Syntaxe lat.*, § 219, 3.

sion simplement et directement exprimée[1], et où l'on voit la lutte de la raison contre l'imagination et la sensibilité. Les odes d'Horace nous semblent êtres sorties de l'atelier d'un tourneur ou d'un ciseleur. Nous y constatons un souci trog grand de l'arrangement régulier des propositions, comme dans la prose ; il n'y a pas assez de ce désordre qui répond aux élans du cœur et de l'imagination ; on y trouve même les conjonctions du syllogisme, *ergo* et *quodsi*. L'enchevêtrement des propositions est aussi un trait caractéristique du style d'Horace. Les propositions principales sont coupées par toutes sortes de propositions intercalées, des parenthèses, comme dans la période savante de l'historien. On dirait que le poète a composé et arrondi ses strophes, non pour l'oreille, mais pour l'œil. En général, de tous les poètes du siècle d'Auguste, c'est Horace qui, dans son style, se rapproche le plus de la prose[2]. Chez Virgile on rencontre souvent aussi de longues périodes, surtout dans les discours qu'il fait tenir à ses personnages[3]. Les poètes élégiaques ont sans interruption cherché à rendre plus appro-

(1) Cf. Virg., *Énéid.*, VI, 173 ; I, 109 ; 121 : III, 694 ; VI, 14.

(2) Voy. Heerdegen, *Untersuchungen zur lat. Semasiologie*, III, p. 64.

(3) Voy., par ex., *Énéid.*, IX, 93-103 (réponse de Jupiter à Cybèle) ; VI, 451 et s. (discours d'Énée à Didon dans les Champs-Élysées) ; VIII, 213 ; VIII, 407-115 ; XI, 809-815.

priée au distique la langue latine, qui inclinait fortement vers la construction périodique. Il fallait combattre cette tendance, et Properce réussit enfin assez bien à faire coïncider la fin de la phrase avec la fin du pentamètre.

§ 88. *d*) ***Quatrième et dernier caractère du style poétique : une plus grande liberté d'allure.*** α) ***Ordre des mots.*** — La langue poétique a une plus grande liberté dans sa marche que la prose; cette liberté se reconnaît d'abord dans l'*ordre des mots*, que le poète dispose à son gré, sans s'astreindre aux règles plus sévères de la prose. Cela se comprend. Dans les langues modernes, ce renversement de l'ordre grammatical et logique n'est possible en poésie que dans une mesure très restreinte, parce qu'elles sont devenues analytiques par la disparition des désinences. Mais dans les langues anciennes, où la forme des mots, les désinences permettent de saisir facilement et d'un coup d'œil le rôle des mots et le rapport des membres de la proposition et de la phrase, il régnait en poésie la plus grande liberté. Pour faire ressortir deux mots qui vont ensemble, on les sépare par d'autres, par exemple on mettra l'adjectif qualificatif au commencement du vers, le substantif à la fin, parce que les mots qui occupent ces deux places attirent

davantage l'attention ; on reculera le sujet, lorsqu'il doit être particulièrement mis en relief, à la fin de la phrase et au commencement d'un vers, de façon à ce qu'il se détache bien de l'ensemble. Dans Ovid., *Mét.*, II, 818, les trois mots *stemus isto pacto* sont séparés les uns des autres par les mots qui annoncent le discours direct, de telle sorte que le vers est ainsi fait : « *Stemus, ait, pacto, velox Cyllenius, isto.* On finira le vers hexamètre par un monosyllabe pour marquer un contraste ou produire tout autre effet voulu par l'artiste. *Parturiunt montes, nascetur ridiculus* MUS (Hor., *Art poét.*, 139).

Sternitur examinisque tremens procumbit humi BOS
(*Énéid.*, V, 481.)
Insequitur cumulo praeruptus aquae MONS (*Ibid.*, I, 105.)
Vertitur interea caelum et ruit Oceano NOX (*Ibid.*, II, 250.)
Manet imperterritus ille
Hostem magnanimum opperiens, et mole sua STAT
(*Ibid.*, X, 770.)

En un mot, grâce à cette liberté, s'il sait en user habilement, le poète peut produire à son gré des effets variés.

§ 89. β) ***Archaïsmes.*** — Le poète a ce privilège de ne pas respecter les limites qui séparent les périodes du développement de la langue et de pouvoir

employer des mots et des tours qui sont d'un autre âge. Le prosateur, l'orateur ou historien, ne peut dépasser certaines limites très étroites : il doit parler la langue de son temps. Cicéron dit expressément qu'il ne doit que très rarement employer des termes ou des formes antiques, et s'il accorde que l'orateur peut par-ci par-là hasarder dans son style quelques mots vieillis et hors d'usage, *ad illustrandam exornandamque orationem*, il a soin d'ajouter, ce qui est significatif : *Verba inusitata, id est, prisca fere ac vetusta ab usu cotidiani sermonis iam diu intermissa poetarum licentiae liberiora esse quam nostrae* (*nostrae*, c'est-à-dire *oratorum*) (*de orat.*, III, 38, 153). De même qu'aujourd'hui nous cherchons à protéger contre l'intempérie les ruines grises des anciens châteaux-forts entourés de légendes, lesquels, comme des témoins d'un âge disparu, s'élèvent au milieu d'un beau paysage, ainsi les poètes, les uns plus, les autres moins, s'efforcèrent d'arracher à l'oubli les débris du langage antique qui s'étaient conservés dans les œuvres des vieux chanteurs. La langue poétique est de sa nature conservatrice ; par piété et par habitude elle garde précieusement et choie ce qui est antique, d'autant plus que, en règle générale, cet élément antique a un son plus plein et plus fort et donne ainsi au style quelque chose de digne et de respectable, une couleur par-

ticulière, une saveur de romantisme[1]. C'est ainsi que mainte expression ou mainte forme vieillie et hors d'usage, inusitée en prose et reprise par les poètes, est remise en circulation et rendue à la vie.

§ 90. ***Exemples.*** — D'après sa maxime : *Multa renascentur, quae iam cecidere, cadentque Quae nunc sunt in honore vocabula, si volet usus* (*Art. poét.*, 70) [2], Horace rafraîchit et rajeunit de vieux mots, comme *altercare* (*Sat.*, II, 7, 57 : ALTERCANTE *libidinibus tremis ossa pavore*), *indecorare* (*Od.*, IV, 4, 36 : INDECORANT *bene nata culpae*)[3]. Les mots *divus*, *civicus*, *hosticus*, que nous rencontrons souvent chez les poètes du siècle d'Auguste, avaient à peu près disparu de la prose et n'étaient restés que dans quelques formules consacrées (*divi manes*, *corona civica*, *in hostico*.) Des mots connus reparaissent à l'horizon avec des sens depuis longtemps disparus de l'usage, par exemple *templum*,

(1) Cic., *Orat.*, 24, 80 : *Sed etiam inusitata ac prisca sunt in propriis, nisi quod raro utimur.* Sur ce privilège et sur quelques autres particularités de la langue poétique voy. PHIL. WEGENER, Programme de Neuhaldensleben 1889, p. 18 et suiv.

(2) Cf. *Epist.*, II, 2, 115 : *Obscurata diu populo bonus eruet atque Proferet in lucem speciosa vocabula rerum, Quae priscis memorata Catonibus atque Cethegis Nunc situs informis premit et deserta vetustas.*

(3) Il est vrai qu'ici les manuscrits varient, les uns ont *indecorant*, les autres *dedecorant*, plus usité.

Énéid., IV, 484 = τέμενος, « cercle d'observation tracé dans l'espace par le bâton de l'augure, espace découvert » (*Hesperidum* TEMPLI *custos epulasque draconi quae dabat* (ici *templum* = « jardin »); *aptus* = « attaché à » ou « auquel quelque chose est attaché » (*Énéid.*, IV, 482 : *Ubi maximus Atlans axem humero torquet stellis ardentibus* APTUM); *quiescere* avec le sens inchoatif (*Énéid.*, IV, 523 : *Silvaeque et saeva* QUIERANT *aequora*), comme à l'origine tous les verbes en *-sco ; orare*, « parler » (*Énéid.*, X, 96 ; VII, 446, etc.)

Des *formes anciennes* aussi furent par la poésie conservées et protégées contre la ruine définitive. Des mots à forme antique comme *cupressus, intumus, optumus, proxumus, lacrumosus, formonsus, thensaurus, lavere, sectarier, gnatus ; mi = mihi, caldior = calidior, surpite = surripite, surrexe = surrexisse,* se rencontrent incrustés dans la bâtisse de l'œuvre d'Horace ; *olli = illi, quīs = quibus, impete = impetu, faxo, accestis, accingier, fervĕre, ceu, ast,* etc. sont des couleurs dans lesquelles Virgile trempe son pinceau pour donner à son récit le coloris archaïque. Les poètes emploient les verbes simples au lieu des composés, pour exciter l'imagination du lecteur, qui doit découvrir lui-même le sens que la préposition absente ajouterait au verbe : *piare, solari, tabere, temnere, linquere, suescere,*

tendere, etc. se sont ainsi conservés. Les formes actives remplacent les formes déponentes usitées : *populant* (*Énéid.,* IV, 403, où Servius fait la remarque suivante : « *populant* antique dixit ; nam hoc verbum apud veteres activum fuit, nunc autem deponens est »). Qui ne voit que les vieilles formes d'imparfait *mollibat* (Ovid., *Mét.*, VIII, 199), *nutribat* (*Énéid.,* VII, 485) *lenibat* (*Énéid.,* VI, 468) et les formes sans voyelle svarabhaktique *saecla*, *vincla, oracla* sont plus énergiques, donc plus convenables à la poésie héroïque que les formes usitées en prose ? Qui ne voit aussi que les génitifs en *-ŭm* de la 1re et 2e déclinaison, les accusatifs en *-īs* de la 3e, les parfaits en *-re* au lieu de *-runt* (1) donnent au style un cachet de noblesse et de dignité ?

§ 91. ***Les vieilles formes protégées par le mètre ; formules consacrées.*** — Le mètre a eu souvent une influence décisive ; ainsi la rime et la mesure chez nous ont protégé certains mots ou formes qui sans cela seraient tombées dans l'oubli. La poésie latine n'a pas la rime ; mais certaines

(1) Les formes de parf. en *-re* dans Virgile vont en diminuant des Bucoliques à l'*Énéide ;* ainsi elles sont dans les Bucoliques, les Géorgiques et l'*Énéide* dans la proportion de 96 : 97 : 19. Cicéron n'a un parf. en *-re* que *De Leg.* I, 2, 5 *successere* (?) ; César seulement *De Bell. Civ.* I, 51, 5 ; Nepos pas du tout.

formes se sont conservées, parce qu'elles s'encadrent très bien dans la structure du vers dactylique. C'est ainsi que se sont conservées longues en bien des endroits les désinences verbales ou nominales : *āl, ēl, īl, ōr, ā* (1). Virgile forme les génitifs pluriels des participes *-ans, -ens,* toujours en *-um* et non en *-ium*, par exemple, *moderantum, legentum* (le groupe *āntĭūm* ne pouvant entrer dans un vers hexamètre) ; il choisit donc, cédant ainsi aux exigences du mètre, les radicaux consonantiques, qui sont plus anciens. Nous lisons chez lui *constitĕrunt* (*Énéid.*, III, 681), au lieu de *constitērunt, aspris* au lieu de *asperis* (*Énéid.,* II, 379), et Ovide a *liquēfaciunt* au lieu de *liquĕfaciunt,* comme en prose (2).

On trouve aussi dans la poésie latine des *formules typiques, consacrées,* qui se transmirent de génération en génération et qui circulaient comme de vieilles pièces de monnaie ; les poètes latins ont peut-être plus que les autres écrivains pillé leurs prédécesseurs. Ainsi le *caerula caeli* d'Ennius se retrouve chez Lucrèce et chez Virgile, quelquefois

(1) Voy. Reichardt, *Jahrbücher für Philologie,* 1889, I, p. 797 ; et sur les archaïsmes dans Virgile, Wotke, *Wiener Studien*, VIII, p. 131-148.

(2) *Constitĕrunt* est bien la forme ancienne ; la preuve en est dans Corp. Inscr. lat. I, 173, 177 : *dedrot, dedro* ; voy. Stolz, *Grammaire lat.*, dans le *Handbuch* de Müller, II, p. 233.

même à la même place du vers qu'il occupe dans l'original (1).

§ 92. ***Archaïsmes de syntaxe.*** — Les poètes font revivre non seulement des formes et des expressions vieillies et hors d'usage, mais aussi des constructions empruntées aux vieux écrivains ; c'est ce qu'on appelle des *archaïsmes de syntaxe*. Nous signalerons comme tels l'emploi de l'accusatif et de l'ablatif sans préposition de mots autres que des noms de ville avec un verbe de mouvement pris dans son sens propre, par exemple, *Devenere* LOCOS LAETOS *et amoena* VIRETA (VIRG. *Énéid.*, VI, 638), l'emploi du datif pour marquer la direction, surtout avec les mots *caelo, ponto, terrae, Olympo* (2), etc., par exemple : *it clamor* CAELO (*Énéid.*, IV, 451); *tendebam brachia* CAELO (OVID., *Mét.*, II, 580); *viamque affectat* OLYMPO (*Géorg.*, IV, 562); ORCO

(1) RIBBECK, *Histoire de la poésie latine*, II, 339, édition allemande : « Certains commencements et certaines fins de vers, le choix et la place de certains mots, certains comparatifs et figures de style, pour des cas déterminés se transmirent d'un poète à l'autre et devinrent chez tous des habitudes et façons de parler qui ne changèrent plus. » (Voy. aussi ZINGERLÉ, *Ovid und sein Verhältniss zu den Vergängern und den gleichzeitigen röm. Dichtern*, Innsbruck 1869-71). Il y a peu de peuples où la force de la tradition et de l'imitation ait été aussi grande et l'indépendance individuelle aussi restreinte que chez le peuple romain.

(2) Voy. ANTOINE, *De casuum syntaxi Vergiliana*, Paris, Klincksieck, 1882, p. 149 et suiv.

demissus (Hor., *Od.*, I, 28, 10); *Nulla prius vasto labentur flumina* ponto (*Prop.*, I, 15, 29); *facilis descensus* Averno (*Énéid.*, VI, 126).

§ 93. ***Néologismes.*** — Mais nous constatons aussi chez les poètes la tendance opposée. S'ils conservent de vieux mots et de vieilles tournures, ils sont enclins d'autre part à introduire des nouveautés de *forme* et de *syntaxe*, et à donner aux mots anciens des *sens nouveaux*. C'est ce qu'on appelle des *néologismes*. Horace affirme fièrement que c'est un privilège du poète d'enrichir la langue nationale :

« *Ego cur, acquirere pauca*
Si possum, invideor, cum lingua Catonis et Enni
Sermonem patrium ditaverit et nova rerum
Nomina protulerit? Licuit semper semperque licebit
Signatum praesente nota producere nomen. »
(*Art poét.*, 55 et s.)

Et de fait la plupart des poètes ont usé de cette liberté. Comme nous l'avons remarqué plus haut (§§ 25 et 51), la langue latine manquait d'adjectifs composés, dont le poète se passe difficilement, s'il veut orner son style et le rendre pittoresque (1).

(1) Le poète et l'orateur se passent volontiers de ce moyen ; et même Cicéron s'exprime ainsi au sujet de certains adjectifs composés d'après la méthode grecque, comme *versutiloquus* : « Quare bonitate potius nostrorum verborum utamur quam splendore Graecorum...; asperitatem fugiamus « habeo istam ego *perterricrepam* » itemque « *versutiloquas* malitias » (*Orat.*, 49, 164).

Aussi depuis Ennius elle dirige ses efforts sur ce point et cherche à combler cette lacune. Il est probable que certains mots que l'on rencontre chez tel ou tel poète pour la première fois ont été créés par lui, ainsi *altitonans* chez Ennius, *arcitenens* chez Naevius, *magnisonus* chez Accius, *frugiferens* chez Lucrèce, *suaveolens* chez Catulle, *blandiloquens* chez Labérius, *auricomans* chez Virgile, *centimanus* chez Horace, *racemifer* chez Ovide. Il serait trop long de passer en revue toutes les expressions qui rentrent dans cette catégorie ; contentons-nous de donner les formations qui remontent à Ennius. Ce sont, outre *altitonans* déjà cité : *velivolis* Ann. 381, *saxifragis* Ann. 564, *altisonus* Ann. 561, *bellicrepa* A. 105, *caelicolum* A. 483, *doctiloqui* A. 568, *dulciferae* A. 71, *flammiferam* Trag. 50, *mortiferum* Trag. 363, *opiferam* Trag. 165, *lanigerum* Sat. 42, *belligerantes* A. 201, *altivolans*, A. 84, *bellipotentes, sapientipotentes* A. 188, *omnipotens* Trag. 202, *bipatentibus* A. 62, *blandiloquentia* Trag. 305, *signitenentibus* Trag. 132, *velivolantibus* Trag. 89. Nous appelons l'attention sur les deuxièmes parties de ces mots composés : ce sont pour la plupart des radicaux verbaux qui jouent le rôle de suffixes. Nous citerons du moins ceux de ces éléments composants qui reviennent le plus souvent, parce que ce sont eux qui donnent aux mots leur

caractère propre et forment le fond solide, le matériel principal avec lequel les générations successives des poètes romains ont opéré. Le travail d'invention consistait pour eux à trouver, non pas tant de nouvelles syllabes de dérivation que de nouveaux radicaux pour y adapter ces syllabes. Ce sont surtout les suivantes : *sonus, loquus, volus, genus, fragus, comus, ficus, dicus, sequus, rapus, capus, legus, fugus, petus, parus, gradus, spicus, vagus, premus, vomus, iugus, terus, crepus, fer, ger, canens, potens, parens, volans, manus, color, modus*, etc. Les poètes du siècle d'Auguste et des âges suivants imitèrent l'exemple des anciens et formèrent, sans mesure et sans discrétion, une foule de composés nouveaux dont l'abus dégénère parfois en jargon. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, la littérature latine offre à peu près 250 composés de *-fer* et de *-ger* (environ 170 en *fer*, 80 en *ger*), dont les suivants se rencontrent pour la première fois dans l'*Énéide : caelifer, conifer, fatifer, fumifer, legifer, malifer, olivifer, pacifer, somnifer, soporifer, aliger, turriger ;* Ovide a 22 compositions nouvelles en *-fer*, par exemple, *armifer*, et 7 en *-ger*, par exemple, *auriger* (1).

(1) Pour les formations nouvelles faites par Ovide, voy. Dräger, *Programme d'Aurich*, 1888, p. 17 ; il en compte 392, dont 153 ne se trouvent que chez Ovide et 139 sont des ἅπαξ εἰρημένα.

§ 94. ββ) ***Par dérivation.*** — Ce n'est pas seulement par la composition, mais aussi par la *dérivation* qu'on crée des mots nouveaux. Ici aussi Cicéron accorde aux poètes une bien plus grande liberté qu'aux orateurs. Il s'exprime ainsi en effet Orat. 20, 68 : « *Ego autem, etiamsi quorumdam grandis et ornata vox est poetarum, tamen in ea... licentiam statuo maiorem esse quam in nobis faciendorum iungendorumque verborum.* » C'est ainsi qu'Horace dérive de *cinctus* l'adjectif *cinctutus* (*Art poét.*, 50), de *iuvenis* il fait *iuvenari* (*Art poét.*, 246), de *ampulla*, *ampullari,* « parler avec emphase » (*Epist.* I, 3, 14). Virgile forme entre autres *gestamen*, *affatus, latrator*, *nimbosus, fumeus*, *cristatus, crinalis*, *stridulus, sternax* (en parlant d'un cheval qui s'abat et renverse son cavalier, de *sternere*), *acervare ;* Ovide : *agitabilis, dubitabilis, narratus*, *simulamen*, etc.

§ 95. γγ.) ***Sens nouveaux.*** — Le poète a aussi un champ immense et inépuisable pour la création des nouveautés, celui du *sens des mots.* Ici il peut donner libre cours à son imagination et faire briller son génie créateur. « *Dixerit egregie*, *notum si callida verbum | reddiderit iunctura novum* (Hor., *Art poét.* 47). Horace donne lui-même un exemple de cette liberté dans *Art poét.* 49 avec le

mot *indicium* pris dans le sens du grec σήμειον, « signification ». (« INDICIA *verba appellavit ; philosophi enim dicunt indicandarum rerum causa inventas esse voces* ». Porphyr.) Sont nouvelles des tournures comme *carpere viam*, *edere* = « parler, faire entendre », *haurire* = « percer » (*haurire pectora ferro*, Ovid.). Ici entre surtout en ligne de compte le domaine des métaphores(1).

§ 96. δδ) ***Nouveautés de syntaxe***. — En même temps la *syntaxe* s'enrichit d'un plus grand nombre encore de constructions nouvelles. Souvent le poète semble s'écarter à dessein et de parti pris des habitudes de la prose, et cela sans nulle nécessité. S'il n'en était pas ainsi pourquoi, par exemple, aurait-on renversé les rôles dans l'emploi de *quamquam* et de *quamvis*, en mettant le premier avec le subjonctif, et le second avec l'indicatif(2) ?

(1) Cic., *de orat.* III, 43, 170 : « Ita fit, ut omnis singulorum verborum virtus atque laus tribus exsistat ex rebus : si aut vetustum verbum sit, quod tamen consuetudo ferre possit aut factum vel coniunctione vel novitate ; aut translatum, quod maxime tamquam stellis quibusdam notat et illuminat orationem. »

(2) *Quamquam* introduit, comme relatif général, une proposition concessive renfermant un fait positif, d'où l'indicatif. Cicéron, César et autres le mettent aussi avec le subjonctif ; mais alors il est potentiel ou dépend d'une autre proposition au subjonctif ; de même chez Salluste, T. Live et Nepos. Puis est venu le subjonctif, même en parlant d'un fait réel ; Virg. une fois, *Aen.* VI, 394 : *Dis quam-*

Pourquoi Catulle, Tibulle et Properce se seraient-ils appliqués à éviter *utrum... an*, qu'ils remplacent par *an... an* ou *ne... ne* ?

Ces nouveautés sont souvent dues aussi à l'analogie avec des constructions latines anciennes ou avec les constructions grecques, et il est souvent difficile de décider laquelle de ces deux influences l'a emporté. Autrefois on expliquait toutes ces nouveautés syntactiques chez les poètes par des grécismes. Aujourd'hui on incline vers l'excès opposé et l'on semble vouloir tout ramener à une origine romaine antique (1). Le vrai est entre les deux. Il n'est pas douteux que dans bien des cas l'influence

quam geniti atque invicti viribus ESSENT ; emploi plus fréquent déjà chez Horace et qui finit par dominer chez Tacite et Pline le jeune. — *Quamvis* se trouve avec l'indicatif chez les anciens comiques, d'après son étymologie ; quelquefois même chez Cicéron pour marquer la concession, p. ex. *pro Rabir. Post.* 2, 4 : QUAMVIS *patrem suum numquam* VIDERAT (sans doute pour éviter *quamquam... numquam*), puis chez les poètes du siècle d'Auguste, Virgile, Horace, Properce et Ovide. (N. d. T.)

(1) Voy. sur cette question J. SCHÄFLER ; Amberg, 1884. D'autres travaux sur ce sujet sont indiqués dans *Zeitschrift für Gymnasialwesen*, 1886, p. 23. Voy. aussi, C. G. JACOB : *Quaestiones epicae sive symbolae ad grammaticam Latinam poeticam,* Quedlinbourg, 1839 ; Chr. D. JANUS, *De arte poetica Latina,* Leipzig, 1874 ; WAGNER, *Quaestiones Vergilianae* dans le 4e volume de l'édition Heyne-Wagner ; R. STERN, *Gundriss einer Grammatik für Römische Dichter zum Shulgebrauch*, Arnsberg, 1851 ; L. MÜLLER : *Quintus Ennius,* Pétersbourg, 1884 ; et surtout la thèse française de M. BRENOUS : *Études sur les hellénismes dans la syntaxe latine,* Paris, 1895.

grecque a agi et qu'on a plus volontiers imité la syntaxe grecque là où il y avait dans la langue ancienne des modèles sur lesquels on pouvait s'appuyer : ainsi le sentiment de la langue nationale n'était point blessé. Par exemple, l'infinitif avec les verbes de volonté (au lieu de *ut*, *ne*) s'explique par l'analogie avec *iubere, vetare*, etc. qui étaient ainsi construits de tout temps; toutefois il est vraisemblable que l'influence de la syntaxe grecque n'est pas étrangère à l'extension qu'a prise cette tournure (1). [Nous avons déjà parlé de cet emploi de l'infinitif au sujet de la tendance des poètes à simplifier la syntaxe.] L'influence grecque est visible

(1) A partir d'Ennius on trouve des exemples de l'infinitif après les verbes suivants : *dare, ire, callere, expetere, optare, experiri, meminisse, affectare, agitare. instare, insistere, occupare, certare, orare, invitare, postulare, hortari, imperare, curare, carere, negare, invidere, mittere, neglegere, cessare, morari, metuere, gaudere, infitiari, instat, dignum esse*. Depuis Lucrèce nous trouvons construits avec l'infinitif : *donare, reddere, relinquere, adimere, avere, valere, petere, quaerere, temptare, pugnare, monere, monstrare, stimulare, sollicitare, dignari, indignari, fugere, luctari*. Nous rencontrons dans Catulle pour la première fois *poscere* et *rogare* avec l'infinitif. D'après ces exemples les poètes du siècle d'Auguste construisirent alors avec l'infinitif *accingi, est* ou *fert animus, imponere, impellere, adigere, agere, refugere, trepidare, invenire, instituere, movere, urgere, vincere, furere. praeferre, amare, delectari, perhorrescere, tradere, sumere, proponere, tenere, precari, compellere, remittere, ferre, repugnare, pavere, fastidire, dedignari, arcere, dolere, gemere, erudire, irritare, concitare, saevire, extimescere, tribuere*. Cf. Schmaz, *Synt. latine*, dans le *Handbuch* de Müller § 217 et suiv.

aussi dans des constructions comme *maior videri* = μείζων ἰδέσθαι, *niveus videri* = λευκὸς ἰδέσθαι, *cernere erat* Aen. VI, 596 = ἦν ὁρᾶν ; *quem virum aut heroa lyra vel acri tibia* SUMIS CELEBRARE, *Clio* = αἱρεῖσθαι, δίδοναι avec l'infinitif. *Achilles cedere nescius, puer dignus cantari* rappellent ἱκανός, ἄξιος avec l'infinitif. L'influence étrangère est plus sensible encore dans des passages comme Catulle 4, 2 (*Phaselus ille...* AIT FUISSE *navium* CELERRIMUS) ou VIRG. *Aen.* IV, 305 (*dissimulare sperasti*) C'est un grécisme bien caractérisé, et l'on attendrait ici d'après l'usage latin l'accusatif avec l'infinitif et non le nominatif (*Phaselus ait se fuisse celerrimum* ; *te dissimulaturum esse sperasti*). De même la construction du participe au nominatif avec les *verba affectuum* (p. ex. : *gaudent* PERFUSI *sanguine fratrum* VIRG. *Georg.* II, 510 ; *gaudent scribentes* HOR. *Ep.* II, 2, 116) fait penser aux constructions grecques analogues. p. ex. χαίρω ἀκούσας, et lorsque Horace, dans le passage de l'*Art poétique* cité plus haut, dit : *Ego cur acquirere pauca si possim,* INVIDEOR, pour *mihi invidetur,* sûrement il avait dans l'esprit le grec φθονοῦμαι (de φθονεῖν τινι).

Il en est pour la *syntaxe des cas* comme pour celle des modes. Ce qu'on appelle l'*accusatif grec,* dont l'emploi appartient surtout à la poésie et qui auparavant, comme l'indique son nom, était regardé

comme une imitation de la syntaxe grecque, a existé dans l'ancien latin, et cette circonstance ne pouvait qu'encourager les poètes du siècle d'Auguste, et même ceux qui les ont précédés, à faire un emploi très étendu d'une construction si aimée en grec, et à dire, par exemple, *velari caput* (= ἐγκαλύψασθαι τὴν κεφαλήν) que l'on trouve déjà chez Ennius, Plaute et Lucrèce. Mais des constructions comme *desinere querelarum* (Hor., *Od.*, II, 9, 16), *desistere pugnae* (Virg., *Én.*, X, 441 = ἀφίστασθαι τῆς μάχης), *solvere operum* (Hor., *Od.*, III, 17, 16 = ἀπολύειν τινός), *mirari aliquem laborum* (Virg., *Én.*, XI, 126 = θαυμάζειν τινά τινος) sont des imitations directes de la syntaxe grecque; tandis que *regnare populorum* (Hor., *Od.*, III, 30, 12) et *cupere alicuius* (Plaut., *Mil.*, 964 R) peuvent s'expliquer, soit par l'analogie avec ἄρχειν, ἐπιθυμεῖν, soit par l'analogie avec *regem, cupidum esse* (1).

§ 97. ***Trait saillant et caractère principal de la langue poétique.*** — Tels sont les caractères fondamentaux de la langue des poètes romains. Ils

(1) Il faut admettre dans l'extension de ces emplois du génitif la double influence de l'analogie et de l'imitation grecque. Mais l'analogie a eu une part plus grande ; c'est le sens, l'idée qui entraine par analogie l'emploi du cas; *fastidire alicuius rei* = *fastidiosus esse alicuius rei;* on dit *vereri alicuius* par analogie avec *pudet* : *laborum decipitur* = *laborum obliviscitur; desipiebam mentis* (Plaut.) = *angor, pendeo animi.* (N. d. T.)

montrent que les poètes n'ont pas manqué de bonne volonté et qu'ils ont fait des efforts louables pour enrichir, embellir et assouplir la langue nationale [1], mais que leur puissance poétique était loin d'égaler celle des Grecs et que la langue qu'ils avaient à leur service ne les favorisait pas. Ils n'ont pas senti jaillir en eux et hors d'eux la source vive de la poésie. Les plus grands poètes mêmes du siècle d'Auguste étaient pour la plupart plutôt de grands talents que des génies. Ainsi s'explique l'aveu résigné d'Horace : « *Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo Musa loqui.* » Mais cette pauvreté relative de l'expression poétique ne doit pas être attribuée seulement aux facultés limitées des poètes, mais aussi à l'essence même et au caractère de la langue latine. Elle était faite d'un métal dur et cassant, difficile à travailler ; et il faut savoir gré aux ouvriers comme Lucrèce, Virgile et Horace qui, par un labeur obstiné, ont forgé ce métal sur l'enclume et ont contribué à le rendre plus maniable.

(1) Ce que dit Cicéron en parlant du poème de Lucrèce (*ad Quint.*, fr. II, 11 : « *Non multis luminibus ingenii, multae tamen artis* » peut se dire aussi plus ou moins de tous les poètes romains. Leur puissance d'imagination était restreinte ; c'est dans l'élégie et dans la satire qu'ils ont le mieux réussi, ces genres convenant mieux à leurs qualités d'esprit. Peu d'entre eux pouvaient dire comme Ovide : « *Quidquid tentabam scribere versus erat.* »

CHAPITRE IV

LA LANGUE DU PEUPLE

---

§ 98. ***Sermo vulgaris, cotidianus.*** — Il en est de la langue populaire latine comme du langage populaire chez les autres peuples. On a cru longtemps en Allemagne que la langue populaire allemande était sortie par mutilation et par corruption de la langue des gens lettrés. Cette opinion est aujourd'hui abandonnée, et les écrits de Klaus Groth ont contribué pour une bonne part à en démontrer l'erreur. Il a montré, en effet, par des raisons frappantes et d'une façon irréfutable, que le dialecte est « non pas une caricature de la langue savante et littéraire, mais le marbre dans lequel

celle-ci a été taillée », qu'il ne faut donc pas voir dans le dialecte un haut-allemand corrompu, mais le substratum de la langue commune. Les idées que l'on s'était faites de la langue populaire des Romains se sont modifiées de la même manière. On est convaincu aujourd'hui que le rapport de mère à fille, par lequel on expliquait autrefois la langue vulgaire, ne trouve pas ici son application et que cette langue vulgaire ne peut pas être sortie d'une corruption grossière du langage des patriciens de Rome et des gens instruits, mais que l'une et l'autre langue doivent être regardées comme filles d'une mère commune, l'ancien latin. Elles sont donc comme deux héritières collatérales ; elles ont vécu, non pas l'une après l'autre, mais l'une à côté de l'autre. Cela ne veut point dire que, géographiquement, elles aient été nettement séparées l'une de l'autre, ni qu'elles aient été parlées par les mêmes hommes, selon les circonstances, mais que c'est le degré de culture intellectuelle qui décidait de l'emploi de l'une et de l'autre langue. C'est ainsi que dans certaines villes du Midi de la France, on parle patois ou français, selon le degré d'instruction que l'on a reçu. Autre chose est la langue dans la bouche du paysan, autre dans celle de la populace des villes ; autre aussi est la langue employée dans ses relations journalières par l'aristocratie

romaine(1). Malheureusement aucune des deux nuances du latin parlé ne nous a été conservée par la tradition orale et tout ce qui nous est parvenu de ces temps anciens repose sur une reproduction écrite(2). Il manque donc un critérium sûr pour nous rendre compte de la prononciation. Il serait pour nous d'une importance inappréciable de savoir

(1) Dans le cercle de ses amis et dans ses relations avec les siens, Quintilien lui-même, le savant professeur de rhétorique, renonçait à la dignité grave de la langue professorale et se servait du *sermo cotidianus*, comme il l'avoue XII, 10, 40.

(2) Les sources les plus importantes pour la connaissance du *sermo cotidianus* sont les lettres de Cicéron (cf. *ad Fam.*, X, 21 : « Epistolas vero *cotidianis verbis* texere solemus », les épitres et satires d'Horace, etc.; d'autre part le *Bellum Africum* et le *Bellum Hispaniense*, qui probablement ont pour auteurs des hommes du peuple, puis un grand nombre d'inscriptions, les romans, les comédies et les écrits des Pères de l'Église sont en première ligne pour nous éclairer sur la langue vulgaire. M. Sittl, dans son Mémoire lu à l'assemblée des philologues de Görlitz en 1889 (cf. *Jahrbücher für Philol.*, 1890, II, p. 142), outre la langue des paysans (*rusticitas*) et la langue de la conversation des gens de lettres (*sermo cotidianus, consuetudo*), distingue encore le dialecte des petites villes (*oppidanum dicendi genus*), qui tient le milieu entre les deux. Comme source du latin vulgaire, il n'admet ni les inscriptions ni les écrivains, mais seulement les langues romanes, et il dit que les œuvres auxquelles on s'adresse comme sources de renseignements ne sont écrites ni en latin savant ni en latin vulgaire, mais en mauvais latin. M. Sittl en cela va trop loin. Évidemment aucun monument écrit ne peut nous renseigner suffisamment sur la prononciation, le ton et l'accent; mais la nature des formes et de la syntaxe et les particularités dans la formation des mots et leur signification sont démontrées comme vulgaires par les traits principaux qui se retrouvent dans toutes ces sources.

exactement comment le Romain cultivé et comment le peuple prononçait tel ou tel son, voyelle ou syllabe, comment ils accentuaient les syllabes et modulaient la voix, s'ils parlaient vite ou lentement. Car le signe caractéristique qui distingue surtout les différents idiomes est, en dehors du vocabulaire et de la flexion, la nature des sons. Quant aux rapports syntactiques, ils ont entre eux une grande parenté.

§ 99. ***Rapport entre la langue populaire et la langue écrite.*** — Au-dessus du *sermo vulgaris* et de la *consuetudo* ou *sermo cotidianus* s'élève la *langue écrite* ou *littéraire*. Elle a dépouillé la robe de chambre commode et apparaît revêtue de l'élégant habit de cérémonie. Elle accuse plus de fixité dans les sons et dans les formes de la flexion ; elle vise à la pureté, à la finesse, à l'élégance dans le choix des mots, elle a une régularité plus sévère dans la syntaxe. Mais elle n'est pas arrivée tout d'un coup à ce résultat; elle n'est pas apparue soudain parfaite et armée de tous ses moyens comme Athéné est sortie avec toute sa perfection du cerveau de Jupiter. Il a fallu travailler le dur métal avec énergie et persévérance avant d'en faire sortir l'armure éclatante de la prose cicéronienne. Chaque génération y a contribué en quelque chose,

et la forme s'est ennoblie et embellie au fur et à mesure de la culture intellectuelle. Comme Pétrarque et Dante ont façonné l'Italien, Rabelais le Français et ont ainsi rendu ces deux langues aptes à devenir des langues littéraires, comme Luther par sa traduction de la Bible a étendu le domaine de l'allemand parlé dans les chancelleries et lui a donné une plus grande autorité, de même ce furent les poètes *semigraeci* de l'Italie méridionale, un Livius Andronicus, un Pacuvius, un Naevius, un Ennius et d'autres qui par leur reproduction des modèles grecs commencèrent à créer pour le latin une forme qui resta le type de l'idiome littéraire.

Deux circonstances favorisèrent ce progrès : d'une part le besoin d'une langue littéraire, et d'autre part la connaissance d'une langue étrangère. Les deux facteurs, ici comme partout quand il s'agit de créer une langue écrite, exercèrent une influence prépondérante. Instinctivement on se sentit poussé à créer, pour y verser les beaux chants et les doctrines élevées des plus grands poètes de l'Hellas, un moule plus parfait et plus élégant que n'était la *prisca Latinitas,* sur laquelle se voyait par trop l'estampille du parler rustique. D'un autre côté, la connaissance du grec fournit à ces hommes la possibilité de comparer, forma leur goût, affina

leur oreille et la rendit sensible aux beautés du style, leur montra enfin la voie par laquelle on pouvait amener la construction de la phrase à une plus grande perfection. Ce que ces poètes commencèrent, leurs successeurs le continuèrent, limant, polissant, arrondissant les angles, jusqu'à ce que le latin, entre les mains habiles des stylistes de marque, reçût vers le milieu du premier siècle avant J.-C. la forme classique.

§ 100. ***Marche du développement de la langue populaire. — Ses caractères : a) Recherche la commodité.*** — Entre cette langue littéraire, formée par la science et l'art, et le *sermo cotidianus*, il y eut des rapports et une influence réciproques continuels, parce que les mêmes personnages qui dans leurs relations journalières entre eux se servaient de ce langage étaient les mêmes qui produisaient des œuvres littéraires. Cela fit que le *sermo cotidianus* eut plus de fixité et de continuité que l'idiome populaire, qui était en un continuel changement, comme la masse par laquelle il était parlé (1). Mais du côté d'en bas il s'enferma dans

(1) On peut se rendre compte de la rapidité avec laquelle s'opéraient ces transformations par le témoignage de Cicéron et d'Horace, d'où il ressort que dans la seconde moitié du premier siècle av. J.-C. on ne comprenait plus que très difficilement les vieux chants romains.

une barrière infranchissable, et rarement telle ou telle expression passa des couches populaires dans les cercles plus élevés, soit que la chose exprimée fût une création du peuple et que le nom fût accepté avec la chose, soit que l'auteur de l'expression se soit élevé d'une condition infime, assez pour avoir des relations avec l'aristocratie.

Ainsi donc les deux dialectes frères, le *sermo cotidianus* et le *sermo vulgaris* persistèrent pendant des siècles et vécurent côte à côte. L'un, le populaire, coulait comme le torrent impétueux des montagnes, libre et sans entraves, toujours croissant et changeant son cours, l'autre, comme un fleuve de la plaine, tranquille, aux eaux pures, réglé dans son cours et endigué par la main des hommes. A la fin le fils indomptable de la nature l'emporta sur son compagnon de caractère plus doux et le réduisit en servitude, c'est-à-dire que, par l'altération des mœurs dans le sens de la grossièreté, le *sermo urbanus* se rapprocha tellement du latin vulgaire qu'à la fin ils se confondirent.

§ 101. ***Changements dans la phonétique.*** — Nous n'avons pas l'intention de suivre par le détail

Ce qui restait de la vieille poésie rituelle, les *Axamenta* et en général les poésies en vers saturniens, était pour les épigones un livre scellé de sept sceaux.

le développement des deux dialectes, mais seulement d'exposer les *caractères essentiels du latin populaire*, en nous référant à l'occasion au langage de la conversation.

Au temps où Ennius, Plaute et d'autres poètes fondaient la langue littéraire, le dialecte populaire avait déjà subi des pertes considérables dans le domaine des sons, des voyelles et des syllabes. Les finales des mots surtout étaient exposées à disparaître : le *d* de l'ablatif singulier dans les désinences *ad*, *od, ed, id,* etc., était tombé; *m, s* et *t* étaient en train de disparaître; des voyelles furent abrégées ou rejetées, retranchées par la syncope dans l'intérieur des mots; d'autres, au contraire, intercalées pour éviter la dure rencontre de deux consonnes (1). Tous ces changements étaient occasionnés par les rapports de tonalité des syllabes entre elles. En effet, plus on poussait avec force la syllabe tonique, moins il restait de souffle pour articuler la syllabe suivante, sur laquelle la voix redescendait et qui,

(1) Ceci avait lieu surtout devant ou après *l*, *r*, *n* : de la prononciation de ces liquides se dégageait naturellement une voyelle, lorsqu'elles étaient précédées ou suivies d'une consonne, *u* devant *l*, *e* devant *r* et *i* devant *n*, par ex. : *saeculum* = *saeclum, populus* = *poplus*, etc., *opera* = *opra*, *Terebonius* = *Trebonius*, *ager* du rad. *agro; guminasium* = *gumnasium*, *dominus* = *domnus*, etc. Cf. Schmidt : *Zur Geschichte des indogermanischen Vokalismus*, II, p. 312-370; Corssen, *Aussprache*, etc., II, p. 384.

par cela même, en latin comme dans les autres idiomes populaires, fut plus ou moins amoindrie. Cette tendance à la dégradation des syllabes non accentuées devint tellement forte et le phénomène prit un tel développement que, en dépit de tous les efforts, il ne fut pas possible de lui opposer une digue et d'enrayer le progrès. Ce qui s'était ainsi perdu dans le cours des siècles, les créateurs de la langue littéraire ne purent le faire revivre que peu à peu. Lorsque Ennius dans ses *Annales* nous aligne dans les deux hexamètres suivants les noms des douze grands dieux :

Juno, Vesta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars,
Mercurius, Jovi(s), Neptunus, Vulcanus, Apollo.

la valeur métrique de l'*s* final nous montre les incertitudes et les libertés de la prononciation de ce temps-là. Dans les autres mots, il est vrai, *s* final a conservé toute sa valeur et il rend longue par position la voyelle précédente ; mais dans *Jovis* on le perçoit à peine comme son particulier, et le mot doit être lu comme un pyrrhique (*Jŏvĭs*). Nous constatons encore chez Lucrèce des traces de cet amoindrissement de *s* final et de sa valeur douteuse ; et même l'élision de *m* final devant la voyelle initiale du mot suivant s'est établie à partir de ce temps et

pour toujours dans la poésie latine. Mais grâce à l'influence de la langue écrite on revint de plus en plus au sentiment que ces consonnes finales avaient une existence légitime et le droit d'être prononcées. C'est ce que prouvent les paroles de Cicéron qui (*Orat.*, 48, 161) désigne la prononciation *omnibu(s) princeps* comme *iam subrusticum,* mais qui ajoute : *olim autem politius* (1).

§ 102. — Aux modifications phonétiques de la *lingua rustica* énumérées jusqu'ici s'en ajoutèrent d'autres : *m* et *n* devant les labiales du même degré et les dentales perdirent leur ancienne valeur et furent tantôt pas prononcées du tout, tantôt très affaiblies. La tendance à fondre les diphthongues en sons simples devint visible et prononcée. Si dans la *prisca Latinitas ei, eu, ou, ai, oi* étaient déjà fondus en *í, ú, ae* et *oe*, maintenant *ae* lui-même s'affaiblit en *ê* et *au* en *ô* (par ex., *sodes = si audes*). C'est à ce changement phonétique que la *gens Clo-*

(1) Voici ce que dit Cicéron dans ce passage : « Quin etiam, quod iam subrusticum videtur, olim autem politius, eorum verborum, quorum eaedem erant postremae litterae, quae sunt in *optumus,* postremam litteram detrahebant, nisi vocalis insequebatur. Ita non erat ea offensio in versibus, quam nunc fugiunt poetae novi. Ita enim loquebamur : qui est *omnibu' princeps,* non *omnibus princeps* et : vita illa *dignu' locoque,* non *dignus.* »

dia et la *gens Plotia* doivent la forme de leur nom ; elles ont formé deux branches qui se distinguent ainsi des *Claudii* et des *Plautii.* Cette corruption a pénétré pour certains mots même dans la langue classique, par exemple dans *explodo,* à côté de *explaudo, lôtus* à côté de *lautus*, tandis que *plôstrum* est resté exclusivement vulgaire à côté de la forme classique *plaustrum.* D'après Diez, *Grammaire des langues romanes,* 4e éd., p. 170 : *auricula, cauda, caulis, caupo, claudere, taurus* ont des formes populaires en o : *oricula, coda*, etc. Une autre preuve de l'incertitude de la prononciation de la diphtongue *au,* incertitude qui existait encore du temps de Cicéron, même chez les Romains lettrés, c'est l'introduction du son *au* dans le mot *origa* devenu *auriga,* alors que rien ne justifie cette orthographe (*origa* de *oreae*, sous-ent. *habenae*, « les rênes qui sont attachées à la bouche »). Cette altération doit être attribuée au désir d'éviter une prononciation plébéienne et à l'ignorance de l'étymologie.

§ 103. — A partir du milieu du premier siècle cette dégradation des sons prit des proportions de plus en plus grandes ; elle s'étendit aux consonnes ; c'est ainsi qu'on mit sur le même pied le *b* et le *v* (d'où en français « *avoir* » = *habere*), le *s* et

le *x* (d'où en vieux français « *samit* » = ἑξάμιτον, ἑξάμιτον de ἕξ et μιτος, tissus fait avec six fils), le *i* et le *e*, le *u* et le *o*, pendant que *pt*, *ct*, *sc* dans l'intérieur des mots se changeait souvent en *tt*, *ss* ; et dans les mots qui commençaient par *s* suivi d'une consonne, la syllabe initiale se conserva intacte grâce à l'addition d'une voyelle devant *s* ; c'est ainsi que le français « était », vient du vieux français « estait » = *stabat*, « épée » de « espée » *spatha*.

Il est facile de reconnaître dans ces changements la tendance à rendre la prononciation plus facile, le principe du moindre effort. Le peuple n'aime pas à faire des efforts ; il n'aime pas les mots longs et les groupes de sons, de consonnes surtout, difficiles à prononcer, et il les simplifie pour s'en faciliter la prononciation.

§ 104. ***Flexion.*** — α) ***Conjugaison.*** — Ce trait caractéristique est mis en évidence aussi dans les formes de la *conjugaison*. La masse n'aime pas à réfléchir longtemps, elle ne se donne pas la peine de chercher à comprendre la multiplicité et la variété des formes de la flexion ; elle n'aime pas cette richesse en désinences nominales et verbales qui rend plus difficile le maniement de la langue ; en général tout ce qui est compliqué et exige la réflexion lui est antipathique. Elle se contente des

différences des radicaux qui renferment et portent avec eux le sens des mots; quant aux désinences, elles les retranche volontiers ou du moins les nivelle et les égalise par l'analogie ; elles sont d'importance secondaire. Nulle part l'analogie n'exerce son influence sur un domaine aussi étendu que dans la langue populaire; nulle part on ne vise à l'uniformité avec autant de persistance et de logique, en ramenant tout à des formes que l'on affectionne. C'est ainsi que la conjugaison consonantique ou forte a à enregistrer des pertes considérables au profit des verbes dérivés en *-are*, *-ere*, *-ire*. Non seulement le futur dans la plupart des verbes est formé en *-abo*, *-ebo*, *-ibo*, mais beaucoup de verbes passent tout entiers dans la conjugaison vocalique, c'est-à-dire, des thèmes à voyelle : *consternare, fodare, spernare,* ont remplacé *consternere*, *fodere*, *spernere* ; *moriri* (cf. le français « mourir »), au lieu du classique *mori*, s'est même glissé dans les métamorphoses d'Ovide (XIX, 215). Le redoublement, si rare dans la bonne latinité, disparaît à peu près complètement, et *curri* remplace *cucurri*.

§ 105. β) ***Déclinaison.*** — Dans la *déclinaison* nous constatons des phénomènes analogues. Un grand nombre de radicaux consonantiques, par l'ad-

dition d'un *a* ou d'un *o*, ont passé dans la première ou dans la deuxième déclinaison. Cela est arrivé pour certains mots étrangers, par exemple *Crotona* au lieu de *Croton, Troezena* au lieu de *Troezen, Hellada* au lieu de *Hellas*, *lampada* au lieu de *lampas*, *aulona* au lieu de *aulon, onycha* au lieu de *onyx,* etc., et aussi pour des mots purement latins, par exemple, *cassida* au lieu de *cassis, retium* au lieu de *rete,* etc. On procéda plus simplement encore avec les mots grecs en *-ma* et les noms neutres en *-us* à radical terminé en *s*. On fut amené par la ressemblance de la désinence du nominatif à décliner les uns comme des féminins de la première déclinaison, les autres comme masculins de la deuxième : *diadema*, *ae; plasma*, *plasmae; tempus*, *tempi; corpus, corpi;* d'où les pluriels italiens comme *tempi,* par exemple dans le proverbe *tempi passati*. Dans d'autres mots, c'est la forme du génitif qui amène la modification du radical : des thèmes en *-i* comme *lactis* et *falcis* sont ainsi sortis des génitifs de *lac* et *falc*. Il s'établit une uniformité remarquable dans la déclinaison des noms propres, masculins aussi bien que féminins : le plus grand nombre d'entre eux prirent les formes métaplastiques en *-tis* et en *-nis,* surtout les noms propres en *-es, -as, -is, -os, -e* et *-a,* par exemple *Agathoclenis* (nom. *Agathocles*), *Niceronis* (nom. *Niceros*),

Hermionetis (nom. *Hermione*), *Felicianetis* (nom. *Feliciana*)(1).

Les formes casuelles s'écartant de la déclinaison normale, comme celles du génitif et du datif des pronoms de la deuxième déclinaison en *-ius* et en *-i*, furent autant que possible écartées et remplacées par les formations régulières, par exemple *totae* = *totius*, *nullo* = *nulli*. En général on supprima les exceptions sous toutes les formes ; la minorité dut rentrer dans la règle à laquelle la majorité était soumise. Ainsi les masculins de la troisième déclinaison en *-is*, comme *finis* et *pulvis*, sous l'influence de la terminaison qui appartient surtout à des noms féminins, devinrent féminins ; d'où en français « *la* poudre », « *la* fin ». Les substantifs neutres surtout furent fortement décimés et transformés en masculins ou féminins, phénomène qui a amené dans les langues romanes la disparition à peu près complète du neutre. Naturellement cette confusion des genres fut essentiellement favorisée par la disparition dans la prononciation et même dans l'écriture des consonnes finales : *-us* et *-um* étant prononcés dans la deuxième déclinaison tout à fait de même (*poplou*,

(1) Cf. Schuchardt, *Vokalismus des Vulgärlateins*, I, p. 34, 232 ; O. Sievers, *Quaestiones onomatologicae*, dans Ritschl's *Acta Soc. philol. Lipsiensis*, II, p. 55-104 ; Bonnet, *Le latin de Grégoire de Tours*, p. 349 et suiv.

templou ou même *poplo, templo*), il y avait de grands risques pour que les mots de la deuxième déclinaison perdissent leur distinction de genres, et le masculin étant plus noble que le neutre, ce fut à son profit que s'établit l'uniformité.

§ 106. ***Formation des mots***. — Comme dans la flexion, une forte tendance à l'uniformité se laisse voir aussi dans la *formation des mots*. Ainsi la terminaison adverbiale *-iter*, qui dans le latin classique est presque exclusivement employée dans des dérivations d'adjectifs de la troisième déclinaison, s'étend à ceux de la deuxième. Tandis que Cicéron et César ne forment guère de cette façon anormale que *firmiter, duriter, humaniter*(1), *largiter*, ce suffixe est presque le seul usité dans la langue du peuple, [qui en cela n'a fait sans doute que généraliser un usage de l'ancienne langue, puisqu'on trouve dans les anciens auteurs des adverbes comme *aequiter* (Liv. And., Pacuvius et Accius, *ap.* Non., p. 512), *amiciter* (Plaut., *Pers.*, 255), *avariter* (Plaut., *Curc.*, 126).]

Parmi les terminaisons nominales on aime surtout et on emploie volontiers : *-monia*, *-monium* (*tristimonia, miserimonium*)(2), *-ina* (*collina, calcina,*

(1) Cicéron a évité, probablement à dessein, *humaniter* dans ses derniers écrits.

(2) Cf. A. Gell., XVI, 17, 1,

lapsina), *-mentum* (*lustramentum, odoramentum, decoramentum*), *-ela* (*fugela, luela*); les noms des personnes en *-o*, *onis* sont aussi très usités (*agaso, balatro, caupo*)(1). Les adjectifs en *ilis*, *-bilis*, *-eus, -aster*, *-idus* poussent et sortent de terre comme des champignons, et aussi et en même abondance les verbes dérivés marquant la production d'un état, surtout ceux dérivés des adjectifs en *-ficus* (*magnificare*, *pacificare*), en *idus* (*frigidare, candidare*). Si, d'une part, ces phénomènes et ces productions linguales témoignent d'une certaine monotonie, on ne doit pas, d'autre part, méconnaître que la production abondante et prédominante de ces nouvelles dérivations de mots atteste dans cette langue une vitalité et une énergie peu communes, que la langue classique est loin de posséder. C'est que celle-ci, comme langue littéraire, écrite, est beaucoup moins libre dans ses mouvements ; ses mots sont savamment serrés, classés et disposés comme les marchandises arrimées sur un navire. Ces terminaisons prouvent en même temps que la langue populaire préfère de beaucoup la force et l'abondance à la faiblesse et à la maigreur : *tristimonia* est plus

(1) Cf. Ott, *Jahrbücher für Philol. u. Paed.*, 1874, p. 781 et suiv.; Rönsch, *Itala und Vulgata*, p. 22-257 ; pour les substantifs en *o*, voy. la dissertation de R. Fisch dans *Programm des Andreas-Gymnas.* zu Berlin, Ostern 1888.

sonore et plus plein que *tristitia*, *miserimonium* que *miseria*, *duriter* que *dure*.

§ 107. **Syntaxe**. — Naturellement la *Syntaxe* aussi nous fournit plus d'un exemple de cette tendance à mettre l'uniformité dans les constructions par l'analogie. L'idiome vulgaire s'efforce visiblement de simplifier les rapports syntactiques existants. Le peuple n'aime pas les complications, les exceptions ou les subtilités; il est en cela comme les enfants. L'emploi de l'ablatif absolu s'étend aux dépens de celui du *participium coniunctum* ; l'infinitif avec un accusatif sujet est peu à peu remplacé par des propositions avec *quod* ; cet emploi est d'abord restreint, puis il gagne du terrain et finit par devenir général. C'est ce qui explique la disparition de la proposition infinitive avec un accusatif sujet dans les langues romanes. Ainsi en français la proposition avec *que* (= le *quod* latin) a remplacé à peu près partout l'ancienne construction latine. Assez souvent les *verba sentiendi* et *declarandi,* au lieu d'être verbes principaux avec une proposition infinitive complétive (*credo eum iamiam adventurum esse*), sont intercalés entre parenthèses, comme en français; *iamiam adveniet, credo* = « il arrivera bientôt, je pense » ; *rem istam cum amico meo, credo, agitavisti* = « vous aurez, je crois,

traité cette affaire avec mon ami. » Le subjonctif dubitatif ou délibératif cède de plus en plus la place à l'indicatif : *cui* DONO *hunc librum* (au lieu de *donem*) = « à qui vais-je donner ce livre ? » Maints verbes impersonnels sont traités comme personnels : *paenites* = *te paenitet.* De même que dans le *sermo urbanus* on coordonne ordinairement avec *alter*, *quisque*, *unus*, *uterque* le substantif au même cas, ainsi le fait-on dans le *sermo rusticus* avec *maxima pars*, par ex., *maxima pars homines.*

§ 108. *Sens des mots.* — Même dans le domaine de la signification des mots on reconnaît clairement la tendance à simplifier le vocabulaire. Il y a des mots bons à tout faire, sortes de maîtres Jacques à qui l'on fait remplir différents offices. Ce sont des mots qui ont un sens très général, qui sont à la portée de tous et qu'on a constamment à la bouche, comme notre mot français « faire », qui prend mille sens divers et entre dans une foule de locutions, et dont aujourd'hui l'argot a encore étendu l'usage. On ne dit pas « *voler* un mouchoir », mais « *faire* le mouchoir à quelqu'un » ; au lieu de « *estimer* une marchandise, vouloir la vendre cent francs », on dit : « la *faire* cent francs » ; « *faire* les vins » = « être marchand ou commis-voyageur en vins » ; « *faire* de la paralysie générale » = « être

atteint de cette maladie » ; « *faire* au cligné » = (dans certains pays) « *jouer* au cligné », etc. Le verbe allemand *machen* rend les mêmes services et est aussi surmené. De même *facere* a dans le langage familier et dans le langage populaire le sens de « estimer » = *aestimare* (1). Le peuple l'emploie dans le sens de « voyager » (SE FACERE *Romam*), comme terme de médecine (*id remedium* FACIT *optime* = « ce remède est souverain ») et en général dans le sens de « servir à, être utile » (*alii ad aprum, alii ad cervum canes* FACIUNT = « il y a des chiens qui *sont bons* pour le sanglier, d'autres pour le cerf ») et même dans le sens obscène ou malpropre de *coïre* ou *cacare*, comme en français d'ailleurs, avec cette différence que en français *faire* = *cacare* est un euphémisme. [Notons encore : *numquam* FECIT *tale frigus* = « il n'a jamais *fait* aussi froid » (St. AUG., *Serm.* 25, 3); *sero* FACIT = « il *se fait* tard ».] Mais ce verbe commode s'emploie surtout suivi d'un infinitif dans le sens de « obliger, forcer à » (par ex., *stomachare me fecisti* = « vous m'avez mis en colère » ; nous disons de même d'ailleurs : « vous m'avez *fait* attendre ; *faire* marcher, *faire* rire » etc.), ou en composition avec le radical d'un

(1) Cicéron ne l'emploie ainsi que dans les lettres ; cf. STEGMANN, *Jahrbücher für Phil.* 1890, II, p. 28.

adjectif (p. ex., *liquefacere*), et on supplée ainsi au nombre assez restreint en latin des *verba effectiva*.

Il en va de même avec les substantifs. Il y a un nombre considérable d'idées qui sont du domaine de la vie journalière, que l'homme du commun retourne, manie dans ses occupations ordinaires, dans son commerce, qui sont sans cesse dans sa pensée et dans son langage, parce qu'elles représentent des objets d'usage courant. Les substantifs qui expriment ces idées servent de point de départ pour former de nombreuses désignations nouvelles plus particulières, en leur ajoutant un adjectif qui les qualifie et les spécifie. Le mot *vestis* p. ex., ainsi spécifié donnera les mots nouveaux : *dalmatica*, *alba*, *nigra* (*vestis* sous-ent.), etc. Comme le sens de la phrase empêchait ordinairement toute équivoque ou malentendu et qu'en outre le sens de l'adjectif et son genre étaient des indications suffisantes, on sous-entendait par commodité le substantif. De là les *ellipses* que la langue populaire affectionne et qu'elle emploie en si grand nombre (1). [L'ellipse de *caro* a donné ainsi les adjectifs substantifs *ferina* « du gibier », *porcina*, du porc » ; comparez : *tertiana*, *quartana*, « la fièvre tierce, quarte » (sous-ent. *febris*), *decuma*,

(1) Voy. J. N. Ott, *Programme de Rotweil*, 1874.

« la dîme » (sous-ent. *pars*), *dextra, laeva* (sous-ent. *manus*), « la (*main*) droite, la gauche ». La langue française, du moins le langage familier, fournit des exemples du même procédé : « une amazone » = une robe d'Amazone (*d'Amazone* jouant le rôle d'adjectif spécifique avec *robe* sous-ent.; « des anglaises » (sous-ent. « *boucles* » de cheveux) etc.]

§ 109. ***Mots étrangers.* — β) *Effort pour rendre le mot emprunté clair et facile à comprendre.*** — Nous avons pour finir à dire un mot des *mots étrangers*, parce qu'à leur sujet aussi se fait voir et s'accuse la tendance du peuple à simplifier les choses et à faciliter la prononciation. Pendant que les savants et les lettrés s'appliquent avec un scrupule pédantesque à conserver aux mots étrangers introduits dans leur langue la prononciation et l'orthographe qu'ils ont dans leur pays d'origine, le peuple procède avec plus de sans-façon et les modifie selon sa manière de voir et de comprendre, les accommode à ses habitudes. Pour l'homme du peuple ces étrangers ne sont pas des hôtes inviolables et sacrés auxquels ce soit un crime de toucher (*noli me tangere*), auxquels on ne puisse rien changer. Les sons et les combinaisons phonétiques d'une langue ne coïncident pas exactement avec ceux d'une autre langue; chaque peuple les traite

et les combine différemment d'après son caractère et ses habitudes. Aussi il est souvent difficile à la langue qui emprunte de reproduire exactement au point de vue phonétique les termes empruntés. Mais le peuple ne s'embarrasse pas pour si peu et ne se fait point scrupule de modifier d'après les lois de sa propre langue le mot qui lui paraît dur à prononcer, soit en supprimant des sons, soit en remplaçant ceux qui sont difficiles à prononcer par d'autres qui font partie de sa phonétique et sont conformes à ses habitudes. Naturellement les mots qui subissent la mutilation la plus forte sont ceux dans lesquels la différence phonétique des deux langues est le plus fortement accentuée. « Toutes les langues, dit Jacob Grimm dans l'introduction de son dictionnaire allemand, p. XXVI, ont, aussi longtemps qu'elles restent intactes et conservent leur pureté native, un penchant naturel à tenir à l'écart tout élément étranger; et lorsque celui-ci s'est introduit malgré tout, à le repousser ou du moins à l'assimiler aux éléments de la langue nationale. Aucune langue n'est arrivée à développer en elle tous les sons ou combinaisons de sons, et elle se défend contre ceux qui lui sont étrangers, parce que par eux elle se sent troublée. Si par hasard un mot étranger tombe dans le courant d'une langue, il est roulé par ses eaux jusqu'à ce

qu'il ait pris la couleur de cette langue et qu'il ait l'air, en dépit de sa nature étrangère, d'un mot national.

§ 110. ***Mots étrangers*** (suite). — Ainsi le manque de la diphtongue *eu* dans l'ancien latin explique les terminaisons de noms comme *Ulixes* = Ὀδυσσεύς et *Perses* = Περσεύς. Comme on manquait de sons correspondant aux aspirées grecques φ, χ, θ et au ζ, on les rendait par les ténues *p*, *c*, *t* et la sifflante *s* (*ss*), ce qui était très légitime ; d'où *purpura* = πορφύρα, *tus* = θύος, *malacisso* = μαλακίζω, etc. La langue classique a accepté et adopté sous cette ancienne forme devenue définitive les mots ainsi complètement naturalisés du vieux latin ; mais pour les emprunts nouveaux elle s'est gardée de les modifier et de les dénaturer ainsi. Avec un soin scrupuleux elle s'est appliquée à reproduire l'original servilement et son pour son. Jacob Grimm se trompe fort quand il prétend, dans sa dissertation sur le pédantisme dans la langue allemande, que cette habitude de reproduction exacte et pédantesque est particulière à la langue allemande. C'est bien plutôt un des caractères de toutes les langues littéraires en opposition au langage du peuple. Ainsi les noms des villes qui avant la formation du haut-allemand littéraire ont passé dans la langue alle-

mande, par la voie du langage parlé, par suite du commerce et des relations des deux peuples, laissent voir clairement l'empreinte d'une action populaire qui les a façonnés. Ainsi on ne dit pas *Milano*, mais *Mailand;* on ne dit pas *Pari,* mais *Paris* (en prononçant le *s* final), non pas *Bruxelles*, mais *Brüssel.* De même en français et d'une façon bien plus marquée encore, certains noms de villes étrangers ont subi des déformations qui vont parfois jusqu'à les rendre méconnaissables : *London* devient *Londres*, *Napoli* devient *Naples*, *Venezia* = *Venise*, *Mainz* = *Mayence*, *Coblentz* = *Coblence,* etc. Comment les choses se passaient-elles à Rome sous ce rapport? Absolument de la même manière; les déformations étaient parfois bien plus sensibles encore. Ainsi on reconnaît difficilement Ποσειδωνία dans *Paestum,* Carthadhatha dans *Carthago* (Carthadhata = ville nouvelle), Σιποῦς dans *Sipontum.* D'autres noms cependant ont été moins défigurés : Μασσαλία est devenu *Massilia.* Comparez maintenant à ces dénominations populaires les noms de la plupart des villes grecques ou asiatiques qui en grande partie n'ont été connues à Rome que par la littérature (*Corinthus*, *Sicyon*, *Mycenae, Orchomenus*, *Ephesus, Sardes,* etc.). Il y a donc eu deux procédés bien distincts : l'emprunt populaire, qui déforma les mots empruntés pour leur donner le

cachet national, et l'emprunt littéraire ou savant, qui s'appliqua à respecter les mots empruntés en leur laissant leur physionomie étrangère. C'est ainsi que notre langue française a employé les deux procédés pour composer son vocabulaire tiré du latin et qu'elle a des mots de formation populaire (procédé ancien), comme *chantre*, *pâtre*, *créance*, *confiance*, *douer*, *août*, *nager*, etc., et des mots de formation savante (procédé nouveau), tirés des mêmes mots latins : *chanteur*, *pasteur*, *crédence*, *confidence, doter*, *auguste, naviguer*, etc. En latin, à côté du vieux mot *massa* vint se mettre le *maza*, introduit plus tard par l'écriture ; à côté de *exanclare*, formé par Plaute de ἐξαντλεῖν vint se mettre *antlia* de formation plus récente (= ἀντλία).

§ 111. ***Transformation des mots étrangers fondée sur la signification des mots ou parties de mots dans la langue nationale.*** — Le peuple fit encore un pas de plus dans cette voie. Souvent on ne se contenta pas des transformations basées sur la phonétique, mais en bien des cas on chercha aussi à *accommoder les mots étrangers au vocabulaire national* d'après le sens que l'on attribuait faussement à ces mots ou à leurs parties composantes. Et nous arrivons ici à une particularité fort curieuse. Jusqu'à présent nous avons vu à l'œuvre

la tendance du peuple à rendre plus facile et plus commode sous tous les rapports la prononciation des mots étrangers ; maintenant nous allons voir à l'œuvre sa tendance à rendre l'*expression claire et aussi intelligible que possible.*

Dans les mots étrangers il n'est pas rare qu'on entende des sons qui rappellent des mots de la langue nationale et qui amènent dans ces mots un changement radical au point de vue du sens et de la forme, corruption qui repose sur une fausse interprétation populaire, une étymologie de fantaisie. Le peuple, involontairement et inconsciemment, sent bien que les expressions dont il se sert ne sont pas des sons vides, que le nom d'un objet ne peut pas être un signe mort et dénué de sens. Pour lui, comme le dit fort bien Steinthal (*Geschichte der Sprachwissenschaft bei Griechen und Römern,* p. 5), « être appelé une chose et être en effet cette chose vont ensemble, parce que dans le mot il pense la chose et que pour lui le mot et la chose ne font qu'un. » Mais, d'autre part, il ne se creuse point la tête pour rechercher la véritable origine du mot, il ne fouille point l'étymologie ; d'ailleurs, l'ignorance où il est du développement historique de la langue le rend tout à fait incapable de donner là-dessus aucune solution. Les changements de son qu'il impose aux mots pour leur donner un sens tel qu'il

le comprend sont complètement antiscientifiques. Que dans les mots ainsi produits le son et l'idée ne coïncident pas exactement, cela arrive; mais le peuple n'en a cure, parce que chacun sait par l'usage journalier ce que ces mots signifient en réalité. La force de l'habitude leur donne l'estampille de la régularité et de la justesse et le son est ainsi justifié. Ce que dit O. Jaenicke (*Zeitschrift für Gymnasialwesen*, XXV, p. 753) en parlant de la langue allemande : « Le peuple, quant à la façon dont il accentue et déforme arbitrairement les mots étrangers, procède aujourd'hui encore avec autant presque de sans-gêne qu'il y a mille ans » est vrai de toutes les langues et de toutes les époques : toujours et partout le peuple a ainsi ajusté et façonné à sa convenance les groupes phonétiques étrangers. Aussi Förstemann a sans contredit trouvé le mot juste, quand il a désigné ce procédé linguistique sous le nom de « étymologie populaire » (1).

§ 112. — Mais quelques exemples empruntés à la langue latine feront mieux comprendre ce que nous venons de dire.

(1) Voir des détails plus exacts et plus complets dans ANDRESEN, *Ueber deutsche Volksetymologie*, p. 17 et suiv., et dans les dissertations de Weise sur les caractères de l'étymologie populaire dans *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*,

La ville grecque de l'Italie méridionale ΜαλόFεις (du dorien μᾶλον = attique μῆλον, pomme), « la ville des pommes », est devenue dans la bouche du peuple romain *Maleventum*. Involontairement et instinctivement on entendait dans ce nom les deux mots *malus* et *ventus* (le génit. étant ΜαλοFεντος) et l'on se représentait par conséquent ce nom comme signifiant « la ville au mauvais vent ». Mais une victoire ayant été remportée en cet endroit sur Pyrrhus, il y souffla dès lors un bon vent et l'on crut qu'il était bon de débaptiser la ville pour l'appeler désormais *Beneventum*, « la ville au bon vent ». De la même manière et par le même procédé de corruption étymologique ὀρείχαλκον devint, sous l'influence de *aurum*, que l'on croyait voir dans la première partie du mot, *aurichalcum ;* κηρύκειον, en dorien καρύκειον, devint *caduceus*, par une fausse analogie avec *cadere ;* Ἀκράγας fut *Agrigentum*, comme s'il venait de *ager*. On transforma Περσέφονη en *Proserpina :* n'est-elle pas, en effet, la déesse qui fait sortir les plantes du sein de la terre et les fait croître (*proserpere*)? De Πολυδεύκης on fit la « constellation brillante », *Pollux*, comme venant de *pollucere*. De *Celeddon* = « pays couvert d'épaisses forêts », nom

vol. XII, p. 203 et suiv., et dans *Bezzenberger's Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen*, vol. V, p. 68 et suiv., enfin Weise : *Ueber die Griechischen Wörter im Latein*, Leipzig, 1882, p. 67-75.

original et national de l'Écosse, sortit « le pays de la chaleur », *Caledonia* (cf. *calidus*); du pays voisin, l'Irlande (en celte *Erin*, en grec Ἰέρνη) on fit, en passant par *Ivernia* et en s'appuyant sur *hibernus*, « le pays de l'hiver », *Hibernia*. Le *pons lapideus* devint le *pons Lepidi*. Les *Pennini montes* (du celte *pen*, chaîne de montagnes) furent associés aux *Paeni*, et l'imagination toujours en travail aidant, on trouva tout naturel de penser que le nom venait des Carthaginois qui avaient franchi les Alpes en cet endroit. Les *Alpes Grées* étaient ainsi appelées, parce que les Grecs (*Graii*), disait-on, avaient autrefois passé par là. Dans *Rhegium* ou *Regium* (de ῥήγιον, une déchirure) on crut voir une dérivation de *regius*, royal; dans *percontari* (de *contus*, gaffe, donc proprement : « fouiller, sonder l'eau avec la gaffe ») que l'on altéra en *percunctari*, on vit une dérivation de *cunctus*. Si *palma*, palmier, vient, comme le pense Hehn (*Kulturpflanzen und Haustiere*, 3. Aufl. 1877, p. 240), du phénicien *tamar*, *tomer* (modification de la consonne initiale comme dans *pavo* = ταώς), la ressemblance avec *palma*, la paume de la main est aussi entrée en ligne de compte. Le *troiae ludus*, si en honneur à Rome depuis Sylla jusqu'à Néron, et qui a tiré son nom peut-être de *troare*, *truare* = σαλεῦσαι, fut considéré, surtout au siècle d'Auguste, comme ayant quelque

rapport avec la ville de Troie et l'on crut qu'il avait été apporté par Énée en Italie, cette origine suspecte n'étant point pour déplaire à la dynastie julienne, qui se disait issue du héros troyen. Le nom des Aborigènes n'est probablement qu'une fausse interprétation du mot *Aurunci* = *Ausonici*, que l'on ne comprenait plus.

La légende romaine, se basant sur une fausse étymologie, attribuait à Servius Tulius la construction du *Tullianum*, la partie souterraine de la prison d'État. En réalité le mot vient de *tullius*, source, fontaine, et l'on sait qu'il y en avait une en cet endroit, ce qui rendait ce cachot très humide et ce qui explique l'exclamation de Jugurtha (1). Le nom du quartier de la ville appelé dans l'Énéïde *Argiletum* (VIII, 345) était généralement expliqué chez les anciens par la légende d'après laquelle un certain Argos aurait péri en cet endroit = (*Argi letum*); et pourtant il n'est point douteux que ce quartier a été ainsi désigné à cause des dépôts d'argile (*argiletum*, de *argilla*) qui s'y trouvaient. D'après le récit des anciens les noms des villes *Egesta, Nequinum, Epidamnus* furent changés en ceux de *Segesta* (ville des semences), *Narnia* (ville sur

(1) En entrant dans le cachot, le roi prisonnier s'écria en riant : « Par Dieu ! que vos étuves sont froides ! »

le Nar) et *Dyrrachium*, parce que les noms primitifs étaient de mauvais augure et faisait penser à *Egestas*, *nequam* et *damnum* (1). A mon avis la légende des deux jumeaux Romulus et Remus allaités par une louve a sa source en dernière analyse dans la ressemblance des mots *ruma*, *rumis*, *rumen*, tétine, mamelle (des animaux) pleine de lait, avec *Rumo*, qui est le plus ancien nom du Tibre et de la ville de Rome (*Rumo* = fleuve, rivière, cf. ῥεῖν ; *Roma* = « ville du fleuve ») et avec *Romulus* (= « le fils du fleuve »). Maintenant pourquoi est-ce justement une louve qui a eu l'honneur de devenir la nourrice de Romulus ? Cela est facile à comprendre ; on a voulu symboliser par là la source où le peuple romain avait puisé son orgueil, son courage et sa force irrésistible.

§ 113. ***Périphrases ; expressions sonores ; hyperboles.*** — De cet effort pour rendre l'expression claire et facile à comprendre pour tout le monde découlent un certain nombre d'autres par-

(1) Dans les *Ménechmes* de PLAUTE, l'esclave Messenio, après avoir fait à son maître un portrait peu flatteur des habitants d'*Epidamnus*, conclut par cette plaisanterie :

« Propterea huic urbi nomen *Epidamno* inditum est,
Quia nemo ferme huc *sine damno* divortitur. »

Men., II, 1, 38.

(N. d. T.)

ticularités du langage populaire. Ainsi le peuple emploie des *périphrases,* des *expressions sonores et pleines* et même de *fortes hyperboles.* L'homme de basse condition aime à en avoir, comme on dit, plein la bouche. Tout ce qui sert à renforcer l'idée, à l'amplifier, est mis en jeu, par exemple, le pléonasme, la périphrase avec un adverbe, les dérivations qui ont un sens intensif, les compositions de mots avec des particules augmentatives. Ainsi *coepi* avec l'infinitif remplace l'aoriste pour désigner l'action qui commence dans le passé : *clamare coepit*, « il se mit à crier » ; pour *simul* et *numquam* on dit volontiers *uno tempore* et *nullo tempore* ; aux adverbes de temps *noctu* et *mane* on préfère *nocturno* et *matutino tempore.* Les périphrases avec *dare* et *facere* avec un adjectif au lieu du verbe simple étaient aussi très en faveur, [par exemple, *dare praecipitem* (= *praecipitare*), *dare hostes in fugam* (= *fugare*) ; *missum aliquem facere* (= *mittere*), *nihil reliquum facere* (= *relinquere*)]. La tendance à rechercher l'expression abondante et pleine se manifeste aussi dans l'emploi de *fui*, *fueram*, *fuero* au lieu de *sum*, *eram*, *ero* dans les temps composés du passif, dans l'emploi du participe présent avec *esse*, par exemple, *amans est* au lieu de *amat.* L'addition du pronom personnel sujet (*ego, tu, nos, vos*), même quand il n'y a pas lieu d'insister sur le

sujet, donne au discours une certaine plénitude; les génitifs *rerum, gentium, loci, locorum, terrarum* etc., qui complètent les adverbes de lieu (par exemple., *ubi gentium, nusquam terrarum*) lui donnent plus de force. Naturellement la périphrase de l'impératif, *fac abeas* au lieu du simple *abi*, ou l'expression allongée *nescio qui* pour *aliquis*, ou *tamenetsi* pour *etsi* sont aussi conformes au goût du peuple, qui aime les expressions claires et complètes.

§ 114. ***Renforcement des négations. — Répétition.*** — C'est surtout dans la *négation* que se montre la tendance du peuple à renforcer l'idée. It est à peine croyable combien de moyens différents le peuple a ici à sa disposition, combien de tournures son imagination vive et fleurie lui a fournies. Dans le latin classique deux négations se détruisent et quelquefois même équivalent à une affirmation renforcée; dans le latin populaire, au contraire, comme dans l'idiome populaire français et chez tous les peuples de langue grecque, l'emploi de deux négations renforce la négation. Il n'est presque pas un objet de valeur nulle ou insignifiante qui n'ait servi à exprimer avec force et clarté la non-existence, la nullité ou la non-valeur. Si nous pouvons dire en français pour renforcer la négation :

« Cela ne pèse pas une plume », « n'y voir goutte », « ne les écoutez mie », « ne... pas » (le *pas* que l'on fait en marchant : « n'approcher d'un pas »), « ne... point » (« ne voir un point »), « néant » (*non ens*), etc. ; et si l'allemand dit : « nicht ein Haar », « nicht einen Heller », « nicht einen Pfifferling », etc. (1), nous ne pouvons pas trouver étrange que le Romain, outre les expressions *nihil* (= *ne hilum* = « pas un noir de fève ») ait aussi joint au verbe *facere*, « estimer », des mots expressifs comme *non nauci, flocci, pili, assis, teruncii, hettae* et d'autres (2).

La *répétition* d'un substantif qui vient d'être exprimé, surtout avec le pronom relatif, est un fait que nous rencontrons à toutes les périodes de la langue populaire depuis Plaute jusqu'à la dernière période de la langue latine. Ce vulgarisme s'est même introduit dans les écrits d'un Cicéron et d'un César, surtout la répétition des mots *dies*, *res* et *locus*, par exemple : *Dixi in senatu fore in armis certo* DIE, QUI DIES *futurus esset ante diem VI. Kal. Nov., C. Manlium* (CIC., *in Cat.*, I, 3, 7). *Erant*

(1) Voy. GRIMM, *Deutsche Grammatik*, III, p. 726 ; DIEZ, *Gramm. der rom. Sprach.*, III, p. 431 et suiv.

(2) De même qu'en français ces expressions marquant la négation, comme *mie*, fréquentes au moyen âge, au XVIe siècle surtout, deviennent rares aux époques suivantes, de même en latin la langue littéraire, depuis Cicéron en prose et depuis Catulle en poésie, a répudié ce vulgarisme.

omnino itinera duo, QUIBUS ITINERIBUS *domo exire poterant* (*Caes.*, B. G., I, 6, 1)(1). Si le paysan français ou l'homme du peuple dit : « Ton père, *il* est mon ami » (en bon français : « ton père, mais c'est mon ami »), pourquoi donc n'aurait-il pas été permis au Romain de s'exprimer ainsi : *pater tuus,* IS *erat patruelis meus,* ou : *pone aedem Castoris* IBI *sunt homines?*

§ 115. ***Fréquentatifs et intensifs. — Comparatifs et superlatifs au lieu des positifs. — Composés au lieu des simples.*** — Les fréquentatifs et les intensifs(2) remplacent fréquemment dans la langue populaire les verbes simples : *agitare* et autres sont employés là où les auteurs classiques se contentent des simples *agere,* etc. Par cet emploi abusif, les verbes fréquentatifs et intensifs ont perdu leur force et sont devenus dans la langue

(1) Combien le peuple aime l'emploi des formules toutes faites et les répète volontiers, on le voit dans la chanson populaire française, où certains mots accentués se répètent et même se suivent immédiatement et qui a presque toujours un refrain, qui revient après chaque couplet. C'est à cette même prédilection pour la répétition qu'il faut attribuer les *versus iterati* si nombreux chez Homère, l'aède populaire, si rare au contraire chez Virgile, le poète savant. Homère, qui ne se pique pas de variété, commence presque toutes ses comparaisons par ὡς ὅτε, Virgile, lui, cherche à varier la formule.

(2) Voy. là-dessus l'excellent travail de E. WÖLFFLIN : « Bemerkungen über das Vulgärlatein », dans *Philologus*, XXXIV, p. 127-165, surtout p. 153-158.

populaire absolument synonymes des simples correspondants. Ce n'est que rarement que l'on constate chez les bons auteurs cette dégradation du verbe fréquentatif ou intensif, qui perd sa valeur primitive, par exemple, César, *B. G.*, V, 7 : *saepe* CLAMITANS ; V, 27 : VENTITARE *consuerunt*, où l'idée de répétition étant exprimée par *saepe* et *consuerunt*, les verbes *clamitare* et *ventitare* n'ont que la valeur de *clamare* et *venire*. [Salluste, en particulier, a une grande prédilection pour le verbe *agitare*, qu'il emploie presque toujours dans le même sens que *agere;* ainsi il dit *agitare pacem*, *imperium agitare*(1).]

Comme ces formes verbales s'affaiblirent et perdirent leur sens intensif par l'abus qu'on en fit, de même et pour la même cause les comparatifs et les superlatifs s'affaiblirent au point de n'avoir plus que le sens des positifs correspondants. Aussi pour leur rendre leur signification et pour exprimer les degrés de comparaison, on se vit obligé d'ajouter à ces superlatifs de nouveaux suffixes augmentatifs ou de leur préposer des adverbes de comparaison. Ce furent d'abord les superlatifs en *-mus* qui reçurent ainsi de nouveau les suffixes du comparatif et du superlatif. C'est ainsi qu'il y eut des

(1) Voy. l'édition de *Catilina*, par Ferd. ANTOINE, Introduction, p. L.

formes comme *proximior*, *postremior*, *plurior*, *minimissimus*, *postremissimus*[1], puis aussi *maxime dignissimus*. D'autre part, au lieu des degrés de comparaison exprimés par les suffixes, on employa la périphrase par les adverbes, comme *valde*, *bene*, *plene*, *satis*, *adeo*, *tam*, *sane*, *vehementer*, *fortiter*, *abunde*, *nimium*, *affatim*, *multum*. Des alliances de mots comme *turpiter malevolus*, *insanum magnus*, *immaniter arrogans*, *crudeliter inimicus* sont assez caractéristiques. Nous avons en français, d'ailleurs, des façons de parler analogues et nous disons : « *joliment* fort, *furieusement* jaloux, *affreusement* laid, *terriblement* difficile, *insolemment* riche, *singulièrement* malhonnête », etc.[2].

C'est sur le même principe que repose l'emploi des verbes et adjectifs *composés* d'une ou deux prépositions *au lieu des mots simples*[3]. Ceux-ci étaient devenus trop faibles et trop insignifiants et le peuple aime une nourriture plus forte et plus abondante que celle des classes cultivées. Ce furent surtout les composés avec *cum* et *ad* qui eurent une grande vogue : *condignus*, *condensus*, *condormire*,

(1) Comparez les solécismes populaires en français : « plus meilleur », « très excellent », etc. (N. d. T.)

(2) Voy. J. N. Ott : « *Ueber Doppelgradation des lateinischen Adjektivs* », dans *Jahrbücher f. Phil. u. Paed.*, 1875, p. 787-800; Wölfflin, dans *Archiv für Philologie*, I, p. 97 s.

(3) Cf. Wölfflin, *Philologus*, XXXIV, p. 158-165.

complacere, *assimilis*, *adaeque*, *accredere*, etc., avaient le même sens que *dignus*, *densus*, etc., usités dans la langue littéraire [1].

§ 116. ***Prépositions ajoutées aux cas. — Emploi des modes. — Style.*** — C'est également au besoin de clarté qu'il faut rapporter l'habitude d'ajouter des prépositions aux cas, au lieu d'exprimer le rapport, local ou autre, par le simple cas. Seulement cette habitude ne vient pas de l'affaiblissement du sens des cas, mais plutôt de l'affaiblissement progressif des désinences et de la chute des consonnes finales *m*, *s*, *d*, *t*, etc. En effet, grâce à cet affaiblissement et à cette mutilation des désinences, les rapports marqués par la déclinaison et la flexion devinrent indécis à tel point qu'il fut nécessaire, pour fixer ces rapports et en faciliter l'intelligence, d'employer des mots spéciaux. C'est ainsi que la préposition *de* = français « de », finit par remplacer le génitif; on eut recours à *ad* = français « à », pour exprimer le rapport du datif, à *in* pour mieux désigner le temps, et à *per* et *cum* pour exprimer le moyen. [Ceci n'a rien d'étonnant : le

(1) C'est ainsi que dans les langues romanes beaucoup de mots monosyllabiques furent remplacés par des mots plus longs : *spes* = « espérance », *vas* = ital. « vascillo », *nox* = « notte », *vis* = « force » (de *forcia* ou *fortia*); voy. Diez, *Grammaire, etc.*, p. 52.

peuple ne faisait en cela que généraliser une habitude d'Auguste, dont Suétone dit (*Octav.*, 86) : « Il mettait un soin particulier à exprimer ses idées le plus clairement possible. Pour y arriver plus facilement et ne jamais troubler ni retarder ceux qui le lisaient ou l'entendaient, il n'hésitait pas à employer des prépositions devant les noms de ville et à répéter plusieurs fois les conjonctions. Car la suppression de ces mots, en donnant, il est vrai, plus de grâce au style, amène un peu d'obscurité(1). »]

Nous entrons, en touchant ce point, sur le terrain de la *syntaxe*. Nous nous bornerons à dire brièvement quelques mots des faits analogues concernant l'*emploi des modes* et la *théorie du style*.

Le langage du peuple est, comme le peuple lui-même dans sa nature et dans ses manières, rude et grossier. Mais ce langage est vivant et animé, il procède d'une vive sensibilité, il est simple et facile à comprendre. Il ne connaît pas l'arrangement savamment articulé de la période ; une pensée en suit une autre dans une disposition simple et sans art. C'est le cœur et l'imagination, non l'intelligence et la raison, qui jouent le principal rôle dans l'agencement des propositions et des phrases. Les propositions sont juxtaposées tout bonnement, au lieu

(1) Sur la préposition *de* et le génitif latin, voy. Clairin, *Du génitif latin et de la préposition* de, Paris, Wieweg, 1880. (N. d. T.

d'être subordonnées d'après la logique, et l'on évite autant que possible l'embarras et l'enchevêtrement (1). Aussi le style donne l'impression de quelque chose de bref et de brisé, de coupé. Comme les pensées, les propositions courent les unes après les autres, allant souvent par bonds et se succédant sans lien logique. Le lien extérieur est aussi ordinairement assez lâche. Aussi la conjonction « et » joue le principal rôle dans la coordination. Or, elle n'a par elle-même qu'un sens très faible et marque simplement qu'une idée est ajoutée à une autre, sans autre idée accessoire, et souvent même elle fait défaut. Presque partout le discours direct remplace le discours ou style indirect (*oratio obliqua*). Un paysan veut-il raconter ce qu'un autre lui a communiqué, il ne prend pas de détour pour donner dans une proposition subordonnée le sens de ses paroles ; immédiatement il le met en scène et le fait parler lui-même, de sorte que nous l'avons, pour ainsi dire, en personne devant nous et que nous semblons entendre ses paroles propres (2).

(1) C'est ce qu'on appelle en grammaire la *parataxe* (du grec παράταξις, « juxtaposition »), autrement dit la coordination.

(2) H. Osthoff, *Schriftsprache und Volksmundart*, p. 30 : « Si la langue écrite s'exprime en périodes enchaînées entre elles et souvent même par trop enchevêtrées, le style du dialecte populaire est au contraire simple et sans contrainte. Ses propositions se suivent et sont simplement juxtaposées. » On trouvera des exemples de la

§ 117. ***Grand nombre de métaphores justes et significatives.*** — Le peuple n'aime pas les phrases abstraites et retentissantes. Non qu'il n'ait pas assez d'esprit pour exprimer des idées abstraites et qui ne tombent pas sous les sens, mais plutôt parce que l'homme du commun ne songe pas à donner à sa vie intérieure une réalité objective et à se représenter par des mots catalogués ses manières de penser et de sentir. Celles-ci ont grandi en lui et avec lui si naturellement qu'il ne songe pas à en faire l'objet de sa pensée ; en un mot il ne s'est jamais avisé d'analyser son moi en tant que pensant. Il ressent intérieurement l'impression des choses, sans s'en rendre compte extérieurement. Il se meut volontiers dans le cercle des observations et de la vie au jour le jour, et il aime à rendre son langage vivant et pittoresque par l'emploi de métaphores nombreuses empruntées aux phénomènes du monde visible et des réalités qui l'environnent. « L'homme de papier (*der papierne Mensch*), dit Schröder dans son écrit sur le style de papier (*vom papiernen Stil*), avec quelque exagération toutefois, ne se doute pas que le palefrenier et la gardeuse de

coordination au lieu de la subordination réunis dans les *indices* des éditions des lettres de Cicéron, ainsi que dans celles de Süpfle, *Ciceronis epistolae selectae*, 8e éd. revue par Böckel, p. 408, et de Hofmann, *Ausgewählte Brief Ciceros*, 2e éd. revue par Andresen, sous la rubrique : « Subordination ».

vaches emploient plus de tropes et de figures de style en un an qu'il n'en trouvera dans la littérature du monde entier. » Le peuple romain fut en cela comme tous les autres, et l'on ne voit pas comment Biese (*Naturgefühl bei Griechen und Römern* II, 20) a pu prétendre que dans la comédie romaine les comparaisons sont rares. Naturellement nous n'y trouverons pas ces comparaisons longuement développées, comme dans la poésie épique, mais beaucoup d'expressions figurées et de comparaisons brèves tirées de la vie journalière, telles que le peuple les aime. Plus un objet est près de lui, sous ses yeux, plus cet objet lui est devenu familier, plus il l'introduit volontiers et fréquemment sous forme de métaphore dans son discours, et cela instinctivement et sans s'en rendre compte (1). Les objets connus de tous, qui lui sont familiers et chers, comme les parties du corps, les animaux domestiques, les outils et instruments dont il se sert, les arbres, le ciel, les étoiles, et aussi les actes habituels devenus chez lui une seconde nature, se

(1) H. Osthoff, *l. c.*, p. 30 : L'emploi des mots abstraits en trop grand nombre est inconciliable avec le langage journalier du peuple, qui est sans réflexion et sans art... Le langage parlé populaire emploie abondamment les images, mais ses images ont l'avantage de la nouveauté et de la fraîcheur, de frapper les sens; elles ne sont pas encose usées et devenues des phrases vides, comme c'est le cas pour un grand nombre de celles qui sont usitées couramment dans notre langue écrite. »

pressent d'eux-mêmes sur sa langue. Déjà Cicéron était frappé de ce fait que la langue du peuple avait à son service un grand nombre de métaphores. Il dit, en effet, *Orat.* 24, 81 : « Tralatio, qua frequentissime sermo omnis utitur non modo urbanorum, sed etiam rusticorum, si quidem est eorum : *gemmare vites*, *sitire agros*, *laetas esse segetes, luxuriosa frumenta* », et *de Orat.* III, 38, 155, il s'exprime de même : « Nam *gemmare vites, luxuriam esse in herbis*, *laetas segetes* etiam rustici dicunt. » (Cf. QUINTIL., VIII, 6, 6).

C'est ainsi qu'il a créé des expressions tout à fait plastiques, comme *testa*, vase en terre = « tête », *bucca*, joue gonflée = « bouche », *jugulare* = *interficere*, en parlant de la poursuite judiciaire (parce qu'on traînait quelqu'un en justice en le prenant à la gorge), *calculare* (de *calx*, petit caillou dont on se sert pour compter) = *computare*, « compter », *spatha*, cuiller pour remuer et mêler les liquides ou autres substances = « épée » (TACITE, *Ann.* 12, 35), ou bien des tournures comme *corium concidere alicui*, « tanner le cuir à quelqu'un », c'est-à-dire, le rouer de coups. Mais les métaphores les plus aimées et le plus en honneur chez le peuple romain étaient celles qu'il empruntait aux choses militaires et à la jurisprudence. C'étaient là en effet deux domaines particulièrement chers au Romain, deux

sciences pour lesquelles il était d'ailleurs fort bien doué; il vivait pour elles et en elles.

§ 118. *Sens des mots.* — L'imagination du peuple se fait voir aussi dans la façon de désigner et de nommer les objets. Ainsi il y a un certain nombre de plantes et d'animaux pour lesquels le paysan romain possède des noms locaux transmis et conservés par la tradition populaire, ou qu'il a créés lui-même avec le temps, tandis que la langue classique empruntait les termes correspondants au grec. Et comme ils sont simples et faciles à comprendre! Je citerai seulement l'oignon, que la langue classique appelait *cepe* ou *cepa,* mais que le peuple, le paysan appelait *unio* (de *unus*), parce qu'il n'a qu'un tubercule; l'amande (*amygdala*), qu'il appelait *nucicla* = *nucicula* (proprement « petite noix »); le sycomore (*sycaminos*), qu'il appelait *celsa* (« l'arbre élevé »); la centaurée (*centaurea*), qu'il appelait *fel terrae* (« le fiel de la terre »); la *hirudo*, qu'il appelait *sanguisuga*, d'où le français « sangsue ». La chamaepitys, il la décore du nom de *abiga* (celle qui chasse, c'est-à-dire, l'herbe abortive, que nous appelons l'*ivette*); l'aurone (*arotonum*) devient *veratrum*, à cause de la vertu qu'on lui attribuait d'aiguiser l'esprit quand on la répand sur la tête ; dans l'héliotrope il voit

la *verrucaria* (« l'herbe aux verrues »), dans le *rhamnus* la *sentis ursina* (« épine d'ours »); le *stychnos* est pour lui l'*uva lupina,* « le raisin de loup » ; la girafe (*camelopardalis*) s'appelle dans le peuple *ovis fera*, l'éléphant (*elephantus*) *bos Luca*, l'hippopotame *bos Aegyptius*, etc.

[Cette double nomenclature des plantes existe chez tous les peuples et dans toutes les langues. Ainsi en français les plantes les plus connues, celles que l'homme de la campagne rencontre tous les jours sur son chemin ou sous son hoyau ont également des noms populaires significatifs et pittoresques, tandis que la langue scientifique pour ses classifications prend les noms latins ou grecs sans les modifier. Ainsi nous avons le « pied d'alouette » (dauphinelle, *delphinium*), le « perce-neige » (*Leucoium vernum*), le « souci » (*Calendula officinalis*), « la tête de bêlier » (= la martynie, *Martynia proboscidea*, la « gueule de lion » ou « muflier » (*Antirrhinum maius*), la « fleur de la Passion » (*grenadille passiflora*), le « tue-chien » ou colçhique d'automne (*colchicum autumnale*), le « gant de Notre-Dame » ou ancolie des jardins (*aquilegia vulgaris*), la « queue de lion » (*Phlomis*), la « queue de renard », etc.] (1).

(1) Cela ne veut pas dire que le peuple n'a absolument fait passer aucun mot grec dans sa langue ; au contraire, les rapports étroits

§ 119. ***Particularités de style.*** — Voyez comme la langue populaire, qui vise avant tout à la clarté, procède tout autrement que sa sœur la *lingua urbana*, dans l'emploi des verbes réfléchis, de la prolepse ou anticipation, des temps, des mots abstraits. Voyez combien rarement César se sert des expressions *se flectere*, *se effundere*, *se movere*, etc., au lieu de *flecti, effundi, moveri,* et combien fréquentes elles sont au contraire dans la *lingua rustica* (1). La prolepse ou anticipation, si caractéristique pour le discours animé et vif, pressant, rapide et qui ne se rencontre qu'une fois chez César (B. G. I, 39, 6 : *Rem frumentariam timere dicebat ut supportari posset*), mais qui n'est pas rare dans les lettres de Cicéron (par exemple *ad fam.* VIII, 10, 3 : *Nosti Marcellum quam tardus sit*) est ici une tournure très ordinaire. L'infinitif présent au lieu du futur, qui a pour effet d'exprimer l'accom-

de la plèbe des villes avec les nombreux esclaves grecs amenés à Rome et en Italie ont fait entrer un assez grand nombre d'expresions grecques dans le latin populaire, lesquelles ont passé ensuite en grande partie dans les langues romanes et ont même en partie chassé et remplacé les dénominations purement latines, comme *nanus*, *petra*, *zelus* ont remplacé les mots originels *pumilio, saxum, studium* (comparez le français *nain, pierre, zèle*) ; voyez aussi Rebling. *Charakteristik der römischen Umgangsprache*, Kiel, 1873, p. 10.

(1) Voy. surtout J. N. Ott dans *Jahrbücher für Philol. und Paedag*. 1874, p. 575.

plissement immédiat de l'action et qui s'emploie même après les verbes « permettre » et « espérer », ne se trouve que dans quelques passages de César (*B. G.* II, 32, 3 ; IV, 21, 5 ; 22, 1 ; VI, 9, 7) ; il est fréquent au contraire dans la langue populaire, et c'est une preuve de la vivacité de la pensée chez le peuple, qui aime à se représenter ce qui est à venir comme présent (1).

Les idées abstraites aussi, quand elles se présentent à son esprit, prennent une forme palpable pour ainsi dire et se changent en êtres vivants et concrets ; il les personnifie. Plaute n'a-t-il pas déjà personnifié dans une plus large mesure que les auteurs classiques les idées abstraites, les sentiments et les émotions comme *timor*, *metus*, *paupertas*, *pudor*, *officium*, *libertas*, *inopia* et d'autres (2) ?

§ 120. c) ***L'âme et le sentiment s'affirmant fortement dans l'expression : diminutifs, désidératifs ; particules.*** — Il nous reste à dire un mot du troisième trait distinctif de la langue populaire : à savoir le rôle que jouent le cœur et le sentiment dans la façon de s'exprimer. L'homme cultivé

(1) Sur l'infin. présent après *polliceri* cf. Schmalz, *Asinius Pollio*, 2e édition, p. 22, et dans *Jahrbücher für Philol.* 1891, p. 221.

(2) Voy. Book, *Subiecta rei cum actionis verbis coniungendi usus quomodo in prisca latinitate sit exorsus et prolatus ad Ciceronis tempora*, Leipzig, 1889.

parle en mesurant la portée de ses paroles et en les proportionnant à ce qu'il veut dire, et il se garde bien d'en dire plus qu'il ne faut. Talleyrand n'est-il pas allé jusqu'à dire que « la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée ». Le peuple, lui, a toujours, comme on dit, le cœur sur la main ou mieux sur la langue ; il ne sait ni ne veut dissimuler ; au contraire, il laisse voir clairement ce qu'il pense et ce qu'il sent, non seulement sur sa physionomie et dans ses gestes, mais aussi dans ses paroles. Involontairement et inconsciemment sa sympathie ou son antipathie se trahit et entre en jeu. Ainsi sa grande prédilection pour les diminutifs doit être regardée comme un signe du vif intérêt que son cœur prend aux choses ou aux personnes dont il parle. Ils sont usités surtout pour exprimer la sympathie et l'affection (*amiculus* = « le cher ami » ou le « pauvre ami » ; *lectulus* = « le cher lit, le lit commode et confortable ») ou, quoique plus rarement, l'antipathie (*asellus* = « l'âne stupide et entêté » ; *voculae* = « des réflexions malignes »). Les diminutifs étaient tellement familiers au peuple, dans sa chair et dans son sang, il les regardait si peu comme des amoindrissements de l'idée, qu'il en tira de nouveaux diminutifs en y ajoutant de nouveaux suffixes ; ainsi *asellus* a donné *asellulus*, *auricula*, *auricilla*,

cistula, cistella et *cistellula*. Les formes diminutives des adjectifs et des noms verbaux spécialement portent l'estampille populaire ; ainsi *pulchellus*, *formosulus, tacitulus*, *misellus, minusculus, maiusculus* ; *sugillo, cantillo*, *sorbillo, scribillo*, *murmurillo,* etc., appartiennent presque exclusivement au langage familier ou au langage populaire, et c'est de là que les derniers ont passé dans les langues romanes.

Les désidératifs aussi rentrent dans cette catégorie et nous ne les observons guère que dans le langage du peuple.

Le discours prend un tour aisé, agréable et vif par les propositions intercalées composées d'un seul mot ou de deux (un verbe à la première personne ou à l'impératif, avec ou sans complément), comme *narra tibi*, « croyez-moi » ; *mihi ausculta*, écoutez donc, dites donc »; *amabo te*, « vous me ferez bien plaisir » = *quaeso*, « je vous en prie. » Le datif de sentiment, que les grammairiens appellent *dativus ethicus*, joue un rôle identique; Plaute et Térence l'emploient très volontiers dans le dialogue ; de même les *formules de protestation* qu'on rencontre à chaque pas et les *exclamations*. Les comédies romaines sont émaillées d'expressions marquant l'affirmation, qui donnent du poids à ce qu'on dit et appellent la croyance (*medius*

fidius, hercle, edepol, ecastor, nae), de particules d'encouragement et d'affection (*eu, euge, eugepae, eia*), d'étonnement (*attat, attatae, babae, bombax*), de joie (*io, evax, evoe, evan*, etc.). Partout où ces mots interviennent s'accuse le sentiment ou l'émotion qu'éprouve au moment même la personne qui parle. Les interjections sont comme des éclairs de sentiment qui jaillissent tout à coup du cœur et luisent dans le ciel de la pensée.

§ 121. ***Crainte de prononcer certains mots.*** — Mais l'intérêt que prend le peuple aux personnes et aux choses dont il parle, sa sympathie ou son antipathie, se font voir aussi dans un ordre de procédés tout opposés, à savoir, dans la réserve et la *crainte qui l'empèche de prononcer certains mots*. Le code de la bienséance défend aux personnes bien élevées d'employer certains termes grossiers bannis de la bonne société. Le peuple ne connaît point ce précepte et il n'en a cure. Mais en revanche, croyant et même superstitieux comme il l'est, il se sent pénétré d'une sainte terreur, quand il doit prononcer le nom des êtres qui sont les maîtres de sa destinée. Le sentiment qui pour les Hébreux avait son expression dans le commandement : « Tu ne prendras pas en vain le nom de ton Dieu », le Romain le portait aussi au fond de son âme, in-

consciemment. Comme les Hébreux, par respect religieux, employaient au lieu du mot *Jehovah* le mot *Eloim;* comme les Grecs, pour se ménager la faveur des déesses de la vengeance, les Erynnies, les appelaient « les bienveillantes » (Εὐμενίδες) ou « les vénérables » (Σεμναί); comme les Français dissimulent sous des mutilations ou altérations voulues le nom de Dieu dans certains jurons et disent « pardi », « parbleu », « palsambleu », « morbleu », « corbleu » (= par Dieu, par le sang de Dieu, corps de Dieu); comme les Allemands pour la même raison et de la même manière disent, par exemple : « Potz » (= Gotts), « Potztausend », « Potzblitz » (= « tonnerre de Dieu »), « Deiker » ou « Deichsel » (= Teuffel); de même les Romains voilaient certaines expressions en les mutilant, parce que le sentiment de respect qui avait sa source au fond de leur âme les empêchait de prononcer franchement et en toutes lettres ce qui pour eux était saint et sacré. Les formules qui servent à corroborer l'affirmation *hercle, pol, edepol*, sont un témoignage éloquent à l'appui de ce que nous disons; il en est d'autres aussi, par exemple, les terribles déesses qui tenaient en leurs mains les destinées des mortels et n'épargnaient personne, on les appelait, pour écarter leur mauvais vouloir, « celles qui épargnent » = *Parcae*. On se gardait

bien en particulier de nommer des choses qui avaient quelque rapport avec la mort et pouvaient en éveiller l'idée, parce qu'on se figurait qu'en la nommant on hâtait son approche. Ainsi au lieu de *funestus* et *fatalis* on disait volontiers par euphémisme *infaustus* ou *infortunatus*. La locution française « va te faire pendre », « va-t-en au diable » a son pendant dans la locution grecque ἔρρ' εἰς κόρακας et dans la locution latine *i ad Graecum Pi* (à cause de la ressemblance de la lettre Π avec une potence).

§ 122. ***Jeux de mots et traits d'esprit.*** — Un autre côté de la vie de l'âme populaire, c'est le joyeux laisser-aller et la franche gaîté du paysan à l'époque de la récolte, moisson et vendange, et aussi pendant les autres solennités et fêtes. Cette gaîté, jointe au plaisir de la raillerie et de la moquerie, amena de bonne heure l'introduction des jeux populaires, les vers fescennins, la Satura, les Mimes et les Atellanes. Particulièrement prononcé était le goût pour les *traits plaisants* et les *jeux de mots*. La comédie romaine en est assaisonnée, et c'est à cela qu'il faut attribuer le succès obtenu et l'influence exercée par les pièces du poète dramatique plein de verve et de talent que fut Plaute. D'ailleurs on voit percer partout cette tendance ; car la plèbe des grandes villes y trouve son plaisir

comme le paysan. L'humeur railleuse des soldats allait même jusqu'à s'attaquer à la personne sacrée et inviolable de l'empereur. Ils estropièrent malicieusement le nom de Tiberius Claudius Nero, qui devint *Biberius Caldius Mero*, mots qui font penser à *bibere*, *calidum* et *merum* (Suét., *Tib.*, 42). L'empereur Macrinus, qui pour la moindre peccadille faisait battre ses serviteurs, en prit le nom de *Macellinus*, « garçon boucher » (cf. Julius Capitolinus, *Vita Gordiani iun.* cap. 19). Il a bien l'air aussi d'une plaisanterie de soldat le changement comique de *disciplina* en *displicina* (comme si le mot venait de *displicere*) cité par les grammairiens (Priscien, II, 114, 3 Hertz, *Donat* 392, 20 K; *Consent.* p. 16 Cr.). L'altération de *popina* en *propina* trahit de même une influence populaire (cf. Isid., XV, 2, 42; Rossi, *Inscr.* I, 1055). *Transgulare* pour *strangulare* (cf. Schuchardt, *Vokalismus des Vulgärlat.*, III, 12) est une vivante *demonstratio ad oculos*. Un homme impie poussa même l'irrévérence jusqu'à appeler saint Cyprien *Coprianus*, par allusion au mot κόπρος. Naturellement il excita la juste indignation de Lactance, qui dit (*Inst. div.* V, 1, 27) : « Audivi ego quemdam hominem sacrilegum qui eum (Cyprianum) immutata una littera *Coprianum* vocaret, quasi elegans ingenium et melioribus rebus aptum ad aniles fabulas contulisset. »

§ 123. *Coup d'œil rétrospectif.* — Si pour finir nous jetons un coup d'œil rétrospectif sur l'ensemble des faits que nous venons d'examiner, nous constaterons qu'ils confirment le rapport étroit qui existe entre le caractère populaire et la langue populaire. Des quatre facultés par lesquelles se manifeste la vie de l'esprit, l'imagination et la sensibilité sont chez le peuple plus fortement accentuées et ont sur le langage une influence plus marquée que l'intelligence et la volonté. C'est par la faiblesse relative de ces deux dernières facultés que s'explique cette tendance à rendre l'instrument plus commode et à diminuer l'effort à faire, soit l'effort corporel (prononciation rendue plus facile), soit l'effort intellectuel (assimilation des formes de la flexion uniformisées par l'analogie, simplification par analogie de la syntaxe, extension dans la signification des mots). Par contre, la faculté d'imagination qui entre plus en jeu contribue essentiellement à la clarté et à l'intelligence du discours, et d'autre part le sentiment, qui est prédominant et qui trouve sa plus belle expression dans la chanson populaire, exerce ce bienfaisant attrait qui nous rend la langue du peuple si aimable et si précieuse.

Donc la langue vulgaire se distingue de la prose classique par le rôle moindre qu'y jouent l'intelligence et la volonté. Par le rôle prédominant au

contraire de l'imagination et de la sensibilité, elle se rapproche du langage poétique. L'une et l'autre, en effet, recherchent principalement pour représenter les choses la forme vive et sensible, le terme plastique et pittoresque qui donnent la clarté et expriment la chaleur de l'émotion. Dans la langue populaire comme dans la poésie nous constatons le lien très lâche qui unit les mots dans les propositions et les propositions entre elles, la prédilection pour les expressions métaphoriques, l'allitération et les fréquentatifs. Certaines constructions sont communes aussi à l'une et à l'autre, par exemple *ne* avec l'impératif = *noli* avec l'infinitif, *non* dans la défense (au lieu de *ne*), l'infinitif au lieu d'une proposition subordonnée, etc.

Même en ce qui concerne le vocabulaire, nous constatons des analogies remarquables; ainsi des expressions populaires comme *facundus, facundia* et *focus* (feu) ne se trouvent ni chez César ni chez Cicéron, mais bien dans les odes d'Horace et dans les élégies de Properce. Il va sans dire que les voies et moyens que le peuple et les poètes emploient pour atteindre le but que nous avons dit ne sont pas tout à fait les mêmes; le peuple, plus rude et plus grossier, aime ce qui est grossièrement découpé; le poète, plus fin, recherche l'expression plus délicate et plus polie; celui-là est réaliste, celui-ci

idéalise les choses. Dans le langage populaire, l'évolution de la langue et ses changements se font inconsciemment; dans la langue poétique, ils se font avec dessein, là d'une façon uniforme, ici dans une mesure variable, selon le génie et le talent du poète.

ERRATA

P. 15, l. 7, au lieu de *and*, l. *und*.

P. 20, l. 17-18, remplacer : « c'est ainsi qu'il emploie l'allitération pour louer... » par : « destiné à louer... »

P. 30, l. 10 : au lieu de « le singulier pour le pluriel », lisez : « le pluriel pour le singulier ».

P. 51, l. 2 : *Diuin.* lisez : *Divin.*

P. 52, l. 27, ôtez la virgule après *constatons*.

P. 61, note (2), au lieu de *fort disparates*, lisez : *font*.

P. 65, l. 4 : ôtez la virgule après *grec*.

P. 145, l. 16, lisez : κατασκευαί au lieu de κατασκεναί.

P. 149, l. 19 : après *comparatifs* ajoutez : *et des superlatifs*.

P. 187, dernière ligne de la note : au lieu de *idée*, lisez : *l'idée*.

P. 198, note, l. 7 : γαίη, lisez : γαίῃ.

P. 246, l. 2 : *des*, lisez : *de*.

P. 251, l. 8 : β), lisez : b).

P. 253, l. 3 : après national, mettez un ».

P. 259, l. 8 : *Paeni*, lisez : *Poeni*.

TABLE

CHAPITRE I

CHAPITRE II

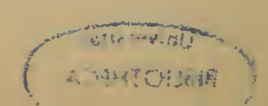
CHAPITRE III

LA LANGUE POÉTIQUE

CHAPITRE IV

LA LANGUE DU PEUPLE

Imp. Fr. Simon, Rennes (223-95).



XI

SYNTAXE LATINE, d'après les principes de la grammaire historique, par O. Riemann. *3e édition*, revue par Paul Lejay, Professeur de philologie latine à l'Institut catholique de Paris. Volume in-12 cartonné. **6 fr.**

XII

MÉTROLOGIE GRECQUE ET ROMAINE, par J. Wex, traduite de l'allemand sur la 2e édition et adaptée aux besoins des élèves français par P. Monet, avec Introduction par H. Goelzer. Volume in-12 cartonné. **2 fr. 50**

XIII

PETIT MANUEL D'ARCHÉOLOGIE GRECQUE, d'après J.-P. Mahaffy, par F. Gache et H. Duménx. Volume in-12 cart. **2 fr. 50**

XIV

L'ART NAUTIQUE DANS L'ANTIQUITÉ ET SPÉCIALEMENT EN GRÈCE, d'après A. Breusing, accompagné d'éclaircissements et de comparaisons avec les usages et les procédés de la marine actuelle, par J. Vars, avec Introduction par le contre-amiral A. Vallon. Volume in-12, avec carte et 56 figures intercalées dans le texte, cartonné. **3 fr. 50**

XV

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE D'ACCENTUATION LATINE, suivi d'un *Questionnaire* à l'usage des classes, par l'abbé Viot, 4e édition, publiée par les soins de Paul Viollet, membre de l'Institut. Volume in-12 cartonné. **1 fr.**

XVI

NOUVELLE GRAMMAIRE LATINE, rédigée sur un plan nouveau, par L. Haenny, Professeur au Gymnase de Winterthur. Volume in-12 cartonné . . . . **3 fr.**

XVII

CHRONOLOGIE DE L'EMPIRE ROMAIN, publiée sous la direction de R. Cagnat, par G. Goyau. Volume in-12 cartonné. **6 fr.**

XVIII

ÉLÉMENTS DE PALÉOGRAPHIE GRECQUE, d'après la *Griechische Palaeographie* de V. Gardthausen, par Ch. Cucuel. Volume in-12 avec 2 planches doubles en lithographie, cartonné. **3 fr. 50**

XIX

EXEMPLES DE SYNTAXE GRECQUE, pour servir à la *Traduction du français en grec*, et précédés d'un *Résumé des règles principales de la Syntaxe Attique*, par N. Hamant et J. Rech, avec Introduction par Am. Hauvette, Professeur à la Faculté des Lettres. Volume in-12 cartonné . . . . **2 fr. 50**

XX

ÉTUDE SOMMAIRE DES DIALECTES GRECS LITTÉRAIRES (autres que l'**Attique**), *Homérique*, *Nouvel-Ionien*, *Dorien*, *Eolien*, par E. Audouin, avec Préface par O. Riemann. Volume in-12, cartonné . . . . **3 fr.**

XXI

MÉTHODE PRATIQUE DE THÈME GREC, par L. Arnould, Professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers. Volume in-12 cartonné. **1 fr.**

C. Licini CALVI reliquiae. CALVUS, édition complète des fragments et des témoignages, Etude biographique et littéraire par F. Plessis, Maître de Conférences à l'Ecole Normale Supérieure. Avec un Essai sur la polémique de Cicéron et des Attiques, par J. Poirot, Élève de l'École Normale Supérieure. — Volume in-8° . . . . **3** fr.

M. Tulli CICERONIS ad Quintum fratrem epistola prima, texte latin publié avec un Commentaire critique et explicatif et une Introduction par Ferd. Antoine, Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse. — Volume in-8°. . . . . **3** fr.

D. Junii JUVENALIS Satira septima, texte latin publié avec un Commentaire critique, explicatif et historique par J. A. Hild, Doyen de la Faculté des Lettres de Poitiers. — Volume in-8°. . . . . **3** fr.

M. Annaei LUCANI de bello civili liber primus, texte latin publié avec Apparat critique, Commentaire et Introduction par Paul Lejay, Professeur de Philologie latine à l'Institut catholique de Paris. — Volume in-8° . . . . **3** fr. **50**

T. LUCRETI Cari de Rerum Natura : LUCRÈCE, de la Nature, texte latin accompagné du Commentaire critique et explicatif de H. A. J. Munro. Traduit de l'anglais par A. Reymond, Professeur à Yverdon. Avec Préface par L. Crouslé, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

Livre I. — Volume in-8° . . . . **4** fr. **50**

Livre II. — Volume in-8° . . . . **3** fr.

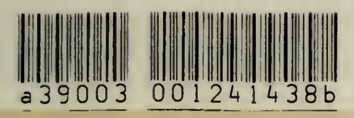
T. Macci PLAUTI Aulularia, texte latin publié d'après les travaux les plus récents, avec un Commentaire critique et explicatif et une Introduction par Alex. Blanchard, Professeur au Lycée d'Amiens. Volume in-8° . . . . **3** fr.

M. Fabi QUINTILIANI Institutionis Oratoriae liber decimus, texte latin publié avec un Commentaire explicatif par J. A. Hild, Doyen de la Faculté des Lettres de Poitiers — Volume in-8° . . . . **3** fr. **50**

P. TERENTI Afri Adelphoe, texte latin publié avec un Commentaire explicatif et critique, par Fr. Plessis, Maître de Conférences à l'Ecole Normale Supérieure. — Volume in-8°. . . . . . . **4** fr.

P. TERENTI Afri Hecyra, texte latin publié avec un Commentaire explicatif et critique, par P. Thomas, Professeur à l'Université de Gand. — Volume in-8°. . . . . **3** fr. **50**

Imp. Fr. Simon, Rennes (223-96).


a39003 001241438b

